(A SUIVRE) 22

MENSUEL 12f

BRAN RUZ
DANS L'ENFER DE LA VILLE D'YS

[A SUIVRE 22] NOV 79

12ff. Belgique 80fb. Suisse 6frs. Canada $3.50 Pays Bas fl 6.50

BLUEBERRY

Charlier-Giraud

LA JEUNESSE DE BLUEBERRY T. 3

CAVALIER BLEU

DARGAUD EDITEUR

Chez votre libraire

SOMMAIRE

(A SUIVRE)

Mensuel
N° 22 - NOVEMBRE 1979
Casterman 1979
Directeur de la Publication :
Louis GERARD
Directeur : Etienne POLLET
Directeur Délégué :
Didier PLATTEAU
Comité de Direction :
Etienne POLLET,
Didier PLATTEAU,
Louis GERARD,
Jean-Paul MOUGIN

Rédaction :
39, rue Madame - 75006 PARIS
Tél. : 544.59.32
Rédacteur en Chef :
Jean-Paul MOUGIN
Secrétaire de rédaction :
Anne POROT
Conception graphique :
Etienne ROBIAL
Maquette : Bernard CICCOLINI

Gestion/Diffusion :
Siège social :
66, rue Bonaparte - 75006 PARIS
Tél. : 325.20.05
Télex : EDICAST 200 001 F
Service de Presse :
Joëlle FAURE
Service Commercial :
Christophe VEYRIN-FORRER
Service des Ventes :
SOC - Michel IATCA,
24, Bd Poissonnière 75009 PARIS
Tél. : 523.25.60 +

Régie Publicitaire : PUBLICAT
17, Bd Poissonnière 75009 PARIS
Tél. : 261.51.26
Chef de Publicité :
Bernard MARGERIE
Diffusion France : N.M.P.P.
Diffusion Belgique :
CASTERMAN S.A.
28, rue des Sœurs Noires
7500 TOURNAI
Tél. : (069) 22.41.41
Télex : CASEDI 57328
Diffusion Canada :
SI LOUP inc.
1073 Ouest-ave laurier
OUTREMONT. H2V 2L2
Tél. : (514) 277-4151
Diffusion Pays-Bas :
Atlantis Staak 18 Rotterdam
N° commission paritaire :
61 422

I S S N : 0180 - 3840
Dépôt légal 4e trimestre 1979.
Imprimé en Belgique par
CASTERMAN S.A. TOURNAI

En dépit du soin qu'elle prend des manuscrits et dessins non sollicités, la rédaction décline toute responsabilité en cas de perte ou dommages. Ces textes ou originaux ne sont pas obligatoirement renvoyés.

EN COUVERTURE BRAN RUZ DE RETOUR

SPECIAL POLAR

ATTENTION HUMOUR

7 AUCLAIR – DESCHAMPS : BRAN RUZ
Chapitre 4 : La grande courtisane.
La légende du Corbeau rouge. Nos "vieux lecteurs" s'en souviennent, l'enfant des landes d'Armorique avait disparu, après le n° 3 de (A Suivre), au moment où il pénétrait dans l'enfer de la ville d'Ys...

23 DU RIFIFI DANS LE POLAR FRANÇAIS
par Franck Mallet.
La Série Noire, un genre qui nous venait d'Outre-Atlantique... Aujourd'hui, le "polar à la française" existe aussi bien que le champagne et le "french love". Avec l'automne, c'est même devenu une mode...

25 JEAN-CLAUDE DENIS :
FAISONS L'HOMME A NOTRE IMAGE.

27 CESSEZ DE ME SUIVRE OU J'APPELLE UN AGENT
Huit pages roses à suivre.
L'humour, ça se prend où ça se trouve. Au café-théâtre (avec *Jacques Villeret*), au cinoche (avec les *Marx Brothers*), dans les livres (hé oui, ça arrive, avec *Roland Dubillard*) et aussi chez les dessineux (quand ils ont le talent de *Roland Topor*). Huit pages d'humour à suivre, sur lesquelles le crayon de *Cabanes* s'est déchaîné.

35 LES BANDES DESSINEES
DE JEAN-PATRICK MANCHETTE
Du goût... sans fanatisme.

37 MUNOZ – SAMPAYO : LE BAR A JOE
Ce sympathique Mister Wilcox.
Une nouvelle inédite de 20 pages. La rencontre amicale dans le bar de Joë de deux hommes qui semblent avoir tout pour s'entendre... Et pourtant !

51 MARTIN VEYRON A LA UNE.
Pour tout savoir sur le plus parisianiste des moins parisianistes de nos auteurs de bande dessinée en vogue.

68 L'ARCHANGE PYROMANE
Une nouvelle de Alain Dubrieu.

71 SOKAL : MARCEL BOUDARD, 22, RUE DU PARADIS
Le chien mouillé.

79 LE DOSSIER (A SUIVRE) : PROFESSION DETECTIVE
Coordonné par Alain Dugrand.
Pas de bon "polar" sans "privé". Pourtant, le mythe ne colle pas à la réalité. En tout cas, en France, nous en sommes encore au règne du "détective" qui traque l'adultère.

86 PHILSCH : CRUCIVERBIAGE.

87 DE LA FUENTE : HAGGARTH - LE JEU D'ECHECS
Chapitre 8 : Echec au roi.

100 L'ACTUALITE (A SUIVRE).

COURRIER (A SUIVRE)

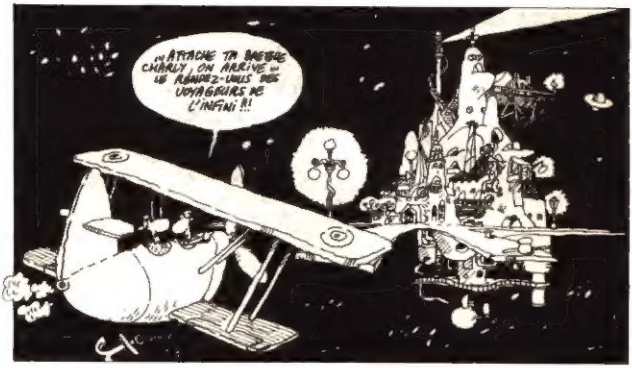
DES NOUVELLES DE CORTO

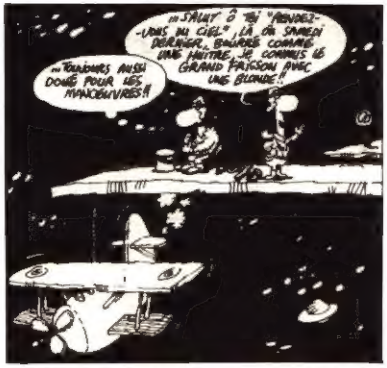
Si vous voyez Hugo Pratt, dites-lui que j'ai rencontré Corto sur les bords de la Charente. Il ne va pas très bien. Je vous rapporte ici l'essentiel de sa conversation, sans la permission de Monsieur Pratt.

J'avais rencontré cette femme un soir de pluie, à Venise, je crois... Rencontré : c'est un bien grand mot ! Entr'aperçu plutôt, et puis quand je dis une femme, ce n'était en fait qu'une ombre de femme, lointaine ainsi que les aiment ces fous de poète français. Elle était encapuchonnée comme un pêcheur de Terre Neuve... Ordinaire les femmes m'amusent, celle-ci pourtant ne fut pas un jouet. Un jouet ne vous confectionne pas un cocktail dont la savante préparation tient plus d'un sombre élixir que d'un simple rafraîchissement... Ce poison-là, s'il me laissa la vie sauve, enchaîna au destin de sa préparatrice mon cœur, qui ne devait jamais en guérir. Je crois que c'est la seule aventure pendant laquelle j'ai un peu perdu mon imperturbable faculté de n'être pas concerné par les événements, mais bah ! C'est une vieille histoire qu'Hugo n'osera pas vous conter, par crainte de salir ma légende... Aussi ne [illegible] moi pour le faire !

Jean-Emmanuel Chabrier

AU RENDEZ-VOUS DU CIEL belon





Le rendez-vous du Ciel fut un des grands "rencarts" de *Pendant ce temps à Landerneau*, tous les lecteurs s'en souviennent. S'il le fallait, ces deux planches, envoyées par un jeune (et talentueux) dessinateur, seraient là pour nous le rappeler.

POUR SUIVRE, ABONNEZ-VOUS

Je souscris un abonnement d'un an (11 numéros)

Nom : ..... **Prénom :** .....

Adresse : .....

Code postal : ..... **Localité :** .....

Profession : ..... **Date de naissance** (facultatif) : .....

Je joins le règlement (cochez la case correspondante)

— France et Union Postale Française ..... 120 FF ☐
— Benelux ..... 800 FB ☐
— Canada et U.S.A. ..... 35 $ ☐
— Autres pays ..... 170 FF ☐

Bulletin et règlement à adresser :

Pour tous pays sauf Benelux, Canada et U.S.A. : 66, rue Bonaparte - 75006 Paris - France

Pour le Benelux : 28, rue des Sœurs Noires - 75000 Tournai - Belgique Compte bancaire Bruxelles Lambert 375.0990 120.23

Pour le Canada et les U.S.A. : PERIODICA, 7045 avenue du Parc, h3n 1X8 Montréal - Canada

S'il est vrai que les auteurs de la lettre en forme de BD, dans le n° 18 de (*A suivre*), vont un peu loin en traitant la rédaction de "fasciste", je pense, également, que cette rédaction met la charrue avant les bœufs, en les cataloguant "paranoïaques".

Mais ce qui est intéressant, c'est que cette lettre-BD cible parfaitement un problème majeur : à savoir la relation rédaction-lecteurs. Ces deux "sympathiques enragés" ont, à mon avis, réagi en consommateurs, qui n'ont pas compris pourquoi (*A suivre*) n'a ni expliqué, ni prévenu une hausse de 20 %.

Vous avez été honnêtes en publiant leur bande, mais un peu moins en ne répondant pas à leur première question.

Vous faites ce qu'il y a de mieux en BD actuellement sur le marché. Tâchez de vous montrer dignes des gens qui vous "suivent" régulièrement.

Yves Bertains Paris

Puisque décidément vous insistez, nous ne pouvons que vous conseiller de vous reporter à vos quotidiens et autres journaux habituels, qui ont, à la même époque, augmenté dans les mêmes proportions. Nous, nous n'osons plus répéter après eux que le prix du papier a fait un bon énorme. Le papier représentant la moitié du prix de revient d'un journal, nous avons été contraints, comme les autres, d'en passer par là, malheureusement.

Ne retournez pas le couteau dans la plaie !

THE NEW PAPER
METRO

Enfin, un hebdo en anglais qui vous concerne . . .

Paris Metro joint l'utile à l'agréable :

- *Entretenez votre anglais sans vous contraindre à déchiffrer de fastidieuses pages financières.*
- *Regardez ce qui vous entoure avec un œil différent*
- *Paris Metro vous propose des articles de fond, mais aussi un panorama de la vie culturelle et artistique parisienne.*

Paris Metro est hebdomadaire 5 F.

Vous l'achèterez à la criée dans les quartiers animés de Paris, ou vous le trouverez tous les mercredis dans les kiosques, même en province.

Mais en vous abonnant, vous bénéficierez de tarifs préférentiels et vous vous assurerez un service régulier.

OFFRE SPÉCIALE D'ABONNEMENT

FRANCE

12 mois *(50 N°)*

☐ **190 F** (au lieu de 250 F)

ÉTUDIANTS* GROUPES**

☐ **150 F**

** joindre photocopie de la carte d'étudiant*
*** tarif groupes valable à partir de 10 abonnés servis à la même adresse (lycées, entreprises...)*

Nom .....

Adresse .....

Ville .....

Pays .....

Ci-joint mon paiement de .....

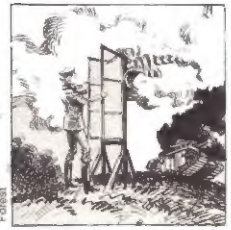
à adresser à la
Société d'Éditions Voudiez
50, avenue Daumesnil - 75012 Paris
Tél. : 346.13.00

INFOS (A SUIVRE)

HENRI FILIPPINI
MARC DUVEAU
ALAIN DUGRAND

• **La très traditionnelle Convention de la bande dessinée** se tiendra le samedi 10 novembre, de 10 heures à 19 heures, à la Mutualité à Paris. Dessinateurs, scénaristes, fanzineux seront tous au rendez-vous.

• Comme l'an passé le **Drugstore Opéra** décernera son prix de la bande dessinée à un auteur publiant son premier album. Un prix de 11 000 F sera accordé par un jury composé de spécialistes de la BD et de diverses personnalités (R. Sabatier, Catherine Anglade, Pascal Thomas...).


Forest

• **Deux expositions** à signaler et à visiter : d'une part Jean-Claude Forest (jusqu'au 26 octobre) puis Nicollet/Keleck (du 5 au 23 novembre), **à la bibliothèque du Centre Albert Chatelet** (8 rue Jean Calvin, 75005 Paris). D'autre part, une exposition de BD **à la galerie « Ouvertûr »**, du 13 octobre au 5 novembre (21, rue de l'Ouest, 75014), avec des originaux de Hé, Chalant, Ceppi, Benoit...

• **Cœurs-Vaillants a cinquante ans cette année.** A cette occasion, les éditions Fleurus offrent huit pages de réédition de classiques, dans le cadre de l'hebdomadaire *Formule 1*. Au programme : *Le mystère de Ker Polik*, de Breysse), *Signé Makoba*, de Rigot, *Le chrysanthème de jade*, de Gloesener et *Le trésor du pirate*, de Erik. (31, rue de Fleurus, 75260 Paris, Cedex 06).

Le n° 1 de *Pilote*

• **Pilote fête ses vingt ans** en ce mois d'octobre. C'est en effet le 29 octobre 1959 que paraissait le premier numéro de l'hebdomadaire réalisé par Goscinny, Charlier et Uderzo. A cette occasion, *Pilote* publie un numéro spécial et un ouvrage plus important est prévu pour la fin de l'année.

• Les éditions Dargaud vont lancer en février prochain **un nouveau bimensuel de bandes dessinées pour la jeunesse : Albator.** Les aventures de ce héros TV, réalisées en studio à Paris, seront complétées par des histoires plus longues de Pierre Dupuis, Pierre Frisano, Don Lawrence, Greg, Brocal Remohi...

• **Lucky Luke revient.** Après plus d'un an de silence, le cowboy qui tire plus vite que son ombre vivra sa première grande aventure sans René Goscinny. *Le magot des Dalton*, à paraître en janvier prochain chez Dargaud, sera écrit par Vicq.

• William Vance abandonne **« Bob Morane »**, après une vingtaine d'aventures publiées. Vance, qui avait succédé à Attanasio et Forton, sera remplacé par son ancien assistant, Coria.

• Demouzon, prix Mystère de la critique 1979, sera présent le 10 novembre à la Bibliothèque municipale de Montreuil (14, bd Rouget-de-L'Isle). Au programme : **« Qu'est-ce qui fait courir les lecteurs vers les prix littéraires ? »**. Non seulement Demouzon sera là, mais des tas de prix Goncourt, Médicis et Fémina devront se fader, aussi, Jean-Patrick Manchette, grand prix de littérature policière 1973...

• A propos de **Manchette** justement... ça va bien pour lui. Il bosse à l'adaptation au cinéma de *Noces de plomb*, de Hillary Waugh (Série Noire 476) avec le metteur en scène Pierre Grimblat. Le Manchette a aussi collaboré au film *La guerre des polices* de Robin Davis qui sort ces jours-ci. Encore lui... ; il signe un drame musical-rock intitulé *Cache ta joie !*, pour la Comédie de Saint-Etienne.

• Les fanas du polar devraient aller faire un tour du côté de chez **Frédéric Martinez** (bouquiniste 153 rue Jean-Jaurès, 92800 Puteaux. Tél. 772.73.31). C'est autre chose que certains vendeurs de patates du centre de Paris, qui alignent le client au lance-pierres...

• Le *Cahier de la bande dessinée* n° 42 est consacré à **Philippe Druillet.** Au cours d'un entretien fleuve, le père de « Lone Sloane » dit tout sur sa carrière. La revue publie également une bibliographie complète de Ph. D.

• **Le 9e Festival International du Film Fantastique et de Science Fiction** se tiendra du 15 au 25 novembre prochains, au Grand Rex, sept mois seulement après le 8e. Sont annoncés : un hommage à Georges Franju, avec la projection de *Judex*; *Horror Show*, montage de séquences de films de la Universal; des films de science fiction, d'animation, et bien sûr l'habituelle ration d'hémoglobine dégouttant de nombreux films d'horreur.
A noter particulièrement au programme de ce 9e festival, le *Dracula* de John Badham *(La Fièvre du Samedi soir)*, ainsi que *Attack of the Phantom* avec **le groupe Kiss.** Au hit-parade de l'été dernier, avec « I was made for lovin' you », Kiss, ce groupe américain aux maquillages et aux costumes outranciers, chantre de la violence et du rock métallique, qui avait déjà vécu des aventures fantastiques dans les pages d'un magazine de la *Marvel Comics*, passe ainsi au grand écran... Alors qu'aujourd'hui, c'est **Alice Cooper** qui accède au rang de héros de bande dessinée dans un comic book de cette même *Marvel*.

• **Alien, le huitième passager** (le film de science fiction à sensation de Ridley Scott), a donné naissance à un numéro hors série de *Métal Hurlant*, empli d'une iconographie fabuleuse : les vaisseaux et les machines de Chris Foss, les créatures de Giger, et les acteurs habillés par Moebius. Tout, mais vraiment tout sur *Alien*, des ébauches aux dessins finalisés, des maquettes aux photos tirées du film.

Un costume de Moebius pour *Alien*

• Après *Alien*, **Moebius** continuera-t-il sur sa lancée dans le monde du cinéma? On annonce un grand dessin animé pour bientôt. Avec Giger, Foss, O'Bannon et Scott, il reprendra peut-être un jour le vieux projet de Jodorowsky, *Dune*, d'après Frank Herbert. Federico Fellini voudrait aussi convaincre Moebius de faire avec lui un film de science fiction.

BRAN RUZ

DESCHAMPS

AUCLAIR

Au-delà de la version officielle de l'Histoire de France se perpétuent les langues et les traditions de ceux qui sont sans Histoire. Aujourd'hui encore, lors des "Fest nos vras" (les grandes fêtes de nuit), les bardes bretons rendent vie à l'ancienne Armorique, à travers des légendes comme celles de Bran Ruz, le corbeau rouge.

A la fin du troisième siècle après Jésus-Christ, l'empire romain s'écroule. L'Armorique, qui a peu subi le joug de Rome, se libère de ses lointains colonisateurs. Elle revient à la religion et à la civilisation de ses aïeux.

L'an 381, conduits par le roi légendaire Conan Mériadec, les premiers envahisseurs bretons (... venus de Britannie, l'actuelle Grande-Bretagne) débarquent en Armorique, tuant tous ceux qui étaient encore païens, épargnant "les femmes auxquelles, néanmoins, ils coupaient la langue, afin que par elles le langage breton ne fût pas changé" (Pierre Le Baud). Quand, après un règne de gloire et de victoires, le roi Mériadec trépasse, Gradlon, un de ses plus fidèles barons, est appelé à lui succéder.

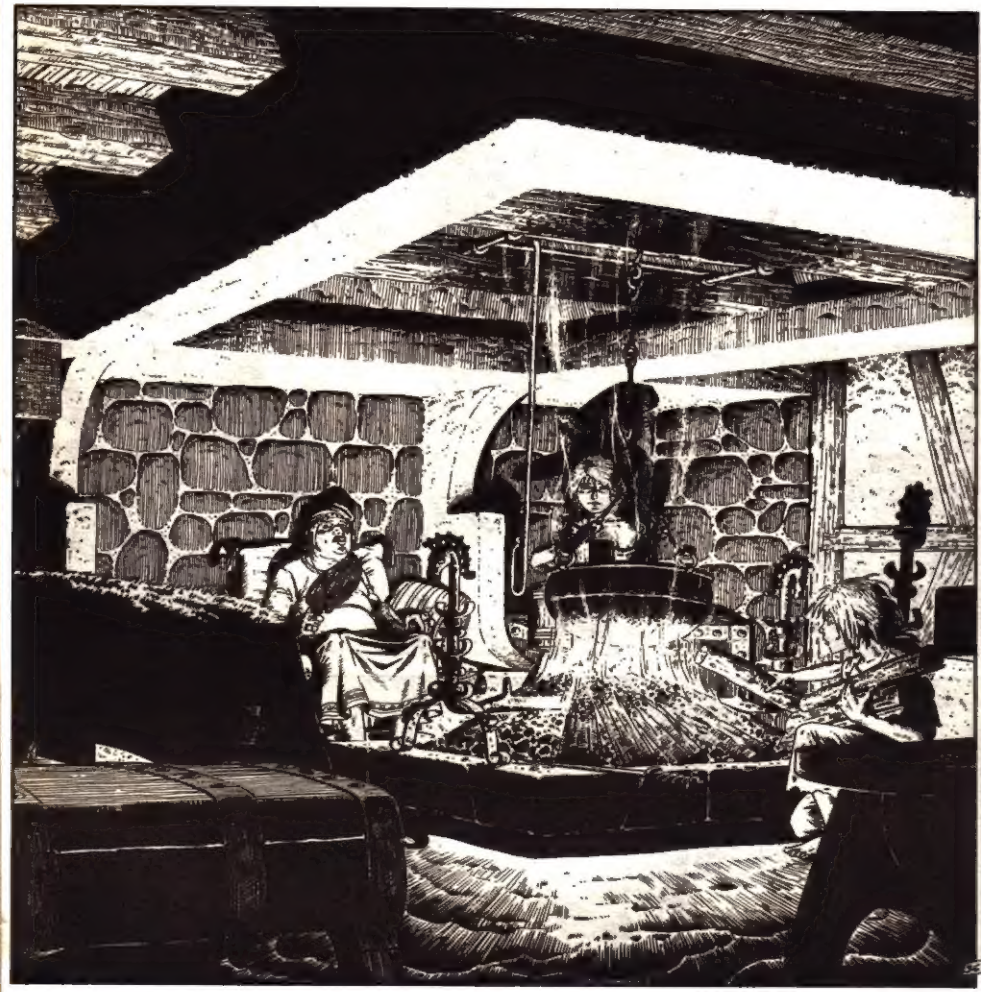
C'est dans ce monde sans merci, au cœur d'un peuple qui a perdu sa parole, sa mémoire, et jusqu'à son nom, que naît d'une de ces femmes asservies, Bran Ruz, le corbeau rouge, l'enfant aux cheveux de feu. Enfant malingre et solitaire, il arpente les landes sauvages, et les côtes où rugit l'océan.

Mais l'enfant rouge est aussi doué de pouvoirs surnaturels. Il sait communiquer avec toutes les formes de vie. Il commande aussi à la mort. Fort de ces certitudes, Bran Ruz se fraie un chemin jusqu'à la ville des hommes : Ys, la cité de légende qui se dresse comme un défi face aux océans impétueux.

chapitre quatrieme

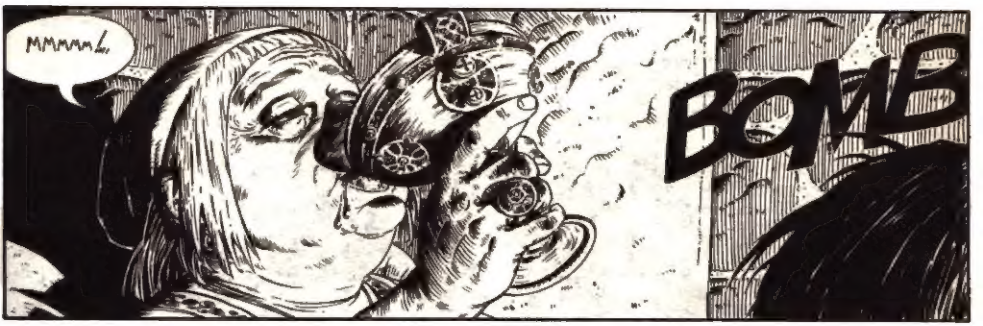
Ar c'hast veur

(LA GRANDE COURTISANE)



CETTE CHALEUR EST INTOLÉRABLE... NOUS AURONS DE L'ORAGE CETTE NUIT, ET LA GRANDE MARÉE DE DEMAIN POURRAIT BIEN NOUS APPORTER LA TEMPÊTE. DIEU TOUT PUISSANT, PROTÈGE TA BONNE VILLE DE KERIS ET PERMETS QU'ELLE BRAVE, UNE FOIS ENCORE, L'OCÉAN DÉCHAÎNÉ !...

CHWILEN, VILAIN CAFARD, VAS-TU LAISSER RETOMBER CE FEU D'ENFER ?! SERS-MOI PLUTÔT DE CE VIN DE GRÈCE DOUX COMME LE MIEL DE SIZUN, QUE JE LÈVE MA COUPE À JÉSUS, FILS DU DIEU UNIQUE, ET À GRADLON, NOTRE ROI, ET LEUR TRÈS HUMBLE SERVITEUR !...


MMMMM !...
BOMB

QUI PEUT FRAPPER À PAREILLE HEURE ?! CHWILEN, VILAIN CAFARD, PRENDS UNE LAMPE ET VA DONC VOIR, MAIS ATTENTION, NIGAUDE, METS L'ŒIL AU JUDAS AVANT D'OUVRIR, CES OISEAUX DE NUIT POURRAIENT BIEN EN VOULOIR À MON OR !
BOM
BOM

VOICI VENIR L'AUTOMNE DE MA VIE PETITE FLEUR ..
...MAIS MA VIEILLESSE SERA DOUCE PUISQUE LA PETITE CENIG ME SERT DÉVOTEMENT!..
LAÏSSE, AURAÏS-TU PEUR ?!..
LAÏSSE-MIEUX ..

MAUVAISE! OUBLIERAIS-TU QUI TU ES? ET QUI JE SUIS? LES GENS DE TA RACE SONT TOUT JUSTE BONS À PLIER L'ÉCHINE SOUS LE FOUET

PETITE INGRATE, TU DEVRAIS LOUER DIEU CHAQUE JOUR D'AVOIR À SERVIR UN MAÎTRE TEL QUE MOI. IL FAUDRA DONC QUE JE TE DONNE ENCORE LE BÂTON. RÉPÈTE APRÈS MOI, MAUVAISE TÊTE: MON MAÎTRE...

MON MAÎTRE ..

JE JURE SUR MA FOI NOUVELLE...
...JE JURE... SUR MA FOI NOUVELLE...

D'OBÉIR AVEUGLÉMENT À TOUT CE QUE TU COMMANDERAS.
... D'OBÉIR... AVEUGLÉMENT... NOOON!..

À TOUT CE QUE TU COM...

HAHAHAHAHAHA
ALLONS VIEILLARD, L'ARGENT VOLÉ AVEC L'AIDE DU DIABLE DOIT UN JOUR REVENIR AU DIABLE, ET IL N'EST QUE TEMPS !.. DONNE-NOUS TON OR SI TU NE VEUX PAS QUE LE SANG DE CETTE RUSTAUDE COULE À MES PIEDS COMME DE L'EAU !
LE SANG DE CE MAUDIT CAFARD NE VAUT PAS UNE SEULE MONNAIE DE CUIVRE !..
CETTE JEUNESSE EST À MON GOÛT, JE LA PRENDS PAR DESSUS LE MARCHÉ !..
J'AIME MIEUX PERDRE MON OR ET GARDER MA PETITE CENTG !..
PITIÉ POUR MOI MES SEIGNEURS, JE NE SAIS RIEN DE L'OR DE MON MAÎTRE !..
TE TAIRAS-TU, MAUDITE BRAILLARDE ?!..
JE NE SAIS RI.. ARRR..

ICI COMME AILLEURS, L'APPAT DU GAIN FAIT BON MÉNAGE AVEC LE POUVOIR, LEQUEL S'ACCOMMODE FORT BIEN DU CRIME QU'IL BAPTISE, A L'OCCASION, JUSTICE, ET DE L'HYPOCRISIE, QU'IL BAPTISE MORALE
BEAUCOUP PLEURENT TOUTES LES LARMES DE LEUR CORPS, D'AUTRES CHANTENT A TUE-TÊTE EN CE PAUVRE PAYS D'ARMORIQUE! PARTOUT CE NE SONT QUE JOIES ET PEINES CÔTE À CÔTE.

PATIENCE, MES SEIGNEURS, C'EST POUR VOTRE PLAISIR, QU'ELLES SE DONNENT TANT DE PEINE.

AAAAAAHH

QU'Y A-T-IL POUR VOTRE SERVICE MES GENTILS SEIGNEURS ?

NOUS T'AMENONS UNE NOUVELLE PENSIONNAIRE, FAIS EN SORTE QU'ELLE SOIT TOUJOURS LÀ POUR NOTRE PLAISIR.

OUI... JE VIENS...

COMPTEZ SUR MOI, CETTE SAUVAGEONNE SERA BIENTÔT LA PLUS EXPERTE DE MES PENSIONNAIRES. VOUS N'AUREZ PAS A VOUS EN PLAINDRE.

MAIS DONNEZ-VOUS LA PEINE D'ENTRER, MES SEIGNEURS, LA FÊTE NE FAIT QUE COMMENCER.
AUX PAUVRES ET AUX OPPRIMÉS L'ENFER ROUGE... ET L'ESPÉRANCE.
AUX RICHES ET AUX PUISSANTS LE PARADIS SUR CETTE TERRE... MAIS QUAND LA BOUGIE BRÛLE PAR LES DEUX BOUTS, LE TEMPS S'ÉCOULE COMME LE SUIF...
QU'Y A-T-IL DE NOUVEAU DANS LA VILLE D'YS, ALORS QUE TELLEMENT FOLLE EST SA JEUNESSE, ALORS QUE L'ON ENTEND, PAR DESSUS LE GRONDEMENT DES FLOTS, LE SON DE LA HARPE ET LE BRUIT DES CHANSONS ?...
IL N'Y A RIEN DE NOUVEAU DANS LA VILLE D'YS. CES JEUX-LÀ SONT CEUX DE TOUS LES JOURS!
IL N'Y A RIEN D'EXTRAORDINAIRE DANS LA VILLE D'YS CES JEUX-LÀ SONT CEUX DE TOUTES LES NUITS!
TOUS, DEMAIN, NOUS FÊTERONS LA FÊTE DE L'OCÉAN ET SON ALLIANCE ANNUELLE AVEC GRADLON MEURT NOTRE ROI. DEMAIN, LES VAGUES DE L'OCÉAN MONTERONT À L'ASSAUT DE NOS DIGUES ET DE NOS REMPARTS COMME LES FAROUCHES COMBATTANTS D'UNE ARMÉE INNOMBRABLE QUE LA MARÉE ENTRAÎNERA TOUJOURS PLUS HAUT!...

TOUJOURS PLUS HAUT! SI HAUT, QU'UNE FOIS ENCORE NOUS CRAINDRONS POUR NOTRE VILLE: KER ÏS, LA BASSE, KER ÏS, LA FIÈRE, AU PÉRIL DE L'OCÉAN!. MAIS SAVEZ-VOUS...

"SAVEZ-VOUS QU'IL N'EN A PAS ÉTÉ TOUJOURS AINSI?" IL FUT UN TEMPS PAS SI LOINTAIN, OÙ NOTRE OCÉAN, ÉTAIT AUSSI PAISIBLE QUE LA PETITE MER DES ROMAINS."

"EN CE TEMPS-LÀ, IL NE CONNAISSAIT PAS ENCORE LE VA ET VIENT DES MARÉES, ET, S'IL CONNAISSAIT DÉJÀ LA TEMPÊTE, SES COLÈRES ÉTAIENT SANS COMMUNE MESURE AVEC SES FUREURS D'AUJOURD'HUI."

"POURTANT UNE NUIT D'HIVER..."

"...POUSSÉ PAR LE VENT DU NORD, IL BRISA SUR LES ÉCUEILS DE SEIN UNE EMBARCATION CHARGÉE DE JEUNES ÂMES INNOCENTES!"

"LA LUNE, QUI EST LA BONTÉ MÊME, PLEURA TOUTES CES MORTS INUTILES ET DÉCIDA DE PUNIR L'OCÉAN."

"A L'HEURE DE SON COUCHER, AU LIEU DE SE GLISSER DERRIÈRE LUI COMME A SON HABITUDE..."

"... ELLE LE FIGEA ET EN PROFITA POUR L'AVALER D'UN TRAIT!"

"GRAND DÉSASTRE! IMPOSSIBLE DE PÊCHER, ET LE COMMERCE ÉTAIT RÉDUIT A PEAU-QUE RIEN! ALORS ON DÉMÂTA EN HÂTE TOUS LES BATEAUX ET ON LEUR MIT DES ROUES POUR EN FAIRE DES CHARRETTES..."

MAIS LES DISTANCES ÉTAIENT PARTROP DÉMESURÉES ET LE FOND DE L'OCÉAN N'ÉTAIT QUE CREUX ET BOSSES! ET AVEC ÇA, NULLE ROUTE, NUL CHEMIN!...

"AU TERME DE LA DIXIÈME ANNÉE, UN ANCIEN MARIN DEVENU CAPITAINE DE CHARRETTE RENCONTRA LA LUNE"

BONNE LUNE PITIÉ! LE PAUVRE MONDE NE PEUT VIVRE SANS NAVIGATION. REGARDEZ-NOUS, NOUS AVONS DES FOUETS EN GUISE DE RAMES ET DES RÊNES EN GUISE DE CORDAGES! BONNE LUNE, DE GRÂCE RENDEZ-NOUS L'OCÉAN.

POUR METTRE FIN A LA GRANDE MISÈRE DE MES AMIS LES MARINS, JE VAIS RENDRE L'OCÉAN!

MAIS, EN PUNITION, IL DEVRA M'OBÉIR, COMME MOUSSE A CAPITAINE ET FAIRE, A MON COMMANDEMENT FLOTS ET JUSANTS, PETITS OU GRANDS!

LAISSEZ-MOI VOUS DEUX... QU'EST-CE QUE VOUS CROYEZ...

UN GUERRIER DU ROI GRADLON SAIT ENCORE PISSER SANS SE MOUILLER LES PIEDS!

BALALANG LANG

MIL C'HAST!

MIL C'HAST : MILLE PUTES (LE C'H SE PRONONCE A PEU PRÈS COMME LA JOTA ESPAGNOLE DE JUEZ PAR EXEMPLE, MAIS LE CARACTÈRE GUTTURAL EST MOINS NET)

A MOI! A L'AIDE!

ON ME TUE! ON M'ASSASSINE!
QU'ATTENDONS-NOUS, ON ÉGORGE L'UN DES NÔTRES /..

MAUDIT SOIT-IL!/IL M'ATTENDAIT POUR ME TUER! IL M'A SAUTÉ A LA GORGE! MAUDIT SOIT-IL!/IL M'ATTENDAIT POUR ME TUER!
SUIVEZ-MOI, IL NE FAUT PAS QU'IL NOUS ÉCHAPPE! ROUGE DE SON SANG LA FÊTE SERA PLUS BELLE ENCORE! TUE! TUE!

HOOOO! HO! HO! HO!
HÉ! HÉ! AU LIT COMME AU COMBAT FRAGAN LE LION NE CRAINT PERSONNE!
ALLEZ VOUS FAIRE PENDRE AILLEURS, BANDE D'IVROGNES /..

„LE CŒUR D'UNE FEMME EST UNE MERVEILLEUSE HARPE QUAND ELLE AIME„

TUE ! TUE !
HIPS !
SILENCE… IMBÉCILE !

MADAME ! MADAME ! IL S'EST SENTI MAL !
E. N'Y A POURTANT PAS DE QUOI !

TUE ! TUE !
HÉ LÀ ! DU TEMPS QUE LE CHIEN SE GRATTE LE LIÈVRE S'ÉCHAPPE !

AIDEZ-MOI À LE PORTER SUR LE LIT.

ROUX À CE POINT, C'EST PAS COMMUN !
ROUGE DE POIL CRÉATURE DU DIABLE !..

TAISEZ-VOUS DONC PETITES SOTTES APPORTEZ-MOI PLUTÔT DE L'EAU ET RETIREZ-VOUS DANS VOTRE CHAMBRE !

DANS MON PAYS, SEUL YONA GORRÉ, DIEU DES ORAGES, EST HABILLÉ ET COIFFÉ DE FEU !

...UN JOUR, CÉDANT A LA PRIÈRE DES HOMMES, YONA GORRI, EST MONTÉ AU CIEL, SOUS LA FORME D'UN OISEAU, POUR Y DÉROBER LE FEU SACRÉ QUI MANQUAIT À NOTRE MONDE DE TÉNÈBRES, MAIS SON PRÉCIEUX FARDEAU LUI A BRULÉ LE SEIN, ET LES BRAS, ET LA TÊTE...

...ET DEPUIS CE JOUR, LES ROUGES-GORGES, LES ROITELETS ET LES ENFANTS ROUX SONT LES FAVORIS DE YONA GORRI.

MMMMMM...

OOOOOOHHH!

YONA GORRI!...

BRAOOOUUUUMMMMMM

YONA GORRI... YONA GORRI...

DU RIFIFI DANS LE POLAR FRANÇAIS

Dans le placard, vos chers auteurs de romans noirs américains ! Fini l'impérialisme littéraire américain ! Place au polar français !

Ça y est, c'est reparti, le roman noir refait surface, après bien des années d'une vie souterraine, tout en discrétion. Il faut dire qu'il y a de quoi : d'abord une émission d'*Apostrophes*, avant les vacances, quelques personnalités du genre, autour du thème : "Qui a tué ?" ; ensuite, on apprend par les *Cahiers du cinéma* que Francis Coppola produit le prochain film de Wim Wenders, consacré au personnage de Dashiell Hammet, voilà aussi que la "Série Noire" change de couverture (merci Helmut Newton) ; enfin, les éditeurs, qui sortent de nouvelles collections aux titres accrocheurs...

Branle-bas de combat dans la presse littéraire, on ré-explique, on ré-analyse, on re-psychanalyse.

Mais qu'en est-il vraiment dans tout ce tintamarre où apparaissent peu de nouveautés ? Le vieux coup d'"on fait du neuf avec du vieux" fonctionne encore, semblerait-il ? Il est vrai qu'en France, il se vend plus de 30 millions de volumes "policiers" (et assimilés) dans 100.000 points de vente, que se partagent près de 80 collections.

La Série Noire (créée par Marcel Duhamel, bientôt 1 800 titres), jusqu'alors plutôt spécialisée dans la traduction de romans policiers américains, accueille, après 68, de nouveaux auteurs français comme ADG, Jean-Patrick Manchette, Jean Vautrin, Bastid... Ils innovent dans le genre, en collant à la réalité socio-politique de l'hexagone. Marginaux, terroristes, barbouzes et notables corrompus, évoluent dans un monde bien réel de "villes nouvelles" et de villages paumés où le "détective" tente tant bien que mal de comprendre une situation qui lui échappe par tous les bouts. Mais aujourd'hui, les rénovateurs qu'étaient Manchette (ex-situationniste de gauche) et ADG (homme de droite, monarchiste), qui écrivaient des romans violents où la phrase politique allait bon train, semblent en panne.

A l'encontre, 1979 se signale d'abord comme une année riche en nouveaux auteurs de littérature noire contemporaine qui se caractérisent par une description plus précise du réel, par un style clair, direct. Ensuite, comme une multiplication de nouvelles collections, qui diversifient et augmentent la production littéraire.

Ainsi la collection "Red Label" (patronnée par François Guérif), qui a le mérite de s'inscrire dans un mouvement de réaction aux critères éditoriaux de la Série Noire, publie *En attendant l'été* de Michel Lebrun.

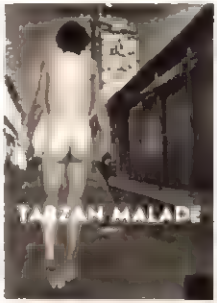
La deuxième collection importante, c'est "Engrenage", sous la houlette des Editions Jean Goujon-Hachette (beaucoup de pub), qui proclament bien haut "le polar traditionnel est mort, le nouveau polar arrive..." Quatre romans par mois, qui tournent autour des thèmes de la jeunesse, de la banlieue, qui accentuent le caractère dur de la littérature noire. Avec peut-être aussi une certaine volonté raccrocheuse de séduire, quand même ! Se détache cependant le livre de José Varela : *Spécial Purée* (cinéaste qui a eu un grand prix au festival du jeune cinéma en 1967). Varela retrouve une certaine sincérité en créant un héros soudeur sur métaux, au chômage, poursuivi pour un crime qu'il n'a pas commis.

Tranchant sur les analyses des écrivains d'après 68, Fajardie explique que "ce n'est plus le discours politique qui traduit la réalité sociale d'aujourd'hui, mais le fait divers". Il est édité par la collection «Sanguine», publiée par les éditions *Phot'Oeil*, radicalement différentes en ce sens qu'elles publient des auteurs "impubliables" par les grandes maisons d'édition. Ainsi le bouquin de Frédéric Fajardie, *Tueurs de flics*, où évoluent un commissaire marginal, s'il en fut, de la police, un inspecteur "pied-noir", Ben Ghozi, un député UDF, un sénateur communiste... Ce livre étonne, autant par son écriture que par le côté humour noir de la police française.

D'un autre côté, des éditeurs tout à fait conventionnels se mettent eux aussi à sortir des romans noirs, comme Garnier (les classiques de la littérature), qui publie, sous la direction de François Rivière, une collection axée sur les grandes énigmes dans le roman. Les éditions Seghers, spécialisées jusqu'alors dans la poésie, viennent de publier un auteur mystérieux, sous le pseudonyme de Delacorta (il s'agit, on peut le dire, de Daniel Odier) : *Nana*, *Diva* et *Luna*. Si Delacorta décrit la police assez grossièrement, il connaît, par contre, parfaitement le milieu de la musique qu'il observe avec une acuité extraordinaire.

Signalons, enfin, Les Editions Des Autres, qui publient (avec, en bas de couverture, le sigle de *Gang*) le livre de Pierre Siniac : *Pas d'ortolans pour la Cloducque* et l'ouvrage d'Hervé Prudon : *Tarzan malade*.

FRANCK MALLET



Tout à présent évident : tandis que le roman chic s'enlise dans un retour maladroit au sentimentalisme et à la chronique familiale, les marginaux de la littérature récupèrent l'invention, la fraîcheur, le talent, pour tout dire : le bonheur d'écrire.

Rappelez-vous. Hervé Prudon avec son *Mardi gris*, avait pointé le bout de son nez. Il revient avec *Tarzan malade*, un bien beau titre derrière lequel se cache un texte d'une élégance rare, d'une ironie cinglante, d'une sensibilité à toute épreuve. Quel métier chez un auteur si jeune ! Dès la première ligne, les destins croisés fatidiquement du jeune industriel Passoveur de Lucinda, La Morve et Marquis, protagonistes d'une sorte de cauchemar enraciné dans notre quotidien, revêtent les apparences d'une pure mythologie.

C'est fascinant : les actes de ces êtres, comme dans certains films de Chabrol, tracent les lignes de force de ce mal que notre fin de siècle met en relief. Prudon, de son écriture à fleur de peau, dessine les contours de ce drame avec une vérité poignante.

Siniac, vieux routier déjà, s'était essayé avec autant de talent dans cette veine, avec par exemple *Le Tourbillon*. Le voici qui renoue avec les aventures picaresques de Luj Inferman et La Cloducque et d'un seul coup fait pâlir l'étoile de San Antonio.

Siniac, toute plume dehors, nous donne un livre d'une virulence d'écriture colorée, d'une invention délirante qui, son talent puisant à des sources plus fraîches, rend presque vieillotte la verve san-antonienne. Vivement la suite de cette saga crapuleuse et sublime à la fois !

Prudon et Siniac : deux auteurs à lire pour meubler les heures creuses d'une rentrée littéraire triste comme un jour sans pain.

FRANÇOIS RIVIERE

Fajardie

Photo Ernesto Aparicio

Pierre Siniac

Photo Jacques Robert

GANG TEMOIN DE SON TEMPS

Après *Polar*, "le magazine du policier", discrètement apparu dans les kiosques en mars dernier, voici *Gang* (numéro 1 fin novembre)... Bien décidé, lui, à ne pas passer inaperçu. Nous avons posé quelques questions à Alain Dugrand, son rédacteur en chef.

Pourquoi la naissance de cette revue Gang?

Nous avons eu, avec quelques copains auteurs de romans policiers, l'idée de *Gang* fin 78. Il n'y avait plus de véritable magazine policier en France depuis *Le Magazine du Mystère*, né dans les années 45. Après avoir tiré, en 1950, jusqu'à 30 000 exemplaires par mois, *Le Magazine* est mort de sa belle mort, à cause, d'abord, d'une baisse de qualité générale, mais aussi à cause de la pénurie de textes étrangers : on n'y trouvait plus que des textes de facture très classique, très anglo-saxonne, à énigme, type feuilletons radiophoniques des années 60.

Il n'y a jamais eu grand-chose sur le renouveau du roman policier après 68. Le roman policier est considéré comme secondaire, marginal et para-littéraire dans la presse française : une sorte d'excroissance un peu monstrueuse, expédiée en quelques lignes dans les revues littéraires.

Or nous, nous sommes convaincus qu'à l'instar des grands Américains et des écrivains français nés de 68, il y a une vraie "aubaine" pour le policier, s'il raconte des histoires liées à la réalité de la période moderne, aux préoccupations des gens. C'est ce qui s'est passé naguère aux Etats-Unis, avec la revue *Black Mask*, et l'émergence d'un phénomène littéraire se branchant sur la crise américaine. De même, en France, il y a aujourd'hui de nouveaux écrivains de romans policiers, en prise directe avec le monde contemporain.

Le contenu de Gang?

Gang est une revue mensuelle d'une centaine de pages, consacrée à la littérature noire, au fait divers, au journalisme et à des grandes enquêtes.

Parallèlement collaborent à *Gang* des gens comme Hervé Prudon, Martens, Jean Vautrin, Gérard Guégan, (ex-animateur du Sagittaire), Raphaël Sorin (qui travaille à la revue *Subjectif*).

La revue est construite grosso modo de cette manière : des enquêtes journalistiques sur des faits divers qui sont interprétés par des romanciers, qui en font carrément des fictions. Ensuite des grands dossiers non thématiques. Par exemple, le premier dossier que l'on publie a rapport à la morgue. La morgue comme institution, à quoi ça sert, comment ça marche? Et la morgue dans la littérature. On publie dans le dossier des nouvelles inédites de romanciers américains et français. Il y a aussi des rubriques consacrées à de grands auteurs américains. Le premier sera Jérôme Charyn (qui publie à la rentrée, aux éditions Balland *Le ver et le solitaire*).

Nous avons aussi une rubrique qui s'appelle "Les meurtriers témoins de leur temps", qui démontre que certains crimes ont marqué complètement leur époque et qu'ils étaient le produit même de cette époque. Le premier "meurtrier" est Jack l'Eventreur, en Grande-Bretagne : c'est la fin de la période victorienne, époque de misère noire au XIXe siècle, qui a réellement traumatisé la société anglaise.

Et puis *Gang* est plein de rubriques sur la télé, les films, les bouquins, ainsi que des interviews, des échos, et beaucoup de choses encore...!

Mais vous arrêtez votre travail hebdomadaire sur les polars dans le quotidien Libération?

L'élaboration de *Gang* est d'abord un projet collectif, qui rassemble des auteurs de romans policiers, ce qui le différencie donc d'un travail de "suivi littéraire" comme je le faisais dans *Libé*. De toute façon, dans ce quotidien, la rubrique se poursuit avec la collaboration du célèbre professeur Sébastien Moreno, un ami personnel de Robert Bloch, l'auteur de *Psychose*, ce qui, soit dit en passant, est une garantie de sérieux...

Propos recueillis par FRANCK MALLET

Varela

Jean Vautrin

La couverture du N° 1 de *Gang*

ADG

Photo Jacques Robert

Manchette

Martens et Bastid

Fajardie

LES TENANTS DU POLAR FRANÇAIS

LES COLLECTIONS

Malgré la floraison de nouvelles collections, les grands classiques se défendent encore bien. Parmi les collections traditionnelles, citons pour mémoire :

- Le Masque
- La Série Noire, et ses dérivés : Super Noire, Carré Noir et Poche Noire
- Presses Pocket
- Sueurs froides
- Club des Masques
- J'ai Lu Policier (héritier de La Chouette-Détective Club)

LES AUTEURS

Les vétérans :

- Jean-Pierre Bastid : *Méchoui Massacre* (Super Noire 2)
  — avec Manchette : *Laissez bronzer les cadavres* (Série Noire 1394)
  — avec Martens : *Les tours d'angoisse* (Super Noire 4)
- Jean-Patrick Manchette : — *L'affaire N'Gustro* (Série Noire 1407)
  — *O dingos, ô chateaux* (Carré Noir 209)
  — *Nada* (Carré Noir 152)
  — *Morgue pleine* (Série Noire 1575)
  — *Le petit bleu de la côte ouest* (Série Noire 1714)
- ADG : — *Le grand môme* (Série Noire 1717)
  — *La nuit des chiens malades* (Carré Noir 1162)
  — *Juste un rigolo* (Série Noire 1721)

La nouvelle école :

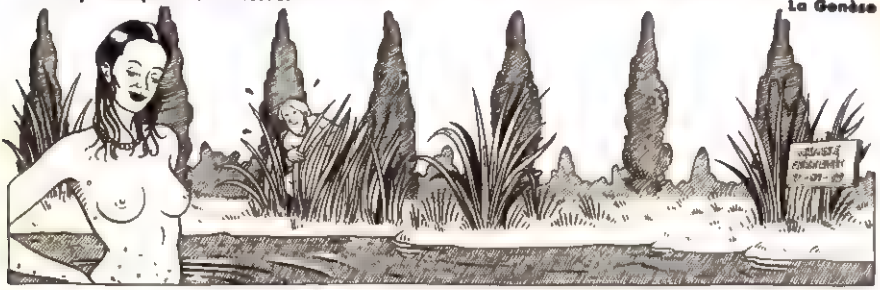
- Jean Vautrin : — *A bulletins rouges* (Série Noire 1611)
  — *Billy-ze-Kick* (Carré Noir 202)
  — *Bloody Mary* (Ed. Mazarine)
  — *Typhon Gazoline* (Coll. Engrenage)
- José Varela : *Spécial purée* (Coll. Engrenage)
- Frédéric Fajardie : *Tueurs de flics* (Coll. Sanguine)
- Pierre Siniac : — *Si jamais tu m'entubes* (Série Noire 1662)
  — *Des perles aux cochonnes* (Série Noire 1719)
  — *Pas d'ortolans pour la Cloducque* (Ed. des Autres)
- Delacorta : *Nana, Diva, Luna* (Coll. Romans policiers/ Seghers)
- Hervé Prudon : — *Mardi gris* (Série Noire 1724)
  — *Terzan malade* (Ed. des Autres)

FAISONS L'HOMME A NOTRE IMAGE

JEAN C. DENIS

Dieu dit: "Faisons l'homme à notre image, comme notre ressemblance, et qu'ils dominent sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les bestiaux, toutes les bêtes sauvages et toutes les bestioles qui rampent sur la terre."

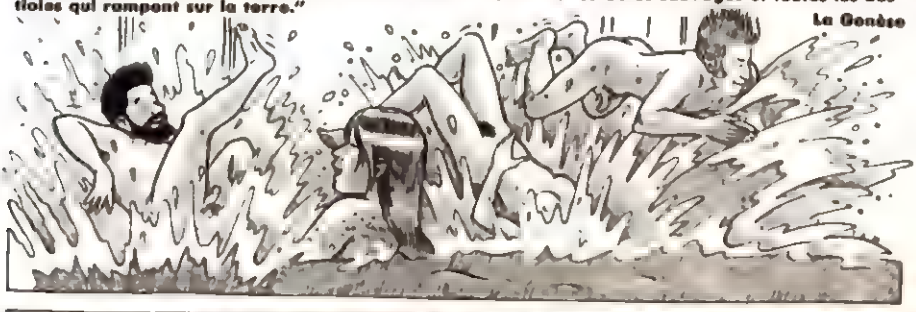
La Genèse

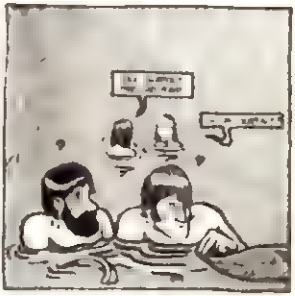


FAISONS L'HOMME A NOTRE IMAGE

Dieu dit : "Faisons l'homme à notre image, comme notre ressemblance, et qu'ils dominent sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les bestiaux, toutes les bêtes sauvages et toutes les bestioles qui rampent sur la terre."

La Genèse





CESSEZ DE ME SUIVRE OU J'APPELLE UN AGENT (1)

Les numéros renvoient aux "Notes explicatives". On peut aussi les additionner.

Seriez-vous favorable au remplacement de l'accent circonflexe à la 3e personne de l'imparfait du subjonctif par un jour supplémentaire de congés payés ? (2)

LE SUICIDE DE GEORGES

DE ROLAND DUBILLARD (3)

— Alors, et Georges ?

— Il va bien, comme d'habitude.

— Comment ! Il nous avait promis de se suicider, pour nous donner un sujet de conversation.

— Vous connaissez Georges. Quand il faut qu'il change ses habitudes... Mourir, c'est partir un peu. Il s'agissait d'un voyage. Il s'est comporté vis-à-vis de lui-même comme il se comporte vis-à-vis des trains qu'il doit prendre : il s'est raté.

— Il s'est raté ! Ah, la fripouille ! On ne peut pas compter sur lui.

— Ça n'a pas d'importance. Qu'il soit mort ou pas, qu'est-ce que ça nous fait.

— Ben, et notre sujet de conversation ?

— Un suicide manqué, c'est aussi intéressant qu'un suicide réussi.

— Oui, mais c'est moins pathétique. C'est même plutôt ridicule. Moi, je n'ai pas envie de parler d'une chose ridicule aujourd'hui.

— Georges n'est jamais complètement ridicule ; même quand il se trompe, il y a un enseignement à tirer de sa conduite. Il avait trouvé une manière très ingénieuse de se suicider, vous savez...

— Bien sûr ! Je suppose qu'il a commencé par faire ses bagages.

— Oui, et il a rempli son briquet et son stylo. Ensuite il a fermé le compteur du gaz...

— A sa place, moi, je l'aurais ouvert. J'aurais même ouvert tous les robinets..

— Vous aimez le gaz, vous ?

— Oui, j'aime bien. A chaque fois que je veux me suicider, j'ouvre le gaz en grand.

— Et ça vous réussit ?

— Assez bien, oui. Mais ma femme peut pas supporter l'odeur du gaz, alors elle le referme tout de suite. Et puis elle me dit : toi tu t'en fiches, mais qui c'est qui (4) la paiera la note du gaz ?

— C'est vrai qu'un suicide au gaz, ça doit revenir cher. Et quand il ne reste personne pour payer, c'est l'Etat qui en est de sa poche.

— C'est pour ça qu'il parle de nous le parfumer, notre gaz.

— Ah ?

— Oui, sous prétexte que quand il y a une fuite, ça ne sent pas assez. En réalité, ils vont lui donner une odeur infecte pour que personne n'ait plus envie de se suicider avec. Ça leur fera une grosse économie.

— En tout cas, ce n'était pas dans les intentions de Georges. Vous le connaissez ? A chaque fois qu'il se sert du gaz, ça explose.

— Je l'ai remarqué, oui. Alors, quand il a eu fermé le gaz, qu'est-ce qu'il a fait ?

— Eh bien, il a fermé l'eau...

— Il n'avait pas non plus envie de se noyer ?

— Non. D'ailleurs, par le froid qu'il fait, s'il avait voulu se noyer, comme il a le chauffage central, il aurait plutôt défoncé un ou deux radiateurs.

— Tout de même !... se noyer dans l'eau bouillante, ce n'est plus une noyade à proprement parler. C'est plutôt une cuisson. Georges a trop de dignité pour se suicider comme un homard.

— Alors, quand tout a été fermé chez lui...

— Et le compteur électrique ?

— Sauf le compteur électrique !... Il a ouvert la porte et il a fait entrer Paulette, qui sonnait.

— Il n'aurait pas dû ouvrir. Naturellement, il a sauté sur l'occasion pour se dégonfler.

— Non, ils avaient décidé de mourir ensemble.

— Paulette et Georges ? Oh, mais c'est dégoûtant ! Et sa femme le sait ?

— Pas encore, mais je lui ai envoyé un pneumatique anonyme il y a un quart d'heure.

— Vous avez bien fait. Oh, je suis révolté. Cette brave petite Paulette, hein, qui a l'air si réservée ! Venir se suicider avec Georges pendant que sa femme n'est pas là ! Et alors ?

— Alors, ils se sont assis sur le divan du salon, et ils ont commencé à... comment dire ?

— Non ! Pas possible !

— Mais non. Ils ont commencé à, mettons, discuter, parce que pour se suicider, il faut avoir une raison. Ils n'en avaient pas. Ils s'en sont cherché une.

— Ça, c'est des choses qui se trouvent facilement.

— Ils s'en sont trouvé une chacun, assez rapidement, seulement ce n'était pas la même. Vous comprenez, quand on n'a pas la même raison de se suicider, autant se suicider chacun de son côté. C'est pas la peine de faire ça ensemble. Enfin, au bout de deux heures, ils sont tombés d'accord, et voici ce qu'ils ont fait. Vous allez voir comme c'est ingénieux.

— Allez-y.

— Ils ont pris un fil électrique. Ils l'ont dédoublé. Ils se sont mis tout nus. Chacun a pris un fil et s'est entouré la taille avec une des extrémités de ce fil, soigneusement dénudé. Ils ont ensuite introduit l'autre extrémité dans une prise de courant, Georges branchant la sienne dans le trou positif, Paulette dans le trou négatif. Tout était prêt. Ils se sont regardés un moment une dernière fois. Et puis ils se sont embrassés sur la bouche.

— Aïe ! c'est horrible ! Le courant les a électrocutés, et ils sont tombés raides !

— Non. Ils ont fait sauter les plombs. ■

> **Groucho** - *Je sais Hildegarde, vous avez oublié nos folles nuits sur la Riviera, sous les cieux immaculés !*
> *Le clair de lune sur la Méditerranée ! Rappelez-vous Hildegarde, la nuit où j'ai bu du champagne dans votre soulier... 2 litres !*
> **Elle** - *Je m'appelle Suzanne !*
>
> Les Marx au cirque

CESSEZ DE ME SUIVRE OU J'APPELLE UN AGENT

GROUCHO AND ME

MEMOIRES DE GROUCHO MARX (5)

Une catastrophe sans gravité exceptionnelle survint pendant que je jouais encore *Animal Crackers* en 1928. Elle eut pour résultat une longue suite de nuits sans sommeil pour votre serviteur.

Un soir, alors que j'étais occupé à peindre sur ma lèvre supérieure ma moustache noire, le portier des coulisses vint m'apporter une carte de visite et me dit : "Un certain M. Evans demande à vous voir. Il dit que c'est pour une affaire importante"

Toujours prudent, je lui demandai : "Est-ce un huissier, un agent d'assurances, pourquoi veut-il me voir ?

Le portier secoua la tête : "Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est qu'il a l'air plein aux as. Il est très bien habillé et il a une canne"

Ce portrait me rassura : apparemment, ce n'était pas le genre d'homme qui venait me demander de l'argent ! "Faites-le entrer".

Il entra et je vis immédiatement à qui j'avais à faire. Il portait un complet de coupe légèrement sportive, pour ne pas avoir l'air trop classique. Nous nous serrâmes la main et il vint droit au sujet de sa visite.

— "Monsieur Marx", commença-t-il, "vous êtes sans nul doute l'un des fumeurs de cigares les plus célèbres du monde"

Je reçus ce compliment mérité avec bonne grâce, et il poursuivit :

— "Je représente ici l'agence qui gère le budget publicitaire de la plus grosse marque de cigarettes des Etats-Unis. Si vous acceptez de recommander notre cigarette (6), nous sommes prêts à vous donner quinze cents dollars. J'ai le chèque et le contrat en poche"

M. Evans s'arrêta pour donner du poids à ses paroles et prononça le nom de la marque de cigarettes qui était indubitablement la plus connue aux Etats-Unis. Vous en avez lu assez maintenant pour deviner le nom de cette marque. Oui, c'est bien cela : la marque la plus connue au monde, les cigarettes Delaney !

— "Monsieur Evans, dis-je alors, "pour quinze cents dollars, je trouverais indécent et malhonnête de ma part de rompre le contrat moral qui me lie à une industrie que, à maintes reprises, j'ai tiré par les pieds des gouffres de la faillite. Il est absolument vrai que je suis l'un des fumeurs de cigares les plus célèbres du monde. Et peut-être le plus célèbre. Et pour cette raison, recommander publiquement l'usage des cigarettes serait à mes yeux trahir honteusement toute l'industrie de la Havane".

Au milieu de cette belle déclaration, je me rendis compte que je n'avais encore rien dit. Le compère choisit fort heureusement d'ignorer ce flot de nicotine et poursuivit la conversation.

— "Mais vous jugeriez-vous en état de trahison si nous élevions la mise de quinze cents dollars à deux mille cinq cents ?".

Je secouai la tête. La colère avait commencé à me prendre à la gorge.

— "Monsieur Evans, mon intégrité est sans limites. Ce n'est pas une chose aussi vulgaire que l'argent qui peut la mesurer, elle s'étend jusqu'à deux mille cinq cents dollars et loin, très loin au-delà de cette limite. L'un des atouts majeurs qu'un homme possède tout au long de sa vie, c'est sa renommée et sa réputation d'incorruptibilité. Et je n'ai pas l'intention de sacrifier l'une ou l'autre pour une somme aussi mesquine ! Et maintenant avec votre aimable permission, je vous dis bonsoir !"

M. Evans ne tint aucun compte de ces phrases grandiloquentes et reprit la parole comme s'il n'avait rien entendu.

— "Supposons, Monsieur Marx, "dit-il d'une voix douce," qu'au lieu de deux mille cinq cents dollars, je vous offre un chèque de cinq mille. Accepteriez-vous alors de recommander les Delaneys ?"

En entendant l'énoncé de cette somme, mon intégrité eut quelques ratés. Cinq mille dollars ! On ne trouvait pas cette somme dans le pas d'un cheval. J'eus la tentation de céder, mais après le beau discours que je venais de tenir, il m'était difficile de changer d'attitude.

Le zélé Evans sentit que le gibier était à portée de sa main.

— "Cinq mille dollars, c'est une belle somme, Monsieur Marx, vous pourriez acheter deux cadillacs avec cet argent".

— "Monsieur Evans, "répliquai-je avec hauteur, "vous l'ignorez sans doute, mais je possède déjà deux cadillacs. Que voulez-vous que je fasse de quatre ?

— "Hummm ! Vous pourriez en offrir une à chacun de vos frères"

Je me redressai alors de toute ma taille et je déclarai : "Tous les frères Marx possèdent deux cadillacs chacun !"

— "Très bien, "concéda-t-il. "Oublions donc les voitures. Je dois dire que vous êtes plutôt dur en affaires. Apparemment l'argent ne vous intéresse pas"

(J'allais dire "vous êtes tout à fait dans l'erreur !" mais je me ressaisis juste à temps)

— "Je vais vous faire une autre offre, et ce sera mon offre finale. Dites oui ou non. Je vous donne sept mille cinq cents dollars si vous acceptez de signer ce papier par lequel vous vous engagez à recommander les cigarettes Delaney".

En entendant ce chiffre, j'eus une faiblesse. Ma tension artérielle chroniquement trop basse monta presque jusqu'à la normale et la pièce se mit à tourner sous mes yeux. Mais l'avidité venant peu à peu remplacer la droiture de mon esprit, je fis un pas de côté et fermai la porte de la loge à clef pour m'assurer qu'Evans ne pouvait s'échapper. Puis je me retournai et le regardai dans les yeux.

— "Maintenant, avant que je signe, dites-moi si c'est bien là votre dernière offre".

— "Absolument. Vous pouvez me croire. Sept mille cinq cents dollars représentent déjà une fameuse somme pour ne rien faire !"

— "Bien, donnez-moi le contrat"

J'y apposai rapidement ma signature et il me tendit un chèque à l'ordre de Groucho Marx, portant la somme de sept mille cinq cents dollars. Je dois avouer que je fus très surpris. Comment savait-il que j'allais refuser successivement ses offres de quinze cents, deux mille cinq cents et cinq mille dollars et me laisser séduire par sept mille cinq cents ? Je pris le chèque, nous nous serrâmes la main et je le reconduisis jusqu'à la porte. Mais avant de me dire bonsoir, il mit la main dans sa poche et en ressortit un autre chèque. Il me le montra. Il était rédigé à l'ordre de Groucho Marx, pour la somme de dix mille dollars. Je n'oublierai jamais les mots qu'il prononça en le déchirant en mille morceaux. Il me dit :

— "Monsieur Marx, si vous aviez résisté encore un peu, je vous aurais donné les dix mille dollars !"

Je ne fus pas très drôle ce soir-là en scène. ■

POUR UNE ANTHOLOGIE ÉROTIQUE DES GRANDS AUTEURS FRANÇAIS (7)

- ***La [illegible] du plus fort est toujours la meilleure.***
  La Fontaine
- ***Rien ne nous rend si grands qu'une grande [illegible]***
  Alfred de Musset
- ***Le [illegible]sse lève il faut tenter de [illegible]***
  Paul Valéry

9 Dupont sur 10 auraient préféré s'appeler Durand (8)

LA CLASSE DANS L'ABÎME

DE ROLAND TOPOR (9)

(Un car transportant les enfants d'une école est tombé dans un ravin. Plusieurs enfants sont morts, d'autres blessés grièvement. Le chauffeur gît sur son volant, la poitrine défoncée. L'instituteur, Monsieur Laurent, entreprend de faire la classe en attendant les secours).

— Allons, allons, les enfants, du calme s'il vous plaît ! Silence, silence, chut !... Allons, du calme. Merci. Nous allons faire un peu de conversation. Cela ne nous fera pas de mal. La conversation est excellente pour le vocabulaire et pour les nerfs. Alors c'est entendu ? Je ne veux ni plainte, ni gémissement. Sinon, je serai obligé de vous punir. Ne m'y obligez pas. Ce n'est agréable ni pour vous ni pour moi.

"Alors je commence. Ne répondez pas tous à la fois. Levez la main avant de parler. Bien. Où sommes-nous ? Sommes-nous à l'intérieur ou à l'extérieur ?"

(Un petit garçon qui a la tête passée à travers le pare-brise hurle : "Je ne sais pas !").

— Nous sommes à l'intérieur. De quoi ? D'un car. Qu'est-ce qu'un car ? Un véhicule. Etes-vous assis ou debout, mon ami ?

CESSEZ DE ME SUIVRE OU J'APPELLE UN AGENT

— Monsieur, un morceau de cette glace de sécurité dont vous nous avez expliqué les propriétés tout à l'heure m'a sectionné les jambes à la hauteur des genoux. (10)

— Bien. Vous n'êtes ni assis, ni debout. Comment êtes-vous alors ? Parlez, n'ayez pas peur

— Peut-on dire que je suis à genoux, Monsieur ?

— Oui, en vérité, on le peut. Dans quelle circonstance précise, nous mettons-nous à genoux d'habitude ?

— Pour prier, Monsieur.

— C'est cela. Et qui prions-nous, mon jeune ami ?

— Nous prions Dieu.

— Fort bien. Pourquoi nous mettons-nous à genoux pour prier Dieu ?

— Parce qu'il est petit, Monsieur. C'est pour lui parler à l'oreille.

— Non, non et non ! Cessez de faire le pitre et relevez-vous.

(Un enfant écrasé sous une banquette, au fond du car, se plaint doucement : "Maman... bobo... bobo..." Monsieur Laurent lui fait les gros yeux).

— En voilà un petit douillet qui appelle sa maman ! Croyez-vous souffrir plus que vos camarades ? Pensez plutôt à votre père. Tâchez de vous montrer digne de l'amour qu'il éprouve pour vous. Donnez l'exemple

Un projectile est venu frapper Monsieur Laurent au visage, en y laissant une marque sanglante. Il se baisse pour le ramasser. Il s'agit d'un doigt.

— Qui m'a lancé ce doigt ? Allons, j'attends. J'ai tout mon temps.

(Une plainte monte du fond du car : "A... boire"...).

— Bon, je vous ai reconnu Georges. Si personne ne se dénonce c'est vous qui serez puni. J'avais prévenu que je ne voulais entendre aucune plainte. Alors, personne n'avoue ? C'est bon. C'est Georges qui subira la punition. Et pour commencer vous n'aurez pas à boire. Ensuite je veillerai personnellement à ce que vous soyez soigné le dernier. Incident clos. Mais qu'il ne se reproduise plus.

(Il montre le doigt).

— Voici un doigt. Regardez mes doigts. J'ai cinq doigts : voilà l'index, voilà le majeur, voilà le doigt annulaire, voici le petit doigt et voilà le pouce. Qui n'a que quatre doigts ?

Un petit garçon dont le visage n'est plus qu'une plaie lève sa main droite à l'aide de sa main gauche, car la première est coupée. "Moi" dit-il.

— Bien. Suçons nos doigts. C'est agréable et ça empêche le sang de couler. Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix. Nous suçons nos dix doigts. J'ai dix doigts, vous avez dix doigts, combien de doigts à Georges ?

— Georges n'a plus de doigt du tout, Monsieur. Il n'a pas de bras non plus d'ailleurs.

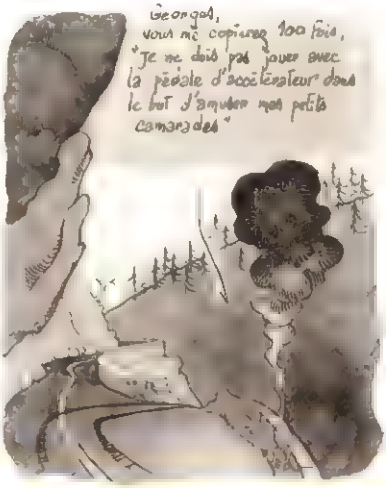
— C'est un chiffre que je vous demande, répondez-moi par un chiffre.

— Zéro, Monsieur.

— Très bien mon jeune ami. Mais ce n'est pas beau de rapporter. Laissez Georges nous le dire lui-même. Allez-y, Georges, ne soyez pas timide. Bon, Georges ne veut plus parler. Il était plus empressé tout à l'heure pour réclamer à boire ! Eh bien tant pis ! Nous nous passerons de son concours. Quels sont les organes de la vue ?

Les animaux voient-ils ? Le hibou voit-il ? Voit-il mieux au crépuscule ou à l'aube ? Et la chouette ? Et le chat-huant ? Et votre chat jeune homme ? La taupe voit-elle ? Possède-t-elle un chien ? Une canne ? Aimez-vous les hommes-hiboux ? Et les hommes-taupes ? Le lynx a-t-il une bonne vue ?

"Et l'aigle ? Napoléon avait-il un œil d'aigle ? Et le cardinal de Richelieu ? Et le comte Cavour ? Quelle différence y a-t-il entre l'homme qui a un œil d'aigle et celui qui a un œil de lynx ? Lequel enviez-vous le plus ! ?"



Groucho est sur le point de partir en voyage.
Elle - *Vous avez bien tout ce qu'il faut ?*
Groucho - *Personne ne s'est plaint jusqu'ici !*

Une nuit à l'Opéra

(Les gémissements des enfants vont crescendo. Monsieur Laurent a été obligé de hurler les dernières questions pour se faire entendre. Furieux, il emprunte l'allée centrale pour aller châtier les perturbateurs. La position inclinée du car rend sa progression difficile. Une jambe tendue le fait trébucher. Monsieur Laurent donne une gifle à l'élève. La tête se détache et va rouler au fond du car. Monsieur Laurent, préoccupé, regagne péniblement sa place. Au passage il attrape quelque chose qu'un élève est en train de porter à sa bouche. "Confisqué", dit-il. Il regarde l'objet et le jette. C'est une langue. Dehors, la vie de la nature reprend. On entend chanter un oiseau, meugler une vache. Les mouches, entrées

par les fenêtres aux vitres brisées, passent gaiement d'un écolier à l'autre). (11)

— Reprenons. Est-il permis au vieillard de parler lui-même de son âge et de la mort qui approche ? Est-il convenable que nous lui en parlions nous-mêmes ? N'est-ce pas attrister ses derniers jours ? N'est-ce pas pour vous un doux spectacle que de voir un octogénaire qui plante ? Quel sentiment et quelle pensée fait-il naître en vous ? Le long espoir et les vastes pensées appartiennent-ils au jeune homme ? A qui appartiennent-ils ? Est-il aucun moment qui nous puisse assurer d'un second seulement ? Sommes-nous sûrs de demain ? Les jeunes hommes survivent-ils au vieillard ? Comment meurent-ils ? Quel sentiment leur mort inspire-t-elle à l'octogénaire ? Demain est-il à vous mon ami ? Votre court passé de douze ans vous donne-t-il droit à un long avenir ?

(L'enfant auquel s'adressait cette dernière question lève son moignon sanguinolent. Sur un signe de l'instituteur il demande : "Puis-je sortir, Monsieur?" M. Laurent accepte. Le petit garçon rampe jusqu'à la portière à demi arrachée et bascule à l'extérieur. Les cris sont plus espacés à présent. Ce qui permet de distinguer au lointain les sirènes des ambulances qui se rapprochent. Plus tard, médecins et infirmiers procèdent au dégagement des enfants. L'un des infirmiers s'approche de M. Laurent qui reconnaît en lui l'un de ses anciens élèves).

— Quel spectacle, Monsieur !

— Oui, le plus doux que je connaisse. Je n'ai jamais vu vos campagnes silencieuses, avec leurs cieux, sans voix qui chante, je ne les ai jamais vues sans appeler l'alouette.

POUR UNE ANTHOLOGIE ÉROTIQUE DES GRANDS AUTEURS FRANÇAIS (suite)

• Ah ! Frappe-toi le[illegible]c'est là qu'est le génie.
Alfred de Musset

• Quand le[illegible] va, tout va.
Martin Nadaud

• Si nous n'avions point de[illegible]nous ne prendrions pas tant de plaisir à [illegible] dans les autres.
La Rochefoucauld

— Vraiment, Monsieur ?

— Allez chercher l'alouette en Europe. N'avez-vous pas fait venir le moineau pour défendre vos arbres contre les ennemis qui les dévoraient ? Le beau, la poésie, n'est-elle pas aussi utile que l'utile ?

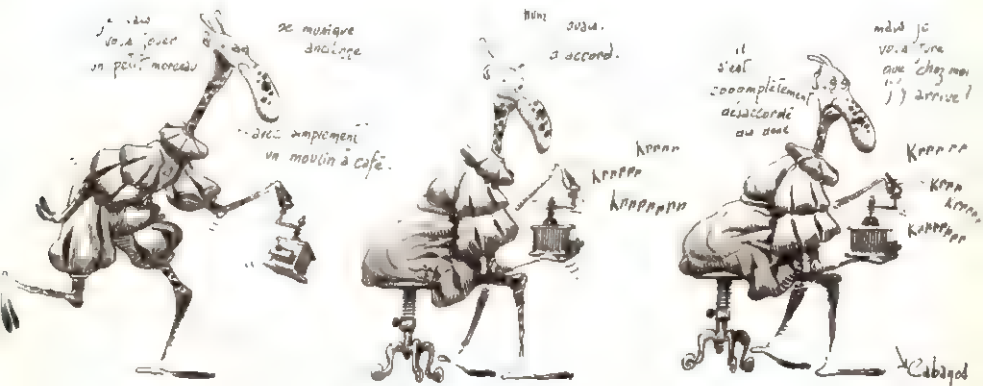
— Si, Monsieur

— Eh bien, vous avez les plus beaux champs du monde, et un ciel resplendissant avec un soleil superbe. Votre pays devrait être le pays de l'alouette.

— J'espère que nous l'y aurons un jour.

— Il n'est pas possible d'en douter. Vous avez appelé Madame Lucca dans vos villes, vous appellerez l'alouette dans vos champs.

(On charge M. Laurent sur une civière. Ses yeux se ferment malgré lui. Pourtant, avant de sombrer dans l'inconscience, il a la force de dire : "Ce sont de braves petits. Sauf Georges. Il faut lui en faire baver").



... DE ME SUIVRE OU J'APPELLE UN AGENT

OLD ENGLAND

DE MAC-NAB (12)

Grande, sèche, jaune, raide, édentée, parcheminée, elle entre dans un bureau de poste, les pieds en avant

Elle tourne à demi la tête, et dit avec une voix de brouette mal graissée "Come on, Clara !".

Clara est petite, mince, plate, rousse ; elle a des dents très longues, et suit sa maîtresse, les pieds en avant.

L'Anglaise demande soixante timbres-poste pour affranchir soixante lettres adressées à soixante personnes différentes.

Elle allonge cinq doigts osseux, saisit les timbres, et répète : "Come on, Clara !".

Clara fait demi-tour avec la grâce d'une locomotive.

Droite, les talons joints et les bras pendants, elle lève les yeux au ciel et tire la langue.

L'Anglaise, grande, sèche, jaune, raide, édentée, parcheminée, passe successivement les soixante timbres sur la langue de Clara, petite, mince, plate et rousse, et les applique d'un coup sec sur les soixante lettres adressées à soixante personnes différentes.

Puis elle se dirige vers la porte en disant encore une fois : "Come on, Clara !".

Toutes deux disparaissent comme des ombres, les pieds en avant .....

.....

Dernièrement j'ai rencontré la pauvre Clara, toujours petite, mince, plate et rousse.

Mais elle avait les lèvres collées et ne pouvait plus ouvrir la bouche !... ■

Groucho - *Où est votre mari ?*
Elle - *Il est mort.*
Groucho - *Je suis sûr que c'est une excuse.*
Elle - *Je l'ai assisté dans ses derniers moments.*
Groucho - *C'est pour ça qu'il est mort !*
Elle - *Je le tenais dans mes bras et je l'embrassais.*
Groucho - *Alors c'est un meurtre !*

La Soupe au Canard

LA MOTO

DE JACQUES VILLERET (13)

Ah le travail ! dis donc ! J'ai ma mopette qu'est encore en panne !

Deux sacs de réparations la semaine dernière, elle est encore en panne ! c'est pas vrai ça ! deux sacs ! au prix qu'ça coûte, tu vas voir le "pain" qu'il va s'prendre dans la tête le garagiste, ça va faire très très mal, tu vas voir, le pif comme un soleil couchant j'vais y mettre moi, il aura plus besoin de clignotant, j'te dis.

Enfin heureusement côté cœur j'crois qu'cette fois j'ai carrément trouvé le bonheur. Ah oui ! j'ai rencontré une "nana" elle est super-hyper-extra... c'est un mec... Non eh, euh, quand j'dis que c'est un mec c'est une façon d'parler, où c'est qu'tu vas, tu m'as r'gardé, méfies-toi ça va barrer t'à l'heure, TARE va !!!

Bon alors attends j'te raconte quand même l'histoire, tu sais euh, ça s'est passé aux "Voltigeurs" là-bas à Gambetta, t'vois, on était en train d'se faire une pt'ite mousse, tranquilles, peinards, moio-pommes-chips et tout, t'vois, juste avant l'arrivée des agents, t'vois, et d'un seul coup, y'a cette jisquette qui entre. Ah la la, t'aurais vu la classe de la nana, dis-donc, blonde et tout, veste de cuir, futal de cuir, avec les clous, les aigles et tout l'bordel tu vois, vraiment la nana qui jette d'entrée et que c'est quand même assez rare.

Et alors tu sais c'que c'est, surtout là-bas à Gambetta, que c'est là qu'on est le plus nombreux, dès qu'y a une nana qui s'amène, c'est tout de suite les conneries "comment vas-tu-y-au-d'poêle, et toile-à-matelas, comme-tu-vois-ture-à-bras" enfin tu vois, n'importe quoi, les nanas, elles savent plus où se fou-

POUR UNE ANTHOLOGIE ÉROTIQUE DES GRANDS AUTEURS FRANÇAIS (suite)

- *Oh ! N'insultez jamais une [illegible] qui tombe.*
  Victor Hugo
- *Dites-moi qui te [illegible] et je te dirai qui tu es.*
  Sainte-Beuve
- *J'ai découvert que tout le malheur des hommes vient de ne plus savoir [illegible] dans une chambre.*
  Pascal

tre, faut se foutre à leur place hein !

Et elle, au lieu d'ça, tu sais pas c'qu'elle fait, elle attrape une chaise, comme ça, elle fait : Ya quelqu'un qu'est pas content là d'dans ?? et y'a un mec dans l'fond, le taré remarque hein, la bonne dose déjà tu vois, le gars on l'connaissait pas mais euh... y gagne à être connu , eh oui, tu vois le gars au lieu de s'écraser molo-pomme-chips et tout tu vois, de roupiller tranquille, peinard dans son coin, le taré, y lève le doigt... Ah le travail dis donc ! Un coup de genou dans l'bide, le pif écrasé, deux yeux au beurre noir, le type y s'est r'trouvé par terre les moustaches en croix sur le carreau, il a failli souffler son gaz hein, eh oui, et puis alors elle était tellement énervée, elle commence à lui filer des grands coups de pompe dans la tirelire.

Ah merde, ma pompe qu'est encore déchirée, dis donc ! deux sacs de réparations la s'maine dernière, elle est encore déchirée, le pain qu'y va s'prendre dans la tête le marchand de chaussures, ça va faire très très mal ça ! tu vas voir le garagiste et l'marchand de pompes y vont être jumeaux ! la s'maine prochaine, ah c'est pas vrai ça !

Bref, euh, j'reviens à mon histoire, tu vois cette nana elle m'avait vachement intéressé, non, c'est vrai, c'est normal, passqu'on voit quand même plus souvent des mecs qui chicorent des mecs moins forts qu'eux, que des nanas qui chicorent des mecs, hein, c'est quand même beaucoup plus rare dans l'ensemble, hein, alors moi j'me suis dit, y'a pas d'problèmes y faut qu'j'y cause ! ça tombait bien t'vois, passque j'était superbien sapé, t'vois, moi j'trouve, j'avais les reybans, la ch'mise à pois, la bague avec la tête de mort, la matraque souple, la chaîne de vélo... tout l'bordel quoi !

Alors j'me suis ramené en face d'elle comme ça, tu vois, j't'ai regardée... Presque dans les yeux, et j'y ai fait, on sort ?! . Elle me dit OK... et.. on est sorti... et, euh, bon, euh, c'est quand on est arrivé dans la rue, tu vois, moi j'avais eu le temps de réfléchir j'me suis dit quand même.. quand même, quand on est un mec et une nana, y'a sûrement d'autres moyens de s'fendre la gueule que d'se chicorer, hein c'est vrai. Alors j'y ai dit comme ça... euh, on va faire un tour ?

Elle m'fait OK.

Alors on a sauté sur mon Harley t'vois... Quoi ?... Euh non c'est pas vraiment une Harley t'vois, disons c'est une moto ordinaire t'vois que j'ai rajouté un guidon style Harley, mais pour la France, c'est suffisant, tu peux frimer avec ça... Ah oui... A l'aise...

Alors on a roulé, roulé, roulé, roulé, et on s'est r'trouvé au moins j'sais pas, disons à "Porte Maillot" tu vois, un truc comme ça, et là euh on s'est arrêté et on... a causé, et euh, très très vite on a compris quoi... que... enfin... euh on était fait l'un pour l'autre... surtout moi d'ailleurs... et très très vite on s'est aperçu qu'on avait les mêmes idées sur la vie... et tout... tu vois eh, euh, que c'était quand même vachement important quand on est un couple d'avoir les mêmes idées sur la vie... et tout, pour bien s'entendre, question... euh... entente de couple... tu vois, et alors le coup classique qui s'passe toujours quand t'es avec une nana que t'as les mêmes idées qu'elle sur la vie tu vois.. euh... t'as envie d'y rouler une pelle... et crac bonjour Madame on s'est roulé une pelle... Porte Maillot.

Et depuis alors c'est carrément le "The Bonheur". Hein ? Non elle est pas là.

Quoi ? Non c'est pas qu'y a des problèmes, bon... euh... ce qu'y a c'est que tu te rends compte qu'une nana qui chicore les mecs, c'est pas une nana facile, elle est très très "chef" comme nana, très très autoritaire (14) seulement moi j'y ai dit méfie-toi, méfie-toi je me laisserai pas monter sur les arpions... hein, non mais qu'est-ce qu'elle croit celle-là ? qu'on peut pas s'passer d'elle ?

Non mais alors moi, je peux très très bien me passer d'elle, dix de perdues une de retrouvée, non mais qu'est-ce qu'elle croit ?

C'est comme l'autre fois là qu'elle a pas voulu venir au cinéma avec moi... eh bien moi j'suis allé tout seul... et alors... et puis j'vais t'dire... hein... heu... ça a rien changé... passque l'film il était aussi bien. ■

CESSEZ DE ME SUIVRE OU J'APPELLE UN AGENT

NOTES EXPLICATIVES

(1) Phrase lancée au Maréchal Koutouzov par le Maréchal Ney à la Bérésina

(2) Toutes les questions n'ont pas encore été posées à l'opinion publique, résultats de ce sondage dans le numéro prochain.

(3) Roland Dubillard : acteur et auteur dramatique. Il lui arrive de jouer ses propres pièces, exemples *Naïves Hirondelles, Le Jardin aux Betteraves, Si Camille me voyait* (opérette parlée), *La Maison d'os*. Prix de l'humour noir 1974. Il lui arrive de jouer dans les films des autres, exemples . *Quelque part quelqu'un, Sérieux comme le plaisir, Les vécés étaient fermés de l'intérieur*
"Le suicide de Georges" est extrait des *Diablogues*, édité chez Marc Barbezat. A l'origine ces *Diablogues* ont été écrits pour la radio.

(4) En français dans le texte.

(5) Groucho Marx, frère de Chico, Harpo et Zeppo.
Extrait de *Groucho and Me*. Éditions Arthaud. Trad. B. Willerval.

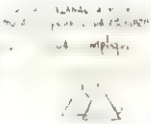
(6) Selon la loi n° 76616 . abus dangereux
Nicotine 2,96 mg.
Goudron 3,15 mg.

(7) D'après une idée d'Ylipe : "de l'utilisation de la censure à des fins pornographiques".

(8) Résultat de notre sondage du 8.7.79.
Le 10e Dupont interrogé aurait préféré s'appeler Jacqueline au lieu de Georges.

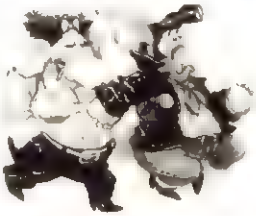
(9) Roland Topor : dessinateur, écrivain, scénariste, peintre, affichiste, auteur dramatique, cofondateur du mouvement Panique, comédien, prix des Deux-Magots pour *La Princesse Angine*. A lire tout spécialement : *Les mémoires d'un vieux con*, son dernier roman, *Portrait en pied de Suzanne*
Extrait de *Four roses for Lucienne*. Editions Bourgois.

(10) Genou un des 7 noms qui prennent un x au pluriel



(11) Là, l'auteur montre bien l'indifférence de la nature aux vicissitudes des hommes.

(12) Mac-Nab : humoriste, chansonnier, dessinateur. Auteur de la chanson *Le Métinge du Métropolitain*. Mort fou.
Extrait de *Poèmes Mobiles*. Editions Léon Vanier.



(13) Jacques Villeret : comédien-auteur, a joué ses propres textes à la radio (France Culture, *Allegro... Ma Non Troppo*), dans les cafés théâtres, pendant la saison 78-79 à la Gaîté Montparnasse. On le voit de plus en plus au cinéma, son dernier film . *"Bête mais discipliné"*

(14) Autoritaire : qui a de l'autorité. (Ne pas confondre avec autoroutière . conçue en fonction de l'autoroute).

Cessez de me suivre ou j'appelle un agent, *huit pages roses proposées par : Bertrand Jérôme, Claude Amy, Michel Laclos et Françoise Treussard. Dessins de Max Cabanes.*

LES BANDES DESSINEES DE
JEAN-PATRICK MANCHETTE
du goût... sans fanatisme

Auteur de romans policiers, à la Série noire, Jean-Patrick Manchette a "tâté" de la B.D. comme scénariste et comme rédacteur en chef de la défunte revue hebdomadaire B.D. Il raconte ses relations de diverses natures avec la bande dessinée.

Votre goût pour les bandes dessinées remonte-t-il à votre jeunesse, à votre enfance ?
Dans ma jeunesse, je n'étais pas un spécialiste... J'ai des souvenirs très très confus de *Coq Hardi*, de *Vaillant*... Je me rappelle, quand j'étais tout môme, des *Tarzan* de Hogarth, qui sortaient, avec le texte sous l'image, en albums cartonnés. J'ai acheté *Spirou* longtemps. J'étais enchanté quand j'ai vu apparaître les premiers *Jerry Spring*, j'aimais bien *Buck Danny*... Mon grand truc, c'est quand même le cinéma ! Il y avait cette impression merveilleuse, quand *Jerry Spring* est sorti, de retrouver ce qu'on voyait le jeudi après-midi au Malakoff-Palace, dans les westerns... Après *Spirou*, j'avais laissé tomber la bande dessinée pendant quinze ans à peu près et puis j'ai redémarré avec *Pilote*, la grande époque de *Pilote*... Et puis aussi avec les gens de *Hara-Kiri*, d'ailleurs il y avait les mêmes dans les deux journaux pendant un certain temps... Il y a aussi *Météore*, la seule chose que j'aie lue pendant ma période de latence entre *Spirou* et *Pilote*... J'achetais *Météore*, un petit fascicule de science-fiction, tout à fait débile parce que c'était de la science-fiction...
Mon goût pour les bandes américaines classiques est très vif, de la même façon que mon goût pour le cinéma hollywoodien et pour le roman noir, et pour les mêmes raisons. Je pense (et je l'ai écrit souvent à propos du polar dans mes chroniques de *Charlie mensuel*) que les productions "culturelles" (ou sous-culturelles) massives de la période qui va en gros des années 20 aux années 50, sont notamment déterminées par le triomphe mondial de la contre-révolution, après les assauts communistes consécutifs à la première guerre mondiale.
Le marché de la culture (et de la sous-culture) a massivement offert au public, pendant cette période, la représentation de tout ce dont les gens étaient privés pratiquement (l'aventure, l'amour, la liberté, etc.). Justement parce qu'elle était victorieuse partout, la contre-révolution pouvait offrir *impunément* sur le marché cet ensemble de représentations. A présent que les gens ont recommencé de vouloir posséder réellement ce dont ils ne possédaient que le rêve, le Capital, pour se défendre, ne diffuse plus ces représentations plaisantes, mais principalement des lamentations réformistes, angoissées, sur la douleur d'être homme, femme, enfant, nègre, pédé, veau, vache, cochon, couvée, etc. Je n'aime pas ces productions, en général.

Photo Jacques Robert

Comment avez-vous été amené à écrire un scénario de bandes dessinées ?
C'est Jean-Pierre Dionnet qui a eu l'idée de nous réunir, Tardi et moi, mais ce n'est pas lui qui en a profité, malheureusement... J'ai bossé avec Tardi sur un projet pour *Métal Hurlant*, une adaptation en bande dessinée de *Fatale*, qui n'était pas encore sorti en roman à ce moment-là... Il en existe une quinzaine de planches et une adaptation complète de ma part, mais on s'est arrêtés parce que *Fatale* pouvait difficilement faire une bonne bande dessinée.
Griffu est intervenu entre temps : Tardi avait été contacté par les Editions du Square, qui s'apprêtaient à lancer *B.D.*... Il m'a proposé de faire une bande originale ensemble. On s'est mis d'accord sur une ambiance à la Mickey Spilane dans *Quatrième vitesse*, le côté détective privé indélicat par rapport au détective privé classique qui est un personnage très moral... On discutait, j'avançais quelques propositions, Tardi me disait quels problèmes de mise en page il pouvait y avoir . quand on débute, on a tendance à demander au dessinateur de mettre 40 images dans une planche !... On se mettait d'accord, je prenais des notes, il faisait des croquis, je repartais avec mes notes et ses croquis , et puis j'écrivais une adaptation sur laquelle Tardi reprenait ce qui lui paraissait ne pas aller bien. On avait, dès le début, une idée précise de tout.

Comment s'est effectué le passage du roman à la bande dessinée ?
Pour éviter de me casser la figure, j'ai été très prudent ! Je me suis dit que j'allais tomber sur des problèmes et j'ai fait *Griffu* avec un monologue : dès qu'on a un personnage qui raconte l'histoire, on peut se tirer de n'importe quelle situation ! J'ai vérifié ce que je savais déjà abstraitement, c'est-à-dire qu'on ne peut pas véritablement faire une scène d'action comme au cinéma, faire six images où les gens se tapent sur la figure, parce que c'est ennuyeux ! A partir du moment où on peut faire commenter la scène, tout va bien, on n'en fait pas six images, on passe assez rapidement.

Avez-vous trouvé dans la bande dessinée des "facilités" ou des "difficultés" qu'il n'y a pas dans le roman ?
Il y a au moins une facilité pour le scénariste, c'est qu'il ne fait que le tiers du travail, et encore !... Ce n'est pas du tout frustrant quand on travaille avec quelqu'un avec qui on s'entend, et je me suis très bien entendu avec Tardi ..

Y-a-t-il eu un décalage entre ce qu'il a dessiné et ce que vous imaginiez qu'il allait dessiner ?
C'était mieux ! .. C'était très enthousiasmant par rapport au cinéma ! Je n'ai jamais vu au cinéma quelque chose que j'avais écrit qui ne me déçoive pas... Je n'ai pas adapté *Folle à tuer*, mais j'ai adapté *Nada* avec Chabrol. C'est une adaptation extrêmement fidèle, mais Chabrol a fait *son* film, ce qui prouve bien qu'il est un auteur : avec un texte parfaitement fidèle au livre, il a dit ce qu'il avait à dire, lui, sur le terrorisme, ce n'est pas du tout la même chose que ce que, moi, je disais.

Dans la bande dessinée, par contre, il n'y a pas eu de "trahison de l'image" ?
Non !... Au contraire !... Je n'ai fait qu'une bande dessinée, mais j'étais vraiment ravi de voir le boulot de Tardi ! Ça m'a fait l'effet que je ne sais plus quel film a fait à Borden Chase (le scénariste de tous les films d'Antony Mann

Jerry Spring, de Jacques Lob et Jijé.

Parce que les producteurs ne lisaient pas ses scénarios, parce qu'il ne gagnait pas sa vie en bricolant dans le cinéma "sexy" ou pédagogique, Jean-Patrick Manchette, ayant épousé une femme qui lisait beaucoup de polars, s'est mis à en écrire. Le premier publié fut *L'affaire N'Gustro*, le dernier à ce jour *Fatale*. Le prochain s'appelera *La position du tireur couché*. Deux de ses romans ont déjà été adaptés au cinéma : *Nada* et *Ô dingos ! ô châteaux !* devenu *Folle à tuer*.

avec James Stewart). Chase raconte : "C'était bien, c'était propre, ce que j'avais écrit, je le retrouvais sur l'écran" Mais une fois, avec un autre réalisateur, j'ai vu un truc et je lui ai dit : "mais comment t'as fait ça ? Qu'est-ce que c'est ?" et il a répondu : "J'ai fait ce qui est écrit !". Chase ajoute "c'était effectivement mon texte, mais il se passait des choses !"... Eh bien, moi, avec Tardi, j'ai eu cette même impression !

Par ailleurs, vous avez été rédacteur en chef d'un journal de bandes dessinées...

En fait, je ne suis pas vraiment un spécialiste ! C'est tout à fait par hasard que je me suis trouvé à la tête de *B.D.* : c'est une des idées de fous qui germent de temps en temps aux Editions du Square et qui en font le charme... Le journal ne marchait pas très bien et Bernier cherchait des idées pour bouleverser la chose

On m'a demandé tout à fait au débotté de m'y essayer, alors que je n'avais pas la moindre expérience de la presse de bande dessinée ! Ça m'intéressait ! J'ai accepté !... Et j'ai probablement eu tort, parce que j'ai failli crever ! J'étais complètement lessivé à l'arrivée... J'ai dû passer un mois à étudier la question et être effectivement rédacteur en chef pendant quatre mois...

Je voulais, dans *B.D.*, d'une part rééditer des bandes américaines classiques, d'autre part publier des bandes contemporaines d'action, attrayantes, agressives et anti-modernistes, que je m'imaginais pouvoir susciter. J'ai échoué sur les deux plans.

D'une part je n'ai pu trouver ou obtenir les droits des bandes américaines classiques que j'avais en vue, et là j'ai été victime d'un mauvais hasard. D'autre part, et il s'agit cette fois d'une erreur de ma part, grossière et stupide, je n'ai évidemment pas pu susciter, à partir des idées que j'avais en tête, des bandes nouvelles conformes à mon vœu pieux, vu que la production de bandes serait plutôt déterminée, en général, par les conditions réelles que par les idées dans la tête de Manchette

Mais comme un rédacteur en chef possède, lui aussi, une très légère quantité d'existence réelle, j'ai tout de même réussi à causer la rencontre entre le romancier limbar et le dessinateur Hubert (d'où *Le polar de Renard*), et celle entre la dessinatrice Anne Coster et le romancier Pierre Siniac (d'où quelques planches, qui n'ont pas été publiées, hélas). Au reste, je n'ai pu qu'expédier les affaires courantes, en les émaillant de plaisanteries extérieures à la bande dessinée (comme la publication en feuilleton d'un ouvrage catholique et légitimiste de 1873 sur les horreurs anticléricales de la Commune), et en publiant, parmi ce qui nous était apporté, et qui était toujours modemiste, le meilleur

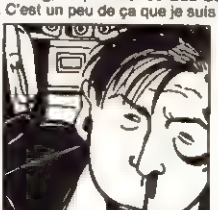
Puis je me suis retiré, comme mon erreur m'apparaissait (il aura fallu plusieurs mois, et je suis fâché de cette lenteur de ma compre-nette). L'insuccès commercial m'interdisait de me consoler en jouant au rédac'chef comme on joue au Monopoly

Continuez-vous à écrire des scénarios de bande dessinée ?

J'espère refaire une bande dessinée un de ces jours... Mais il ne s'est pas trouvé de dessinateur qui ait, à la fois envie de travailler avec moi, et le temps de le faire... J'ai eu des pourparlers avec Gir-Moebius, qui est extrêmement occupé par des tas de trucs. On a un vague projet, une structure de scénario qui peut aussi bien être de la science-fiction que du western, du policier... Je construis toujours des structures très très abstraites, qui pourraient fonctionner un peu n'importe où et un peu dans n'importe quel décor...

Pour les romans et pour les bandes dessinées ?

Dans tous les cas, j'essaie de partir vraiment d'une idée abstraite... Je suis, disons, un intellectuel et j'ai fait *Nada*, par exemple, en me disant : je vais faire un bouquin sur le terrorisme. Je n'ai pas commencé par des personnages, je me suis dit : qu'est-ce qu'on peut dire sur le terrorisme en ce moment ? à quoi ça sert ? comment est-ce que ça fonctionne ? est-ce que c'est utile ? est-ce que c'est raisonnable ? est-ce que c'est sympathique ? etc. Donc, je pars sur des trucs complètement abstraits et j'ai une idée de bande dessinée dans n'importe quel décor, parce que ce qui est important dedans, c'est que ce soit une histoire de vengeance et de justice où le justicier, finalement, se révèle être un individu borné tandis que le poursuivi se révèle ne pas être un salaud... Ce qui est une structure tout à fait classique... C'est le thème de plein de films de Lang, de pas mal de Bud Butticher aussi .. C'est un peu de ça que je suis parti !



Pourquoi, à partir de cette idée-là, ferez-vous plutôt une bande dessinée qu'un roman ?

Ma foi ! Je ferai peut-être un roman avec... C'est simplement une idée que je trimbale comme j'en trimbale une dizaine d'autres... Ça me paraissait tout à fait agréable de traiter cette idée-là dans un contexte historique qui ne soit pas l'actualité, dans un contexte géographique qui ne soit pas la France, et je suis tout à fait incapable d'écrire un roman sur autre chose que la réalité immédiate... J'ai envie que ce soit une bande dessinée parce qu'on peut faire beaucoup plus de choses et qu'il y a des dessinateurs parfaitement documentés sur le western, moi, je ne me vois pas écrire un western...

Vos goûts en matière de bande dessinée ont-ils été influencés par votre expérience de scénariste et de rédacteur ?

Ça m'a fait en lire beaucoup et regarder, donc découvrir, un certain nombre de gens auxquels je n'avais pas fait attention, dont même j'ignorais l'existence... Charlie Schlingo, par exemple... Des gens aussi que les amateurs connaissent bien comme Chantal Montellier... Je trouve ça très beau ! Son histoire de Prisunic, d'abri anti-atomique, je l'aime beaucoup !... J'étais même tout à fait furieux parce que je voulais faire un truc de ce genre depuis des années... En fait, je ne suis pas furieux du tout ; je trouve que c'est une superbe idée et c'est quelque chose que je rêvais de voir faire : les gens qui sont enfermés dans un grand magasin

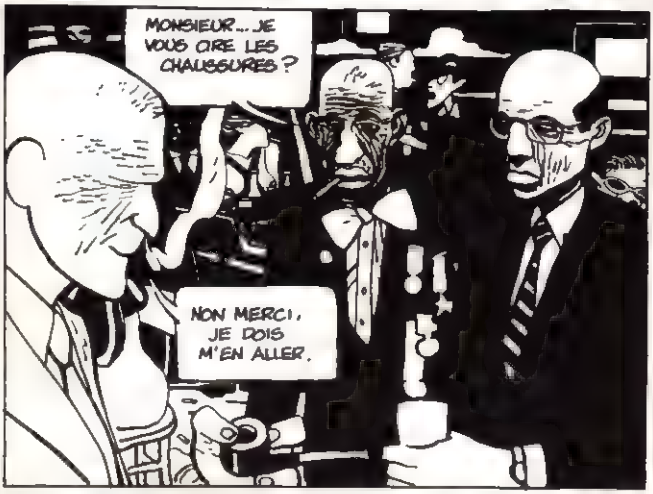
Le "passage" par la bande dessinée a-t-il changé votre technique romanesque ?

Je ne crois pas... D'autre part, je n'ai pas écrit d'autres romans depuis, puisque *Fatale* était presque fini... Et... j'ai d'autres problèmes : je suis allé un peu trop loin dans une certaine direction avec *Fatale*... Je trouve que c'est un livre assez emmerdant et je ne sais pas très bien ce que je vais faire ensuite...

Pour le moment, je suis en train de travailler sur un bouquin qui, au contraire, va être très mouvementé. J'essaie d'utiliser tout le répertoire du roman noir, j'ai empilé des intrigues les unes sur les autres, de quoi faire trois bouquins ! Mais il n'y a pas eu d'influence de la bande dessinée, parce que je ne suis pas persuadé que ce soit un art autonome .. Quand on connaît déjà la littérature et le cinéma, je n'ai pas l'impression que la bande dessinée ouvre des horizons du point de vue de l'expression... Ce n'est pas un art, c'est idiot de le dire, mais je me demande si le cinéma est un art, si ce n'est pas simplement un quelque chose qui rassemble des bribes des autres arts... Je n'oserais pas donner une définition de l'art...

Propos recueillis par
MICHELE COSTA MAGNA

LE BAR A JOE



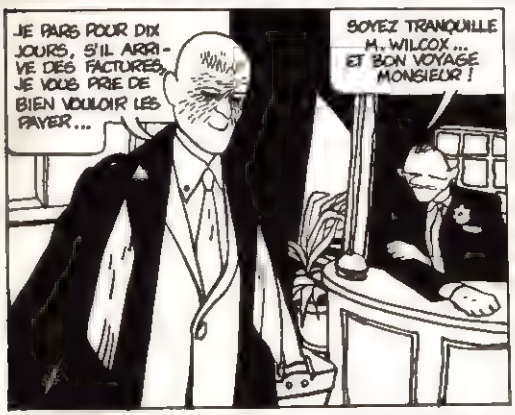
CE SYMPATHIQUE MISTER WILCOX — **MUÑOZ-SAMPAYO**

Wilcox est veuf depuis six ans, Conrad a envoyé femme et enfants en vacances. Les deux hommes ont la cinquantaine, ils sont riches et seuls dans New York. Ils ont aussi bien d'autres choses en commun : le daïkiri et la passion des timbres rares. Une rencontre de bar qui se transforme rapidement en une solide amitié ! Mais "ce sympathique Mister Wilcox" est-il venu spécialement à New York pour y rencontrer M. Conrad dans le bar de Joë ?

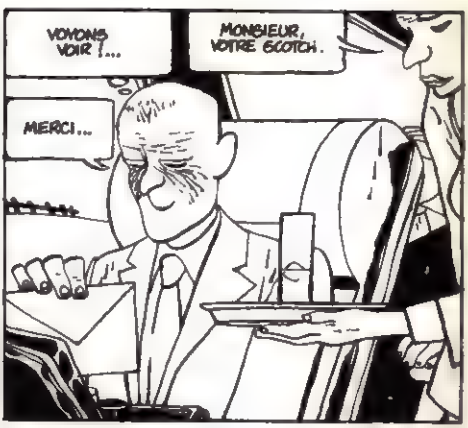
UN RECIT DE 20 PAGES

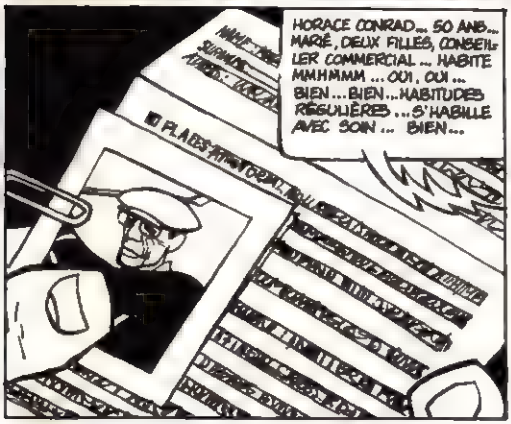
CE SYMPATHIQUE MISTER WILCOX

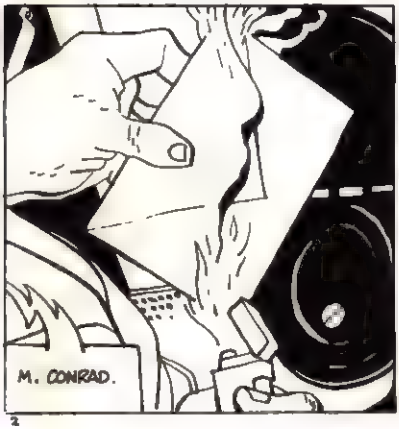
I UNE AMITIE DE CELIBATAIRES



BILLET, S'IL VOUS PLAÎT...
TRAIN RAPIDE 145, POUR NEW YORK GRAND CENTRAL, DÉPART QUAI 22.


VOYONS VOIR !...
MONSIEUR, VOTRE SCOTCH.
MERCI...


HORACE CONRAD... 50 ANS... MARIÉ, DEUX FILLES, CONSEILLER COMMERCIAL... HABITE MMHMMM... OUI, OUI... BIEN... BIEN... HABITUDES RÉGULIÈRES... S'HABILLE AVEC SOIN... BIEN...


M. CONRAD.

NEW YORK 2 JANVIER 1979 15 HEURES.
ARRIVÉE DU TRAIN RAPIDE 145, EN PROVENANCE DE CHICAGO QUAI N° 13 DÉPART DU TRAIN 5676 POUR TORONTO QUAI N°14.
13
14

NEW YORK
2 JANVIER
1979
VOUS ÊTES PRÊTES ?
OUI, OUI... ON ARRIVE.
LE PORTIER A DÉJÀ MIS LES BAGAGES DANS LA VOITURE.
OK. ON Y VA...
MES NERFS... IL FAUDRAIT ABSOLUMENT QUE JE...
...ROSALYND VIENDRA NOUS CHERCHER À LA GARE.
QU'EST-CE QUE TU VAS FAIRE PENDANT CES DEUX SEMAINES, PAPA ?
TRAVAILLER, REGARDER LA TÉLÉ, TRAVAILLER À NOUVEAU, RECOMMENCER À REGARDER LA TÉLÉ...
...ET BOIRE DES DAIKIRI.
TANTE ROSALYND DIT QU'À TORONTO IL Y A DES CERFS...
...AH, OUI ?

C'EST NÉCESSAIRE... AVEC L'ANNÉE QU'ON A EUE.
PAPA, PAPA... ACHÈTE-NOUS DES ILLUSTRÉS!
JE VEUX CES DEUX-LÀ!
ET MOI CELUI-CI ET L'AUTRE ... LÀ!
JE SUIS À BOUT DE NERFS. CE N'EST PAS JUSTE...
APPORTE CECI À MA SOEUR ET DIS-LUI QUE JE VIENDRAI DANS SIX MOIS.
EXIT
ALLONS-Y!! LE TRAIN VA PARTIR.
ITT
NEW YORK, GRAND CENTRAL, 15 HEURES.
EH BIEN... ON SE REVOIT DANS DEUX SEMAINES.
ARRIVÉE DU TRAIN RAPIDE 145, EN PROVENANCE DE CHICAGO, QUAI N°13.
DÉPART DU TRAIN 5676 POUR TORONTO, QUAI N°14.

LE SOIR MÊME.
PH.D.
M.D
B.D
CONRAD... OK, C'EST ICI... MAINTENANT IL N'Y A QU'À ATTENDRE, VÉRIFIER.
OK... IL EST EN VILLE...
APRÈS UNE JOURNÉE DE TRAVAIL, JE MÉRITE UN BON PETIT VERRE. CE BAR M'A L'AIR TOUT TROUVÉ.
...JOE'S... EN AMÉRIQUE, IL Y A BIEN 150 000 BARS AVEC CE NOM-LÀ.
QUEL FLIPPER DE MERDE !!
UN DAIKIRI S'IL VOUS PLAIT...
IL BOIT DU DAIKIRI EN HIVER COMME CONRAD.
BONSOIR, M. CONRAD.

UN DRINK, JOE.
CE MONSIEUR A DEMANDÉ LA MÊME CHOSE... VOUS ÊTES SÛRE MENT LES SEULS À EN BOIRE À NEW YORK EN JANVIER.
RITA.... JE NE PEUX PAS SUPPORTER.
TU NE PEUX JAMAIS RIEN SUPPORTER.
...D'AUTRES TOUCHENT TON CORPS, JOUISSENT AVEC TON CORPS... ET MOI... JE M'ASSOIS ET JE T'ATTENDS...
FAUCHÉ
WILCOX DE CHICAGO
JE M'APPELLE CONRAD
J'ESPÈRE QUE NOTRE VILLE NE VOUS PARAÎT PAS TROP... AGITÉE...
JE VAIS TROUVER UN TRAVAIL... JE TE JURE !!
MONSIEUR... JE VOUS CIRE LES CHAUSSURES ?
NON MERCI, JE DOIS M'EN ALLER.
VOILÀ QUE ÇA ME PRÉOCCUPE À NOUVEAU, QUAND ... PLUS DE VINGT ANS.

3 JANVIER
MARX-ENGELS ÉMIS PAR LA RÉPUBLIQUE SOVIÉTIQUE HONGROISE 1919. CE QUE JE CHERCHAIS.
PHIL

OUI, OUI... CE SONT LES TIMBRES QUE JE CHERCHE... JE PEUX PAYER AVEC LA CARTE DE CRÉDIT ?
OUI, MONSIEUR... JE VOUS LES PRÉPARE TOUT DE SUITE.

...ENTRE 1922 ET 1924, LEUR VALEUR A DÉCUPLÉ... SANS QUE CE SOIT SPECTACULAIRE, LEUR PRIX N'A CESSÉ D'AUGMENTER. QUELLE CHANCE!
BONSOIR M. WILCOX.

J'AI FAIT UNE BONNE AFFAIRE À NEW YORK, M. CONRAD. JE VOUS OFFRE UN DAIKIRI.
...RITA, NOUS DEVONS TROUVER UNE SOLUTION...
MERCI.

OH, JE VOIS QUE VOUS VOUS OCCUPEZ DE PHILATÉLIE... MOI AUSSI.
OUI. L'AFFAIRE EN QUESTION, C'EST UNE HEUREUSE ACQUISITION...
BONSOIR MESSIEURS.
READER'S DIGEST

LES MARX-ENGELS HONGROIS 1919 - CELA FAIT DES ANNÉES QUE JE LES CHERCHE...
LA SOLUTION C'EST QUE JE CONTINUE À VIVRE MA VIE ET QUE TU ME LAISSES TRANQUILLE... COMPRIS ?... TRANQUILLE !

ÇA SUFFIT !!! JE N'EN PEUX PLUS JE FINIRAI PAR TE TUER !
JE VOUS PRIE DE FAIRE ÇA DEHORS L'AMI... LES AUTRES CLIENTS N'APPRÉCIENT PAS VOS ABOIEMENTS
SI VOUS EN AVEZ LE TEMPS, M. WILCOX, JE VOUDRAIS VOUS PROPOSER DE VOIR MA COLLECTION... J'HABITE À 150 MÈTRES D'ICI.
OH... C'EST TRÈS AIMABLE À VOUS.
J'AI COMMENCÉ À M'Y INTÉRESSER IL Y A 40 ANS APRÈS LA DISPARITION DE MON PÈRE, ET AVANT DE ME MARIER
MOI, AU CONTRAIRE, J'AI HÉRITÉ DE LA COLLECTION DE MON PÈRE, ET MAINTENANT J'INVESTIS
MA FAMILLE EST PARTIE EN VACANCES D'HIVER. JE SUIS SEUL À LA MAISON.
MOI, J'HABITE SEUL À CHICAGO. JE SUIS VEUF DEPUIS SIX ANS
INSTALLEZ-VOUS... JE VOUS PRÉPARE QUELQUE CHOSE À BOIRE.
MERCI CONRAD... JE SUIS CONTENT D'AVOIR FAIT VOTRE CONNAISSANCE.
NOUS NOUS SOMMES RENCONTRÉS DANS UN BAR. DEUX HOMMES, LA CINQUANTAINE ET RICHES. SEULS ET AVEC QUELQUE CHOSE EN COMMUN : LES DAIKIRI, LES TIMBRES ET LA BONNE ÉDUCATION. LES CIRCONSTANCES AMENÈRENT À UNE SINCÈRE AMITIÉ.

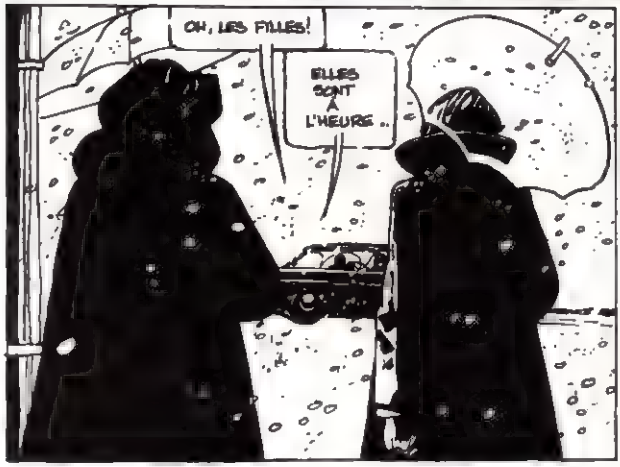
DEUX JOURS APRÈS...
J'AI TOUJOURS PRIS SOIN DE MON PHYSIQUE.
..MOI AUSSI. À CHICAGO, IL Y A UN INSTITUT QUI...
JE ME SENS JEUNE. JE N'AI JAMAIS ÉTÉ EN MEILLEURE FORME.
PROFITEZ-EN, WILCOX. L'EAU EST LE MEILLEUR MASSAGE QUI SOIT !
IL FALLAIT BIEN ÇA, NON ?
REPOSEZ-VOUS BIEN...AU BAR ILS FONT LES MEILLEURS DAIQUIRI DE NEW YORK.
DEUX HEURES APRÈS...
ÉCOUTEZ : JE CROIS QUE NOUS POUVONS TERMINER LA JOURNÉE EN BEAUTÉ. J'AI LE N° DE TÉLÉPHONE DE QUELQUES FILLES DES PROFESSIONNELLES...
JE M'EN REMETS À VOUS, CONRAD. NOUS SOMMES CHEZ VOUS DANS CETTE VILLE...

CONRAD À L'APPAREIL... VOUS AVEZ DÉJÀ MON ADRESSE. J'AI BESOIN DE DEUX DEMOISELLES D'ICI UNE HEURE. OUI, OUI. NON QUE CE SOIT DES NOUVELLES, MERCI!

TOUT EST ARRANGÉ. ELLES ARRIVERONT CHEZ MOI DANS UNE HEURE.

QUELLE BELLE VOITURE... ELLE MARCHE BIEN?

POUR LE MOMENT C'EST SEULEMENT UNE VOITURE NEUVE. ET TANT QU'ELLES SONT NEUVES, TOUTES LES VOITURES SONT BONNES. IL FAUT ATTENDRE. JE L'AI PAYÉE 15000 DOLLARS


OH, LES FILLES!
ELLES SONT À L'HEURE..

BONSOIR MESDEMOISELLES. JE SUIS CONRAD.
JE M'APPELLE WILCOX.
JE SUIS RITA. MON AMIE C'EST HILDE.

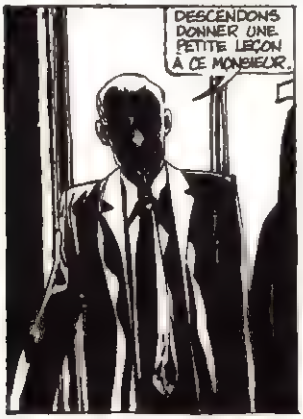
CE SYMPATHIQUE MISTER WILCOX

II LE DERNIER DAIKIRI

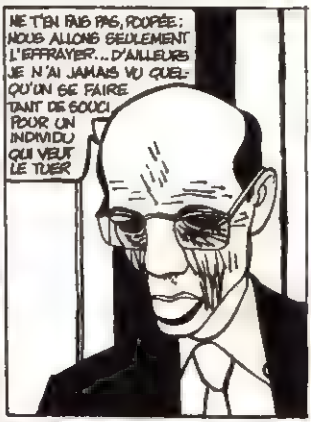
CON
QUI EST-CE ?
PASSEZ-MOI RITA JE L'AI VUE ENTRER, C'EST URGENT... VOUS COMPRENEZ ?
URGENT !
C'EST POUR TOI... CELA N'ÉTAIT PAS PRÉVU, POUPÉE... ÇA N'ÉTAIT PAS PRÉVU !!
IMMONDE PUTAIN !!! QUAND TU DESCENDS, JE T'ÉTRANGLE... JE TE MASSACRE !!!

IL MENACE DE ME TUER... IL EST LÀ EN BAS... IL M'ATTEND... IL EST MÊME, IL DIT QU'IL M'A VUE ENTRER...

JE CROIS QUE NOUS POURRIONS NOUS AMUSER ENCORE UN PEU... JE VEUX DIRE : D'UNE AUTRE FAÇON.
QUELLE AUTRE FAÇON ?


DESCENDONS DONNER UNE PETITE LEÇON À CE MONSIEUR.

NON, NON... NOOON... NE LUI FAITES RIEN!

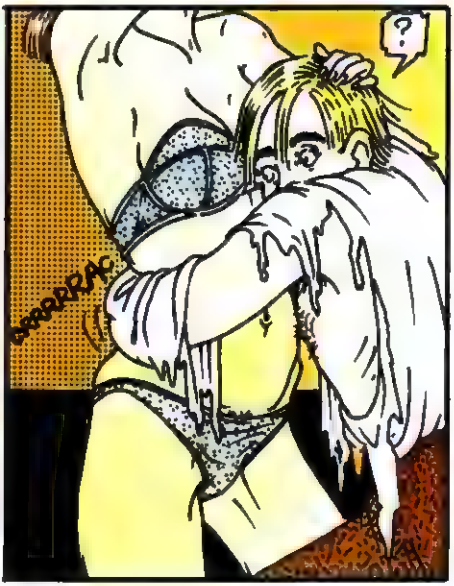

NE T'EN FAIS PAS, POUPÉE : NOUS ALLONS SEULEMENT L'EFFRAYER... D'AILLEURS JE N'AI JAMAIS VU QUELQU'UN SE FAIRE TANT DE SOUCI POUR UN INDIVIDU QUI VEUT LE TUER

QU'EST-CE QU'ILS CHERCHENT... CES DEUX VIEUX BAVEUX ?

J'ESPÈRE QU'IL EST DOSÉ COMME VOUS L'AIMEZ...

...MOI, JE LE PRÉF... ??

MAINTENANT, DÉSHABILLE MOI, CASANOVA !


?
GRRRRRR

animal lui parle - il a rencontré le père Noël - il ressuscite après un grave accident - il sort indemne de trop nombreux atterrissages forcés - il vole en moto - il devient roi - il ne travaille jamais - il a beaucoup trop de chance avec les femmes - il n'a pas d'ami Quelques autres exemples incitent à penser que B.L. est un Français moyen : il habite un immeuble ancien sans ascenseur - il fait son marché - il a des voisins, une concierge, sa porte est équipée de verrous - sa cuisine n'est pas très moderne - il use toujours le même costume - il regarde la télé - il a peur du dentiste - il boit des demis au zinc - il respecte les traditions

Que penser ? La balance des deux séries d'exemples apparaît à peu près équilibrée, mais le personnage à double facette du type Dr Jeckyll et Mister Hyde n'est pas une réponse satisfaisante, on ignore toujours qui est réellement B.L

Dès lors, en deuxième analyse, je propose une fiche

et ne rate jamais une occasion de se faire entraîner, surtout par des créatures de rêve, et de profiter de la situation soit pour faire un voyage, soit pour devenir chef d'entreprise...

B.L. force l'admiration car, mêlé à des aventures dont il ne voit pas l'aboutissement, son inertie fait régulièrement basculer la chance de son côté. Quand cela va mal, B.L. demande à rentrer chez lui ; on peut alors le voir monter au 5e étage sous l'œil compréhensif et méfiant de sa concierge, angoissé à l'idée que sa fiancée peut le tromper, mais sachant qu'une canette de bière l'attend devant sa télévision. Un drôle de bonhomme ce Lermite.

COUDRAL

DERNIERE MINUTE.
Un nouvel album de Bernard Lermite vient de sortir aux éditions du Fromage : "Plus lourd que l'air".

MARTIN VEYRON PAR JEAN-CLAUDE DENIS

Jean-Claude Denis, qui collabore à (A SUIVRE) et à PILOTE a publié, chez Futuropolis, COURS TOUT NU; et avec Martin Veyron, ONCLE ERNEST ET LES RAVIS (Ed Casterman).

Le jumbo jet vert se balance au plafond. « Qui a laissé Bernard Lermite monter dans l'appareil ? » hurle l'hôtesse comme s'il était encore temps de trouver un coupable. « Ce type attire les catastrophes, je sens qu'il va se passer quelque chose ! » Le compas ne fonctionne déjà plus. — « Et la radio ? » s'informe le commandant Dans mes écouteurs, la friture vient de cesser complètement.

Le commandant se lève, attrape l'un des trois parachutes réservés à l'équipage. Comme d'habitude, je prends les deux autres. J'en refile un à l'hôtesse qui se calme un peu, mais le plus difficile reste à faire : traverser calmement l'appareil pour atteindre la porte arrière sans déclencher de panique parmi les passagers. Les sourires de l'hôtesse n'ont pas l'air de rassurer les malheureux qui semblent se douter de quelque chose.

L'explosion du jumbo illumine l'atmosphère.

Sous la coupole anormalement tendue du troisième parachute, Lermite, accroché à la jupe de l'hôtesse, se balance un instant puis disparaît à nouveau dans l'obscurité.

Alors, que tous ceux qui croient encore que Lermite ressemble à Martin Veyron se détrompent

C'est vrai, Martin Veyron est monté une fois dans un avion et n'a jamais atterri, mais habituellement, il passe les jours ouvrables penché sur une table à dessin. Il écoute de la musique douce sous l'aile miniature d'un jumbo jet gonflable. Une hôtesse grandeur nature lui sourit en permanence.

Chut ! il vient de s'endormir

J.C.D.

Bernard Lermite, *paru aux éditions du Fromage*

LE CLUB DES CINQ

« Imaginon », sans « s », c'était il y a quelques années cinq jeunes artistes frais émoulus des Arts Déco qui avaient décidé de rassembler leurs talents. Aujourd'hui, c'est d'abord un pavillon à Issy-les-Moulineaux où Martin Veyron retrouve chaque jour Caroline Dillard, Jean-Claude Denis, Patrice Josseau et ... sa table de dessin.

Nous sommes cinq à avoir fondé le groupe *Imaginon* à la sortie des Arts Déco : Caroline Dillard, Jean-Claude Denis, Gilles Guinamard, Patrice Josseau et moi-même. L'idée de base était de mettre en commun des services (local, téléphone, matériel de travail), des approches et des talents différents mais sans tomber dans l'école graphique comme *Bazooka*. Chacun travaillait dans son domaine : l'illustration, le dessin ou la photo .. Et on se partageait les commandes en conséquence. Il y a des sujets qui se traitent mieux en photo, d'autres en illustrations naïves ou réalistes, en bande dessinée, c'était à nous de le définir avec le client, quand on avait la chance de travailler directement

Mais petit à petit, le groupe s'est réduit, pour des raisons déontologiques. Avec Jean-Claude et Caroline, on voulait privilégier la création sur les obligations commerciales, avec toujours cette préoccupation de se servir de l'image comme moyen de communication. Aucune image n'est innocente. Si par exemple, je te demande de représenter une petite fille qui marche dans la rue, tu penseras à la dessiner de telle ou telle façon, dans tel ou tel décor, en fonction d'une somme colossale d'informations qui te sont propres.

Or le travail du dessinateur, c'est justement de maîtriser tous les signes que véhicule une image. Chaque dessin doit être réfléchi, chargé du sens que tu veux y mettre. Le graphiste ne doit pas oublier une règle élémentaire mais en or pour traduire une idée en signes : à qui je m'adresse (public), avec quoi (medium), comment (quel code ?)... et on se rend compte qu'il ne reste plus beaucoup de solutions.

Réalisations de Martin Veyron, dans le cadre de "Imaginon"

L'esthétique ne fait que se coller pardessus. On épuise et on se lasse très rapidement d'une jolie image sans résonance. Un petit crobard bien foutu peut faire passer trois fois plus de sensations qu'une super réalisation à l'aérographe. La notion d'esthétique est très relative parce que l'œil s'habitue à tout. Baudelaire, critique d'art, ne distinguait rien dans la « barque de Dante » de Delacroix. Regarde les planches de Reiser : hier on les trouvait sales, vulgaires; aujourd'hui, non seulement c'est le plus lu de tous les auteurs, mais il y a sûrement des gens prêts à mettre ses planches dans leur salon

Pour en revenir au groupe, Gilles, photographe, a donc fini par nous quitter pour faire de la mode, Patrice Josseau continue dans la publicité, Caroline réalise des livres pour enfants et avec Jean-Claude, on fait de la bande dessinée. C'est surtout avec Caroline et Jean-Claude que je partage l'atelier d'Issy-les-Moulineaux, même si Patrice est désormais le seul à utiliser le local du groupe dans la pub. Si on continue de travailler ensemble, c'est d'abord pour des raisons d'ambiance, d'amitié, de chaleur, de style de vie. On se connaît maintenant depuis des années, on a des centres d'intérêts communs. Dans notre cave, par exemple, on descend faire de la musique entre deux dessins. Jean-Claude joue de la guitare, Caroline du clavier, je suis à la batterie.

QUI EST BERNARD LERMITE ?

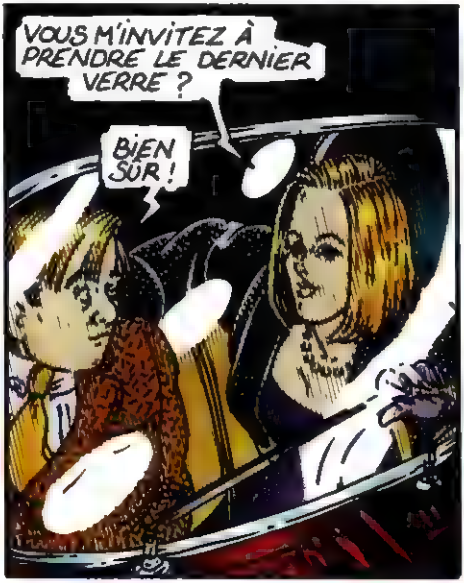
J'ai eu l'occasion d'approcher B.L. et de vivre quelques excellents moments en sa compagnie, je suis donc censé le connaître mieux qu'un lecteur moyen. En fait, je suis incapable de lui coller une étiquette satisfaisante et ma première approche m'a laissé sceptique : un dilemme ! B.L. est-il un héros véritable digne d'admiration ou un bon Français moyen ?

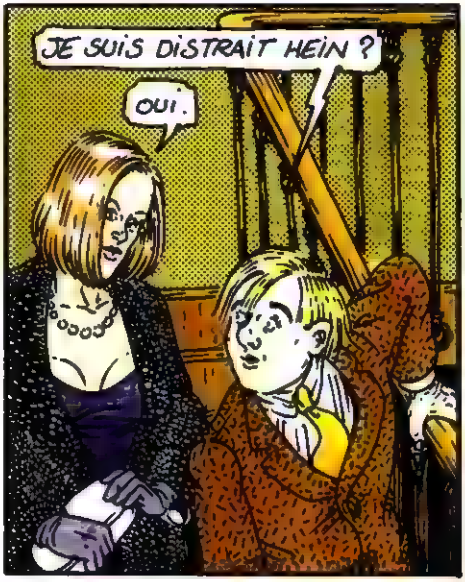
Tout d'abord quelques exemples tirés de ses dernières aventures et tendant à montrer que B.L. est un héros : un caractérielle, établie avec les données du moment :

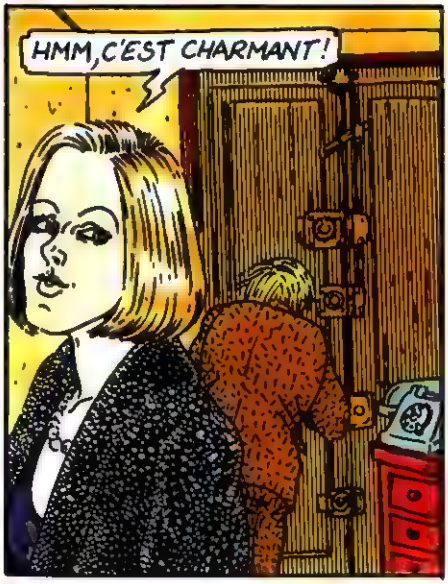
B.L. n'a pas de destin, ni ambition ni vocation particulière; apparemment aucune passion dominante ne motive son comportement, aucun vice flagrant. Pas d'attaches familiales, terriennes, sentimentales, professionnelles Rien ne le pousse donc à agir. En fait, B.L. se complaît dans son rôle de chômeur de luxe et amoral. B.L. est un « assisté » chronique dont la principale qualité est celle de savoir toujours saisir l'opportunité qui se présente sous la forme des personnes qu'il rencontre pour vivre avec eux une nouvelle aventure. Il ne provoque généralement pas l'action, mais se greffe sur celle des personnages qui l'entourent.

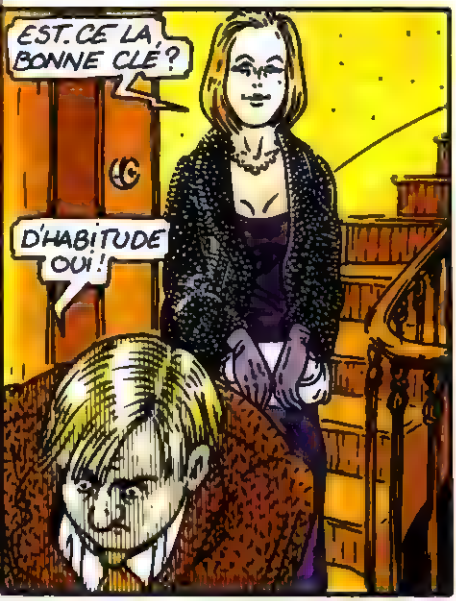
Passif et oisif de nature, il est observateur et sait écouter

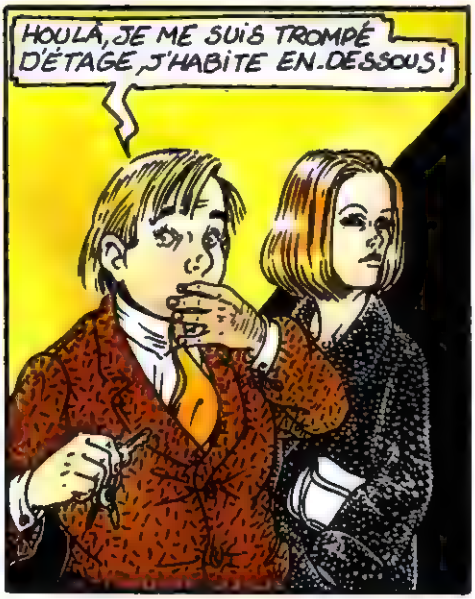
MARTIN VEYRON



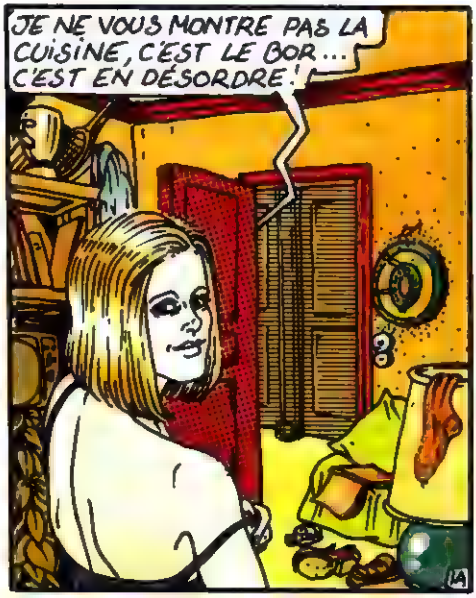





EST-CE LA BONNE CLÉ ?
D'HABITUDE OUI !


HOULÀ, JE ME SUIS TROMPÉ D'ÉTAGE, J'HABITE EN-DESSOUS !

QU'EST-CE QUE JE VOUS OFFRE ?
COMME VOUS.


JE NE VOUS MONTRE PAS LA CUISINE, C'EST LE BOR... C'EST EN DÉSORDRE !

(A SUIVRE)

MARTIN VEYRON A LA UNE

Il a à peu près l'âge (29 ans) que doit avoir son héros. Il a, comme lui, une grande mèche qui lui tombe sur l'œil. Hier graphiste, aujourd'hui auteur de bandes dessinées, Martin Veyron voyage depuis deux ans dans les pages de *l'Echo des Savanes* en racontant les aventures d'un petit-bourgeois à l'air rêveur, Bernard Lermite. Une sorte d'anti-Tintin, dont le cercle des admirateurs ne cesse de s'agrandir.

Je suis né à Paris, j'ai fait mes études à Paris, mis à part un intermède provincial dans un collège. Après le bac, je suis passé par l'Académie Charpentier, avant de rentrer aux Arts Déco où j'ai rencontré les autres membres du groupe *Imaginon*. Avant d'avoir notre diplôme en poche et de nous retrouver dans une maison d'Issy-les-Moulineaux, nous avons commencé à placer des illustrations dans différents journaux comme *Femme Pratique, Cosmopolitan, Lui, 20 ans,* etc... A l'époque, nous ne pensions pas tellement à la bande dessinée. Nous voulions faire un groupe de création plus que d'affaires, qui utilisait l'image comme un signe, un moyen de communication. On sortait des pattes du graphiste Pierre Bernard de *Crapus,* qui nous avait beaucoup influencé et donné le goût de l'image signifiante.

Personnellement, j'ai fini par me diriger vers la bande dessinée parce que ce que je faisais en illustration ne plaisait pas du tout et je n'avais pas de boulot. Je pense que si je m'étais plié aux exigences de la profession, j'aurais pu percer. Mais je ne suis pas un très bon exécutant et je n'avais pas envie qu'on m'impose des idées différentes des miennes, même si c'était plus commercial, plus efficace. J'avais trop l'impression qu'on me

demandait du déjà vu. Quand je suis passé à la bande dessinée, personne enfin ne m'a dit ce qu'il fallait faire. J'étais libéré des contraintes culturelles qui font vendre.

Ma première bande est née d'une idée que j'avais eue avec Jean-Claude Denis : l'histoire d'un type qui court après le soleil. Une fois réalisée, je l'ai porté à plusieurs canards, mais sans grand résultat. Seul Mandryka a été d'accord pour la prendre et la passer dans *l'Echo*. J'ai alors entrepris une autre bande avec le même personnage parce que je trouvais que c'était mieux de garder une sorte de fil conducteur. Et c'est comme ça que Bernard Lermite est né...

Aujourd'hui, je ne fais que de la bande dessinée mais je ne me sens pas tellement appartenir au milieu de la B.D. Je crois que j'ai débarqué dans un univers où tout le monde se connaissait déjà. Et puis je m'intéresse à ce mode d'expression sur tout depuis que je m'y suis mis. Mais j'aimerais bien ne pas travailler que pour des revues spécialisées et toucher un plus grand public en dessinant pour la presse en général...

L'ENVERS DU GAG

Bernard Lermite vit pour Martin Veyron les plus incroyables aventures, voyage à sa place au bout du monde et rencontre en chemin plein de jolies filles. Mais celui-ci n'est-il que l'image romancée de celui-là ? Pas forcément...

On me dit souvent : « Bernard Lermite, c'est toi. » C'est vrai et ce n'est pas vrai. C'est un personnage qui me fait rire, qui croise plein de monde, mais qui est complètement en dehors du coup. On le dit mode, mais il ne l'est pas du tout, il est à côté. C'est un fait de société, un rejeton de famille bourgeoise comme on en voit en province et dans le XVIe arrondissement. Ils n'ont pas changé depuis vingt ans, ils sont toujours là, à ne rien faire de personnel, à se balader avec leur manteau en loden.

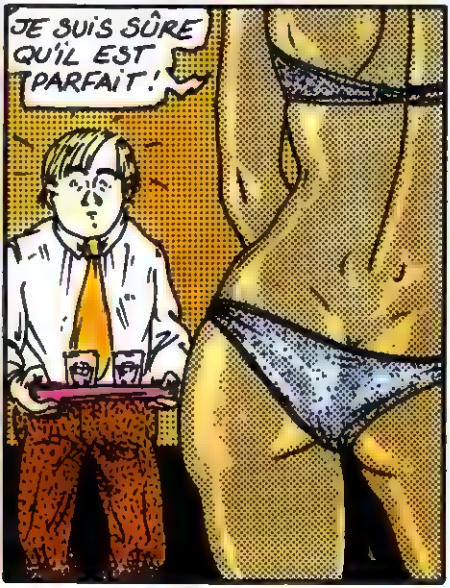
Bernard Lermite est vraiment un bourgeois, mais pas pour autant un Parisien : il ne va pas au Palace, il ne fréquente pas de punks, c'est un bourgeois qui ne cherche pas à se dessaler. Il subit ses aventures, mais, s'il a l'air éberlué, il est partout très content de ce qui lui arrive. Je le promène au bout du monde parce que c'est plus sympathique. C'est une découverte que j'ai faite en me mettant à la bande dessinée. Au contraire du cinéma, on peut se dépayser, péter des avions et des voitures, se payer des dizaines de figurants, avoir les plus belles filles sans que ça coûte un rond, sans être obligé de mendier à un producteur. A chaque case on peut dépenser une fortune, choisir de s'envoler pour les Amériques ou rester dans un appartement pour raconter l'histoire intimiste qui au cinéma ne coûte pas cher (...mais demande tant de talent). En fait, Lermite voyage à ma place. Il traverse des pays que je ne connais que par la caricature. Les images de ses voyages me sont données par le cinéma, la bande dessinée ou la littérature. Je ne sais pas comment les Mexicains sont habillés aujourd'hui, mais je les vois toujours avec un sombrero sur la tête. Ce qui m'intéresse dans le voyage, c'est la vie quotidienne des gens, la monnaie et les tickets de bus qu'ils utilisent, plus que les monuments locaux ou les paysages que j'ai déjà vus.

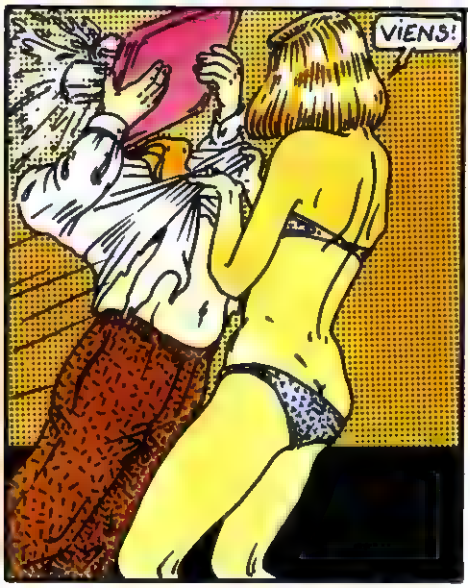
Dans ses déplacements, Lermite rencontre des femmes qui sont des femmes de tous les jours. Elles tiennent une grande place dans mes histoires. Je trouve que la bande dessinée trimbale toujours la même vision des femmes : ou il n'y en a pas, ou c'est la grosse baise, ou c'est la super héroïne, ou c'est le pot de fleurs, ou c'est l'emmerdeuse. Il est rare de voir des femmes qu'on vient de croiser, celle qui vient de vous quitter, il y a toute une gamme de femmes dont on est prêt à tomber amoureux, quitte à se damner. Je sais que c'est un domaine où l'on a vite fait de se faire sauter sur le poil, mais je suis né à une époque où le féminisme avait déjà fait son chemin, et le mot même fait suspect dans ma bouche de mec, alors que sa notion m'est parfaitement naturelle.

A propos des filles que je dessine et mets en scène, il y en a toujours pour trouver mes bandes féministes et d'autres pour les juger misogynes, alors que j'ai l'impression de montrer des filles de tous les bords, exactement comme les personnages mâles. Il existe cependant une difficulté, c'est de dessiner des femmes de beauté moyenne. Le grand handicap de la B.D., c'est l'incapacité de faire passer la mystérieuse notion de charme qui peut s'attacher à une fille ne possédant pas les canons en vigueur. Si je la dessine, ça devient une souillon, si elle est ferme, elle devient acariâtre, si elle est gentille, on croit qu'elle cherche à se placer. Alors qu'avec les mecs, la gamme est plus étendue, mais ça c'est pas de ma faute, c'est culturel non ?

Je crois que si aujourd'hui je peux dessiner une femme nue sans que ça choque, sans avoir recours à la paillardise, simplement en décrivant une situation quotidienne, c'est parce que des gens comme Gotlib ou Mandryka ont démonté avec plus ou moins d'outrance toutes les censures de la bande dessinée. De la même façon, on a épuisé une certaine forme d'humour et pour ne pas retomber dans ce qui a déjà été fait, je dérape volontairement sur les effets éculés, je fonctionne sur l'envers des gags, je détourne les chutes de mes histoires.

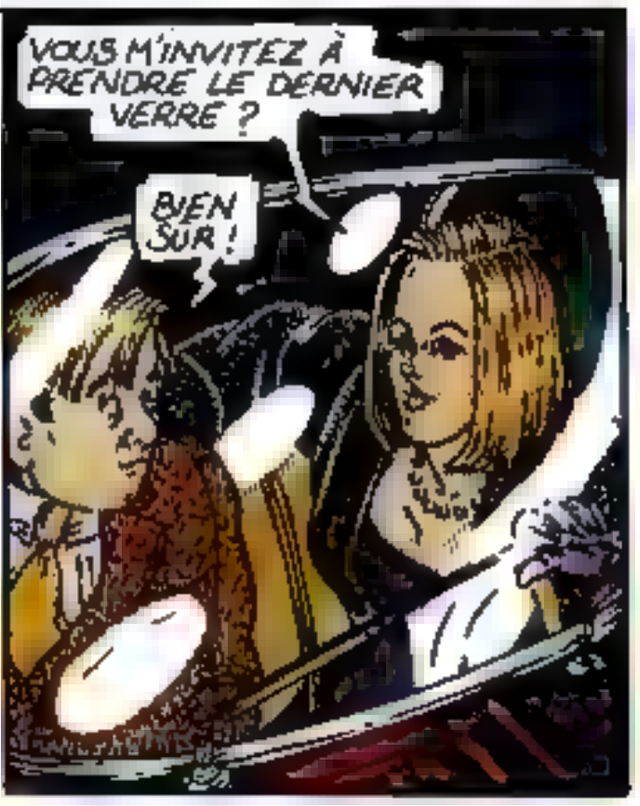
PROPOS RECUEILLIS PAR FRANCIS LAMBERT

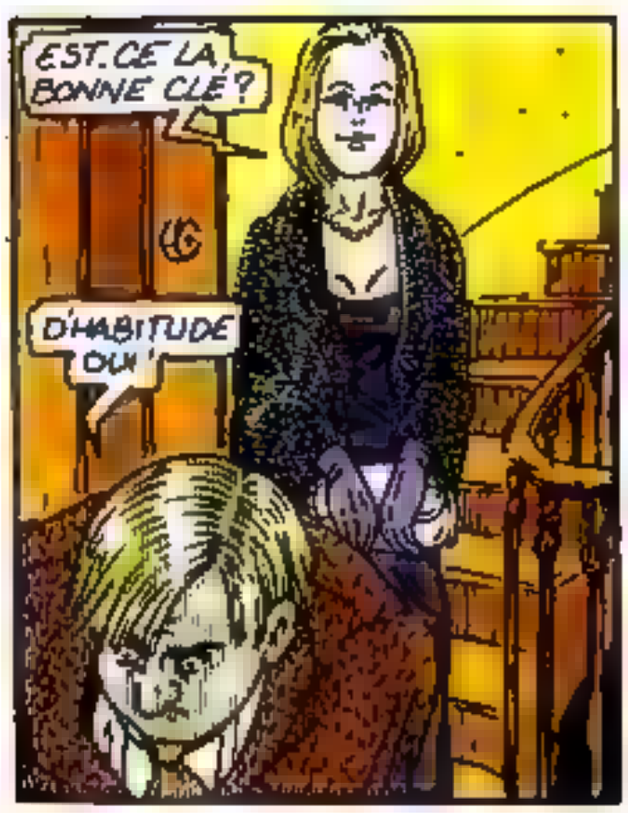

JE SUIS SÛRE QU'IL EST PARFAIT !

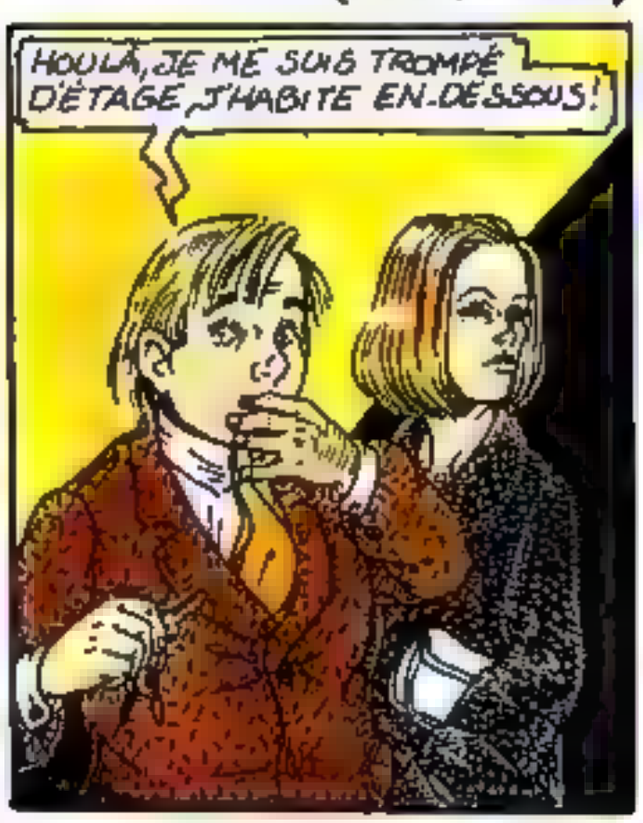

VIENS !

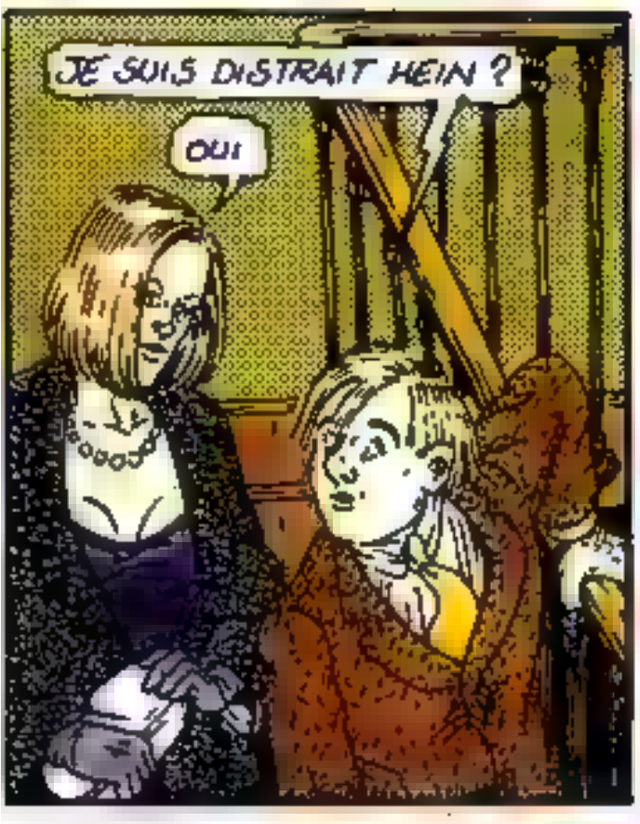
MARTIN VEYRON

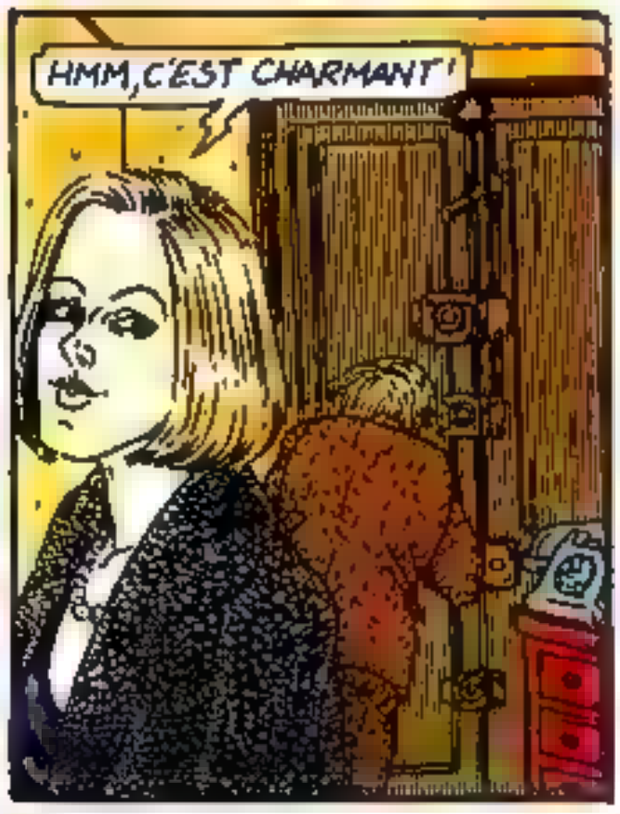
(A SUIVRE)

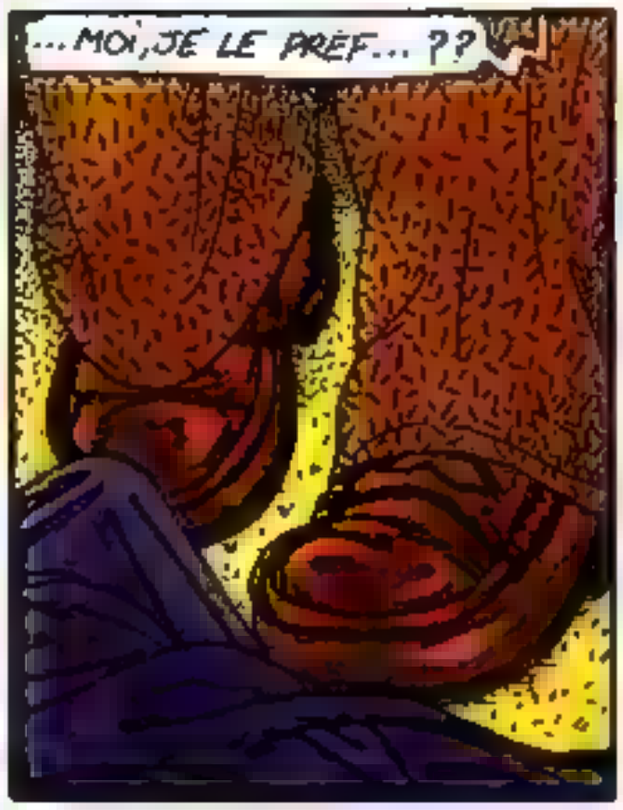


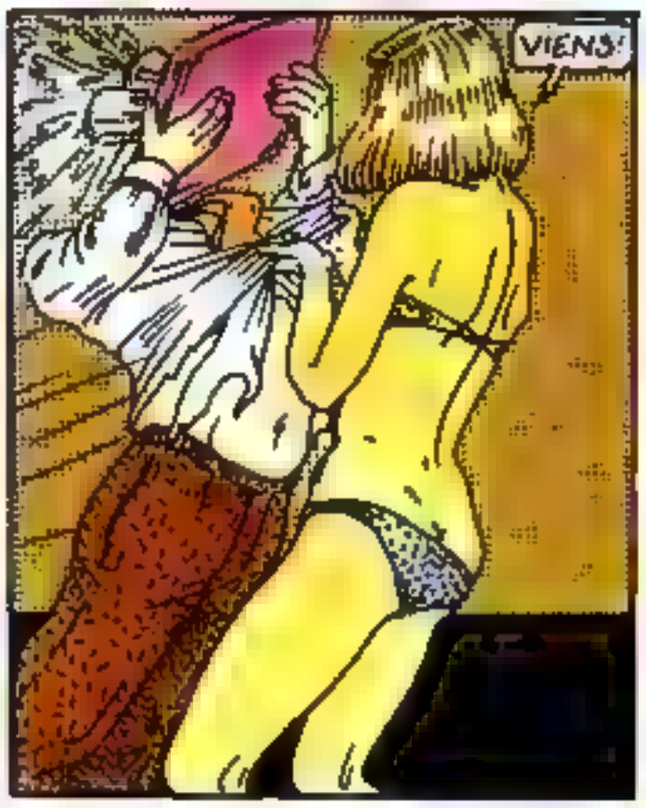










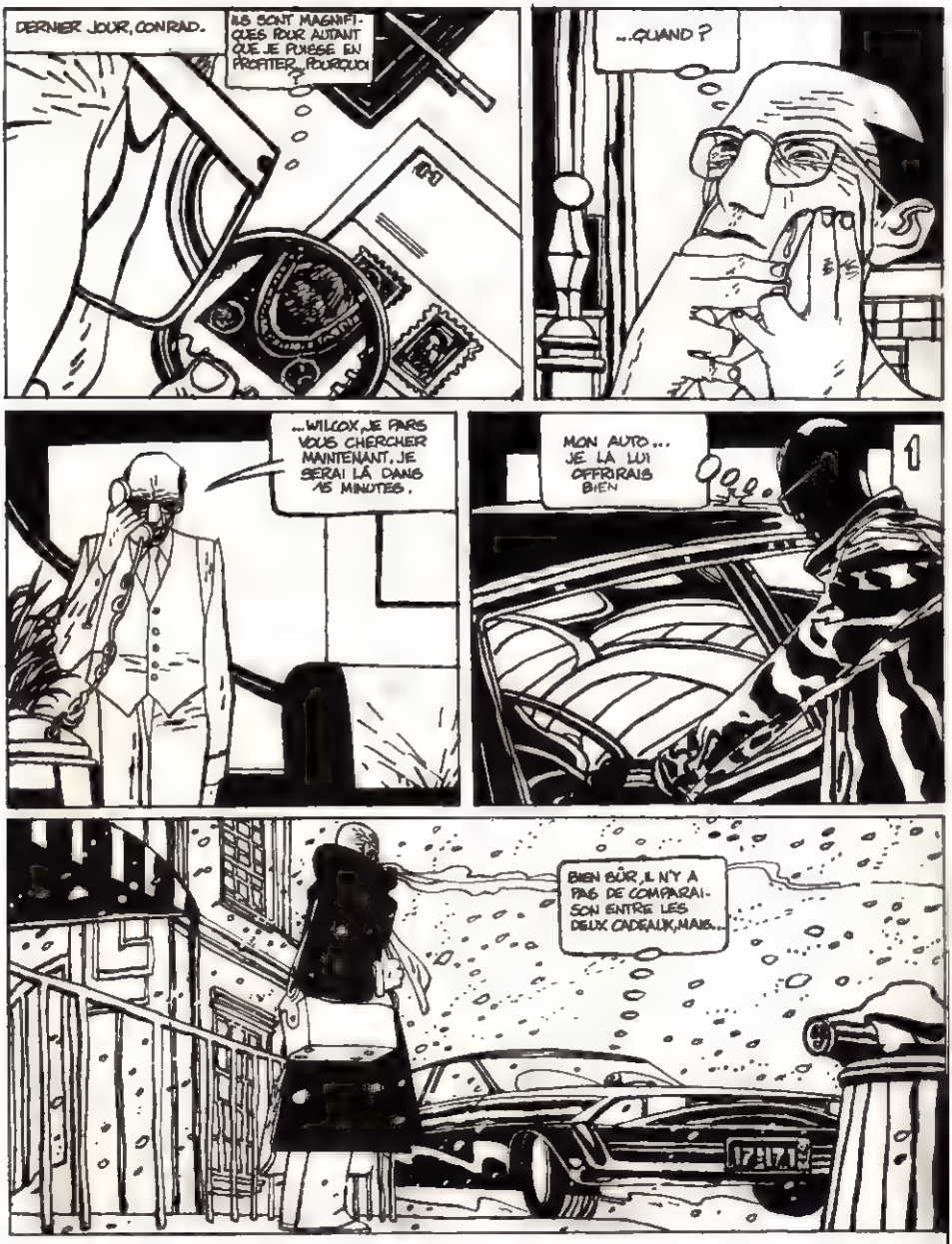


LAISSEZ-LE MOI, CONRAD... LAISSEZ-LE MOI !
QUAND... QUAND ?
LAISSE-LE LAISSE-LE !!
UN PEU DE SÉRIEUX. JE ME PLAINDRAI AUX GENS POUR QUI TU TRAVAILLES !

OH... JE SUIS VRAIMENT DÉSOLÉ M. WILCOX...
NE VOUS EN FAITES PAS
VOUS AVEZ RAISON EN CE QUI CONCERNE LES FILLES... QUAND ON FAIT UN TRAVAIL, ON DOIT LE FAIRE POUR DE BON ET LES IMPLICATIONS PERSONNELLES NE COMPTENT PAS.
QU'EST-CE... QU'EST-CE QUE VOUS AVEZ VOULU DIRE, AVANT ?
JE PARLAIS DE CES FILLES... MAIS AUSSI DE LA VIE EN GÉNÉRAL.
PAR EXEMPLE, MOI JE SUIS VENU À NEW YORK POUR FAIRE QUELQUE CHOSE QUI... CONRAD... CONRAD ! IL S'EST ENDORMI... IL EST MORT...
PUTAIN DE MALHEUR.
ON FERAIT Y ALLER... NOUS TROUVERONS UN TAXI.
..MORT...

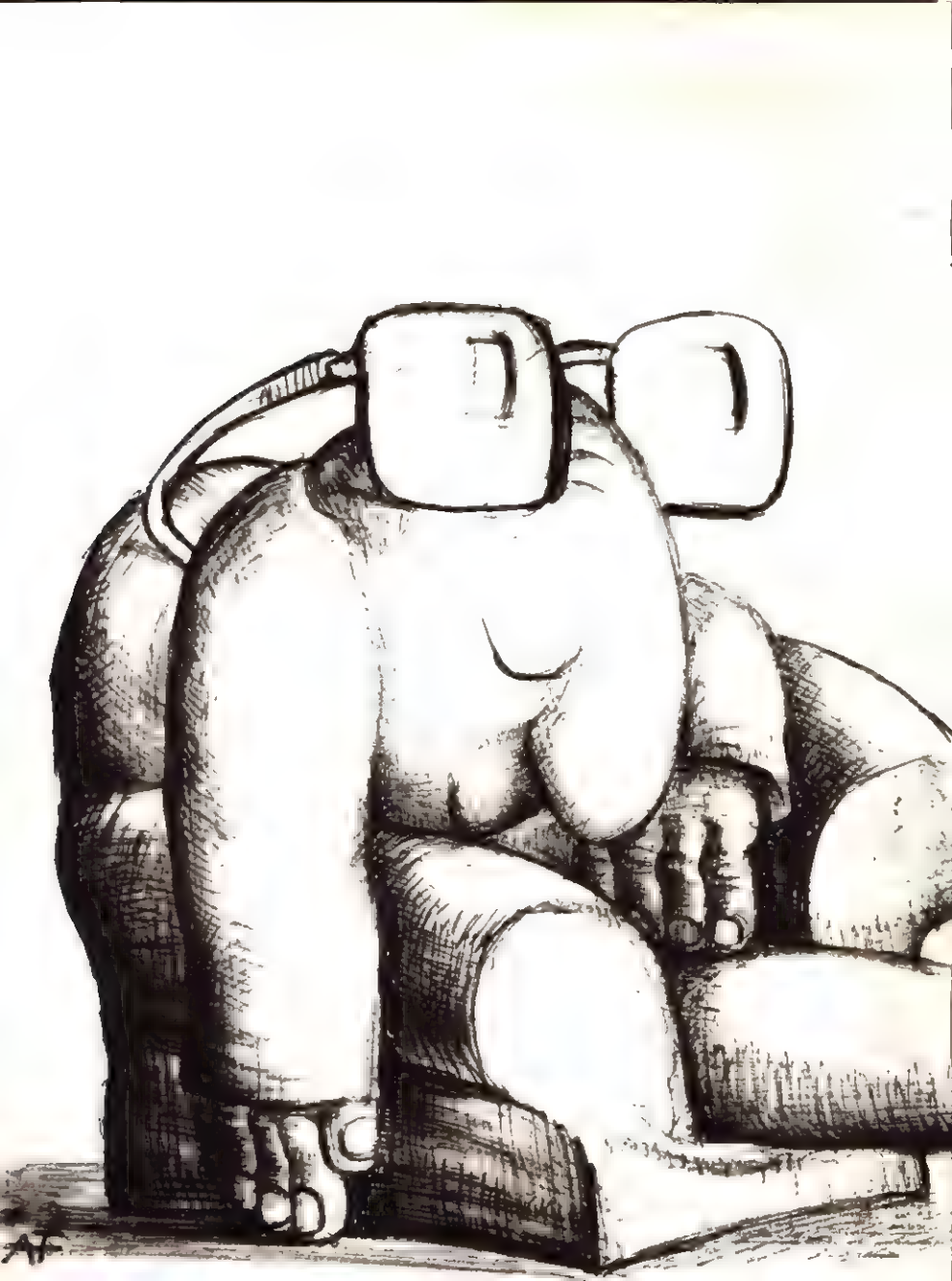
QUELQUES NUITS PLUS TARD AU BAR...
CE SONT EUX.
NE T'EN FAIS PAS, JE LES LAISSERAI TRANQUILLES.
SALUT, CONRAD.
OK, LES ENFANTS. EN SI BÉMOL.
SALUT, WILCOX. COMMENT ALLEZ-VOUS?
AH MAGNIFIQUEMENT.
JE REGRETTE BEAUCOUP CE QUI EST ARRIVÉ L'AUTRE SOIR...
MISS ROBERTA HUNTER !!
NE VOUS EN FAITES PAS. VOUS N'Y ÊTES ABSOLUMENT POUR RIEN.
D'AILLEURS NOUS NOUS SOMMES PRIS UNE BONNE CUITE, COMME IL EN FAUT DE TEMPS EN TEMPS.
Hi, toots!
OUI MESDAMES, À VOTRE SANTÉ.
The man that I'm a-lovin', Lord is goin' get me killed, cos' love is a propos
sition that got many a poor girl killed...
ECOUTEZ CONRAD... JE VEUX VOUS DIRE QUE POUR MOI CELA A ÉTÉ UN GRAND PLAISIR QUE DE VOUS CONNAÎTRE.

FAITES... FAITES TAIRE CETTE FEMME...
..CAR IL EST DIFFICILE DE RENCONTRER DES GENS DONT ON SE SENTE PROCHE...
MERCI... JE LE PENSE MOI AUSSI
I love you, Le-mon, Lord, and you won't be here...
You goin'a keep on a-playin' you gonna wake up in your grave...
DEMAIN, JE PARS POUR CHICAGO.
DANS DEUX JOURS, MA FAMILLE AUSSI RENTRERA.
VOUS VOYEZ LES CHOSES CHANGENT.. ECOUTEZ CONRAD...JE VEUX VOUS FAIRE UN CADEAU...
wake up in your grave...
JE VEUX VOUS OFFRIR LES TIMBRES HONGROIS QUE J'AI ACHETÉS L'AUTRE JOUR
OH, NON... JE NE PEUX PAS...JE NE POURRAIS PAS.
MERCI. MERCI.
TU ES UNE IMMONDE PUTAIN...
C'EST UN TRÈS GRAND PLAISIR POUR MOI QUE DE POUVOIR VOUS LES LAISSER... CROYEZ-MOI.
DEMAIN JE VIENDRAI VOUS CHERCHER À L'HÔTEL ET JE VOUS ACCOMPAGNERAI À LA GARE...


DERNIER JOUR, CONRAD.
ILS SONT MAGNIFIQUES POUR AUTANT QUE JE PUISSE EN PROFITER... POURQUOI
...QUAND ?
...WILCOX, JE PARS VOUS CHERCHER MAINTENANT. JE SERAI LÀ DANS 15 MINUTES.
MON AUTO... JE LA LUI OFFRIRAIS BIEN
1
BIEN SÛR, IL N'Y A PAS DE COMPARAISON ENTRE LES DEUX CADEAUX, MAIS...

COMMENT ALLEZ-VOUS ?
MAGNIFIQUEMENT.
NOUS AVONS LE TEMPS, LE TRAIN NE PART QUE DANS UNE DEMI-HEURE...
JE VAIS VOUS ACCOMPAGNER AU TRAIN... AVANT NOUS POURONS BOIRE UN OU DEUX DAIKIRI...
NON, CONRAD. IL N'Y AURA PAS D'AUTRES DAIKIRI.
JE SAVAIS QUE TÔT OU TARD... MAIS... POURQUOI VOUS ?
C'EST MON MÉTIER.

DERNIER JOUR, WILCOX.
DÉPART DU RAPIDE 654 À DESTINATION DE CHICAGO, QUAI N°8
JE SUIS EN TRAIN DE MÉLANGER MA VIE PRIVÉE ET MON TRAVAIL...
PARDON.
JE VIENS À N.Y. POUR LIQUIDER UN TYPE ET JE DEVIENS SON AMI...
OUI, MERCI : UN DAIKIRI.
... LES TIMBRES...
PEACEFUL WAR BETWEEN REDCHINA AND REDVIETNAM
ILS SONT UNE SONNETTE D'ALARME...
DEVRAIS-JE PRENDRE MA RETRAITE?...
FIN



Stop à la téléronflette.

Espèce apparue dans ces derniers temps de l'ère quaternaire, le téléronfleur se caractérise par un réflexe particulier : le ronron de son appareil ménager, dénommé télé, le fait sombrer dans une prostration, une torpeur que certains entomologistes ont appelé "torpitudo rupestris". Ou encore : "réflexe de l'huître". Ses yeux, son ouïe perdent tout appétit, se ferment. Son bras ne se tend plus vers le disque, la radio, le livre excitants. Ses jambes ne le portent plus vers le cinéma où, certains soirs, il faudrait courir. Télérama, c'est la santé : un hebdo de loisirs, de plaisirs. De quoi choisir parmi les musiques et tous les films, toutes les télés, toutes les radios, le théâtre et les livres.

Télérama

Télérama, un hebdomadaire d'opinions
sur la télévision, le cinéma, la radio, les disques

l'archa

une nouvelle de Alain Dubrieu

Je suis épris d'une femme que je n'ai jamais vue. Elle lit à voix susurrante des lettres d'amour, la nuit, à la radio. Les soirs où je me couche trop défoncé, je m'éveille toujours vers une ou deux heures, quand la nuit est mouillée de malheurs et de crapauds, et dans l'étonnement douloureux de vivre encore, je l'écoute et je bande, livré aux sangsues chaudes de sa voix, à la musique sensuelle et complice de sa langue qui me fait renaître au désir, à défaut de me rendre la paix.

Je sais que d'autres solitaires l'écoutent, pas seulement des flics, comme on écoute les êtres dont on prétend qu'ils ne vous seraient pas hostiles si...

Si la vie n'était pas cette fleute fanée, ce monticule d'otages, une muse éthylique qui n'inspire jamais que des paradis innommables.

Depuis que je me suis fait radier de la police officielle, pour avoir interrogé avec trop d'attentions un ressortissant ghanéen, je suis en panne d'espérance. Ces types de l'I.G.S. (1) ne comprendront jamais, du fond de leurs bureaux lambrissés, la solitude qui est la nôtre.

Je ne saisis plus rien de l'existence, mon paletot redevient idéal, et cette agence de police privée, dont je suis le seul détective, est à peine rentable. C'est tout juste si on a le droit de tuer, et l'unique secrétaire, madame Josette, paraît se satisfaire de son pingre d'époux, qui pourtant ne tient pas l'alcool.

Il faut que je me lève pour téléphoner au marchand de bières.

Boris Vazelin fourbissait des projets symphoniques, à l'angle de la rue des Flots-bleus et du boulevard des Cigales. Il était armé d'un accordéon à bretelles qu'une rumeur ancienne a baptisé piano du pauvre.

Pauvre d'esprit, Boris ne l'était pas, mais miséreux du corps depuis cinquante-sept ans, quand le malheur l'avait forcé à naître entre des forceps.

Onze ou douze rejetons du hasard génital l'avaient précédé, tous autant que lui, en principe, enfants d'immigrés russes blancs. La confusion du sort le rendit albinos. A quatre ans, il stagnait dans le rachitisme. A cinq ans, la polyo lui fracassa un hémisphère. Une scoliose, ou une cyphose, il mélangeait les noms, était venue ensuite greffer une colline d'os sur son corps dissolu.

La canicule écrase la foule des lézards aoûtiens qui empiètent sur mon rocher. Au long des plages voisines, l'eau paraît engageante. Si l'on y plonge par désœuvrement ou mimétisme, on en ressort constellé de cambouis. Routine des vidanges. Autour du transat où j'attends une improbable mission, les canettes de bière rousse s'accumulent sans espoir de retour.

Un grand type m'aborde. Il porte un masque à l'effigie de Mitterrand. Je me demande un instant si ce n'est pas Mesrine.

— Le laxisme de la police devient alarmant, commence-t-il. Des tas de crimes demeurent inexpliqués. J'ai entendu grand bien de vous dans le cercle des enquêteurs privés. Nestor Burma lui-même vous admire. Retrouvez-moi Mesrine, et...

— Décidément, c'est une obsession, le coupai-je. Mais qui êtes-vous ? Un député en mal de portefeuille qui rêve de ce tremplin, ou un chasseur de scoop ?

Sourire de porcelaine. La jaquette d'une incisive se détache et tombe dans mon verre, laissant voir un chicot gris métallisé. Mauvais pour la télé.

— Je vous paierai en billets authentiques, insiste-t-il, en cigarettes détaxées et en bons d'essence, car l'hiver sera rude.

Je lui réponds que ma préférence irait vers quelques caisses de bon whisky, et qu'il m'est impossible de déranger ainsi l'ennemi public. Il se trouve depuis huit jours engagé dans la plus formidable partie de poker de l'année, en compagnie d'un mercenaire de Marseille et d'un ancien P.D.G. du Crédit Lyonnais.. Le plus humble des pots avoisine dix briques.

Si vous y tenez, je peux vous mettre sur la piste de Spaggiari. Je connais la planque où il dicte son prochain livre à Simone S., qu'il a choisie comme négresse. Ça doit s'appeler *Le Milieu n'est plus ce qu'il était.*

— Impossible, me rétorque ce chiraquien médicinal déguisé en socialiste. Les loulous ne se dévorent pas entre eux. Mais si vous parvenez à prouver que les pyromanes du Midi sont des impuissants, et n'ont rien à voir avec un complot de l'EDF qui désire agrandir ses terrains pour une nouvelle centrale...

Lœil droit de Boris, dans son écrin de paupières plates dépourvues de cils, semblait vitreux. Boris passait pour aveugle, bien qu'il perçut du monde une vision légèrement colorée, diluée, presque agréable.

Parfois, trop brièvement à son goût, une fulgurance lui laissait entrevoir la

(1) *Inspection Générale des Services, "la police" de la police.*

nge pyromane

lueur orangée du couchant, ou le visage hivernal de la neige dont sa mère disait qu'elle était blanche, juste avant de s'en faire un linceul à Paris.

Pourquoi cette poussière acharnée sur ses jours, lui qui ne savait rien des choses impalpables ? Il avait donc pris goût aux grandes couleurs du feu.

Et me voilà pisteur de pyromanes, quelle différence avec les fades flairages de femmes adultères. Ce qui est un pléonasme. L'homme est fait pour dominer, la femme pour tromper. Quel abîme irrémédiable entre nos deux natures mitoyennes. Madame Josette m'exaspère. Toujours à ouvrir mon courrier. Je bois une goulée à ma flasque, j'allume une Philip Morris. Rien de nouveau.

Je regarde un enfant qui traverse la rue. Potentiellement mort. J'éprouve cette rage impuissante, cette férocité pathétique devant la pureté promise au charnier terminal. J'attends l'absence de visage de mon bourreau.

Rien parmi ce qui souffre ne peut m'indifférer, quoique je croie à l'ordre, qui nous préserve de l'ordure, et cependant la sensation sur ma cornée d'un regard figé de gisant, de grabataire agonisant, me reste physiquement insupportable, au point de désirer disparaître dans le canal, avec tous les écorchés de la terre.

Affalé sur son tabouret à l'angle immuable des rues, l'accordéon lui sciant le ventre, Boris enfilait ses perles de cristal en rêvant du plus beau Danube. Ayant à cœur de distiller Strauss à la sauce Horner, il convenait de dire que, jusqu'à présent, il butait sur les solutions.

Boris observait dans sa brume les passants demi-nus sans que son visage ne bougeât. Il suivait entre ses paupières rouges les manigances de ces chairs jeunes, ce déploiement saisonnier de fesses emmaillotées par principe, cet étalage de seins et de sexes comprimés par un brin de nylon coloré, seins oblongs ou pommés, paquets de couilles en ostensoir.

Des femmes longilignes, bronzées, qui se dandinaient avec leur colonne vertébrale comme un sillon parfait. La sienne mesurait trente centimètres.

Des types rouleurs d'épaules, pectoraux à l'avant-scène, des qui s'obligeaient à comprimer en marchant leur ceinture abdominale, afin de la dessiner mieux, pour la relâcher dans un soupir dès que le sable sous le cul.

Lui n'avait pas de formes précises, ni pleins ni déliés, rien que l'on pût évaluer en termes de beauté ou laideur, il était simplement, et désespérément, différent.

Et depuis son emplacement surélevé, à cet angle stratégique d'où il dominait la plage, le nouveau port de plaisance et la jetée, Boris, avec ténacité, haïssait l'univers des bipèdes.

Il ne regardait jamais le niveau des pièces de monnaie que les passants jetaient dans sa sébile. Contrairement aux autres musiciens des rues, aux mendiants, aux gitanes qui font la manche avec pour argument un nourrisson loqueteux, Boris ne songeait pas à encanailler, au fur et à mesure de leur chute, les pièces les plus épaisses.

Il haïssait s'entamer la manne des générosités faciles. Lui eût-on offert un billet qu'il ne s'en fût pas davantage soucié. Ce qu'il souhaitait, c'était la disparition de ces défilés de morphologies harmonieuses qui paradaient comme un défi permanent à sa propre déficience.

A la tombée du soir, il emballait son instrument, rangeait le tabouret sous le porche voisin, et sa canne blanche à la main, il prenait le chemin du littoral, vers la caravane abîmée, dépourvue de parcs, où il s'obstinait à survivre.

Lorsqu'une âme à vocation de charité lui proposait de l'aider à traverser, il bougonnait un remerciement amer, taraudé par une haine intense. Il jetait son œil gauche, le plus utile et susceptible de mépris, vers le décolleté proche, selon le cas, où les biceps avantageux qu'il jaugeait sans complaisance.

Un soir, une vieille dame anglaise lui avait offert son aide. Il avait accepté son bras, franchi le passage piéton et au moment d'aborder le trottoir, avait fait mine de trébucher sur les rails du chantier naval.

Une forte traction sur le bras décharné de la vieille l'avait entraînée à plat ventre sur le ciment. Il n'avait pu l'aider à se relever, à cause du fémur qu'elle s'était brisé, elle balbutiait, tout émue, à court de souffle, des mots désordonnés, toute convulsée par la douleur, tandis qu'il époussetait sa robe imprimée, démodée, nullement inquiet des formes flasques qui cahotaient sous sa paume, et dans l'aventure le porte-monnaie de l'Anglaise avait disparu.

Boris atteignit le sommet de la route des Crêtes, à peine essoufflé. Il considérait comme son domaine, sa propriété, cet alignement de collines calcaires, hérissées de pins entre lesquels son corps difforme progressait avec la vivacité d'un sanglier.

Du sommet on distinguait l'échancrure des calanques au-delà de Cassis. Boris avait repéré la veille le campement d'un couple qu'il détestait. Des étrangers qui avaient choisi un coin de plage proche de l'angle frais où il égrenait ses valses nostalgiques, lui imposant chaque jour l'insolence de leur nudité, le type grand, plastique d'athlète, et elle blonde, élancée, qui n'hésitait pas à exposer au soleil non seulement ses seins, mais la coupole de son cul, comme une offrande païenne. Ils traînaient derrière eux une chienne-louve et naine, une impulsive qui aboyait contre le mouvement des enfants rieurs, et affectée par la nature d'une maladie incurable. Fort versé en anomalies, Boris savait que c'était clonique, merci maladie de Carré. Il reconnaissait en elle une sœur d'infortune. La patte antérieure droite de l'animal se rétractait par saccades à chaque instant, son œil atteint supportait mal la souffrance muette. Il avait décidé de l'aider. Cette chienne appréhendait l'eau de mer. Quand d'autres quadrupèdes puants plongeaient insolemment dans l'émeraude liquide, elle demeurait en suspens sur les roches, secouée par l'incessant flagellement de sa patte, en dépit des appels de ses maîtres.

Boris parvint à l'amadouer par des sucreries, des caresses, puis s'arrangea pour la jeter à l'eau d'un grand coup de pied sournois. Elle mourut sans tarder, frigorifiée, horrifiée, hydrocutée.

Ce soir, il allait s'occuper de ses maîtres.

Les grandes orgues du feu. Boris en jouissait, instrumentiste du divin, capable de susciter les frénésies de la nature par une simple étincelle. Il n'en était pas à son coup d'essai. Au seuil des collines embrasées, sous le déferlement des nuages odorants, oranges et noirs, il se sentait la proie d'un orgasme cosmique.

Autour de lui, c'était la ronde monotone des pompiers du ciel. Les Canadairs plongeaient, l'un suivant l'autre, sur le ventre bleu de la baie, il pouvait suivre leur manège au ronflement aigü des hélices qui hachaient la torpeur des bruyants cellulaires, des bonnes à cellulite.

L'oiseau grondant reprenait le ciel, fissurait les nuages de feu, leurs hauts panaches ronds et lugubres, aux circonvolutions orangées ou anthracites qui recouvraient comme une suie les rares arpents épargnés, mortelle brume de l'été indien.

Et parmi les odeurs violemment érotiques du brasier infernal, qui délayaient l'arôme des frites et de la barbe-à-papa, Boris allumait d'autres foyers, suivant le bonheur comme un enfant rendu enfin à la lumière.

Ma vieille Peugeot s'efforçait de recracher son poumon d'acier alors que je m'entêtais à lui faire avaler ces collines calcinées, entre de hauts remparts de cendres. Je suivais un poids lourd, un semi-remorque immatriculé en Espagne, et devant moi, soudain, il fit une embardée, freina en klaxonnant, je voyais ses feux arrières grandir sous mon pif, je réussis à stopper tout contre.

Ce qui se passait, je me le demandais, en pensant qu'une belle gorgée de fric allait me panser sous le genou si je ne prenais pas un de ces types sur le fait. J'étais là pour ça, le reste, la forêt, ça m'indifférait, un argument d'écologiste constipé.

En contrebas de la route étroite, sous le talus herbeux sillonné de criquets affolés, un campement s'animait par ce matin bleuté. Des estivants surgissaient des tentes dimensionnées, il y en avait une grande, couleur kaki, et j'eus une pensée amie pour la légion étrangère. Il s'y déroulait un remue-ménage. On voulait expulser, semblait-il, une fille en flammes, ou bien un type, enfin un corps blanc et nu dont on ne voyait pas le sexe, seulement les brûlures. On l'avait jeté sur la route, ce qui avait déclenché le coup de frein et le klaxon brutal du poids lourd qui me précédait.

Un groupe de gens demi-nus contemplaient, accablés, un essaim de noyaux de braises, grande ourse consumée, ce qui restait du village de toile, puis d'un commun accord repinçaient le corps anonyme, androgyne, à l'intérieur d'une tente miraculeusement épargnée, à plat dos sur une civière des pompiers accourus parmi le sifflement des flammes, et je ne vis plus que des paires de pieds nus qui dépassaient des pans rabattus de la tente, comme une corolle avare de ses secrets.

Je bondis hors de ma Peugeot, traversai le camp livré aux mâchoires dansantes du feu, et me ruai vers les taillis à l'opposé.

Le gros hameçon bourdonnant s'en vint vidanger un venin au-dessus du brasier, dont le front attaquant se déployait sur des kilomètres. Des tonnes de dérisoire pisse salée descendirent à pic sur les trois cent mille mégots oubliés, invisibles, les trente mille emballages de charcuterie ou paquets de cigarettes vides, nichés parmi les brindilles, et sur les trois ou quatre chiffons imbibés d'essence et empalés sur des pieux par des pyromanes ambitieux qui avaient tant besoin de déclarer leur flamme à l'impuissance de leurs sexes.

Boris s'aidant de sa canne, parcourait trente mètres de plus dans le chenil de bois, cheval de Troie qu'il s'était ménagé par des contre-feux habiles. Il se rua entre les ronces gorgées de mûres, des buissons de genêts écrasés, avant d'être englouti, noyé, foudroyé, quasiment tué net par le marteau-pilon des tonnes d'eau salée déversées sur son corps depuis un Canadair vrombissant dont le pilote l'avait vu s'enfuir.

Les pans de mon imperméable servaient le rouni quand je l'aperçus. Il se tenait assis au plein cœur du désastre, pas même assommé, mouillé jusqu'à l'os mais content, je voyais luire ses yeux d'albinos, et j'avais tant couru que mes poumons demandèrent grâce, et que je m'écroulais sur l'humus vitrifié, âcre et puant, tandis que le type s'enfuyait vers les crêtes avec une désinvolture de monflon, incroyable pour son corps difforme, mais je pourrais le reconnaître jusqu'en enfer.

Trois jours plus tard, j'étais invité au cocktail de J.C. La concordance étrange des initiales n'était pas sans rapport avec la religion. J'étais en quête d'informations sur une partouze biblique, à cent lieues de penser à mes dernières aventures.

Madame Josette, qui avait fini par me céder la veille, était magnifique dans un ensemble rose et mauve qui m'avait coûté fort cher sur la Canebière. Robe longue percée de losanges ouvragées au niveau des mollets, et bustier rose moulant des seins trop audacieux pour la moyenne d'âge ici présente. Je salivais encore à la pensée de mon viol consenti, les femmes n'attendent que ça, vous savez, d'ailleurs, dans mon ensemble velouté Paco Rabanne, je sentais converger sur moi des œillades bourgeoises fort appétissantes.

Le salon de ce grand hôtel présentait le décor habituel de ces lieux voués aux mondanités, moderne confort à dominante bleue et rassurante. Les baies vitrées même s'étaient vu infliger cette teinte par de fûtés décorateurs, teinte qui accordait au ciel gris de ce jour l'harmonie qu'il nous refusait.

Sur le soir, cependant, les nuages consentirent à vieillir. On les vit se déchirer, se sclérosar en plaques, se diaprer en bleuets. Bientôt, des flèches de Parthe plissent sur le Vieux-Port comme des javelots de miel.

Le type entra dans le salon sans se faire, il me sembla que c'était en trombe parce que je le reconnus tout de suite ; il fendit la foule des invités rapés et sculptés d'une démarche malhabile et distrait incognito, tel un courrier égaré parmi des esthètes, ou un télégraphiste dérangeant l'atropage des flambeaux.

Tout ce qu'il désirait, annonça-t-il, c'était donner une aubade à l'intention de J.C. avec ses pauvres moyens, et faire la quête ensuite. Il avait bien cette peau très blanche qui m'avait frappé, cette crinière citron qui me rappelait le crépitement des chevelures d'arbres en feu.

C'était lui, mon pyromane, je n'en doutais plus.

Il avait toujours ce regard albinos qu'il arborait, en me lançant un défi, tandis qu'il s'enfuyait. Il portait une sorte de sarbacane chromée qui prolongeait ses mains tremblantes. Il n'était là que pour exercer son métier sans doute, mais il m'avait reconnu lui aussi, et quand il commença à tirer, comme vaincu par une fièvre, j'eus une tentation de lâcheté vite réprimée, l'espoir de téléphoner, de joindre le commissaire Gonçalvez ou Picone, ou même leur adjoint le journaliste Panzano, et je n'en eus pas le temps.

Boris agissait avec le sang-froid de ces tueurs d'un autre monde qui marginent de leur île pour accomplir un contrat. Renard féroce lâché parmi des poules plus que mouillées, qui geignaient à présent, se plaignaient par réflexe, tentaient de se disperser, il continuait de tirer au hasard des nuques, des crânes qui éclataient avec un bruit charmant de noisette.

Les moquettes du salon Tartane se souillaient de sang et de merde, à cause des détonations sèches que j'aurais su reconnaître entre tous les calibres. Boris passa près de moi, il sourirait depuis qu'il croyait avoir recouvré la vue à la faveur d'un incendie gigantesque, autour de moi des corps informes s'effondraient, il m'inspecta de ses yeux blancs et glacés avant de poursuivre sa ronde.

Était-ce possible qu'il ne m'ait pas reconnu ? Pourquoi m'aurait-il épargné ? Cet archange exterminateur cheminait dans un orage sourd, porté par les échos de son calibre que le silencieux étouffait, il évoluait comme un démon heureux d'où giclait une odeur de poudre et de panique.

Alors que mon orgueil de détective brimé venait de me suggérer que l'homme difforme m'avait épargné pour de mystérieuses raisons qu'il n'appartiendrait d'éclaircir, ou par solidarité tacite devinée par ce solitaire, il quitta un groupe de statues qui tombaient comme des quilles défoncées pour se rapprocher de moi.

Comme à regret, l'albinos me tira une balle en plein ventre.

J'aurais préféré dans la tête. Je ne sentis rien tout d'abord, gardant l'œil sur lui, sa posture inclinée, petit gnome aux bras extensibles dont la fureur me détruisait les tripes.

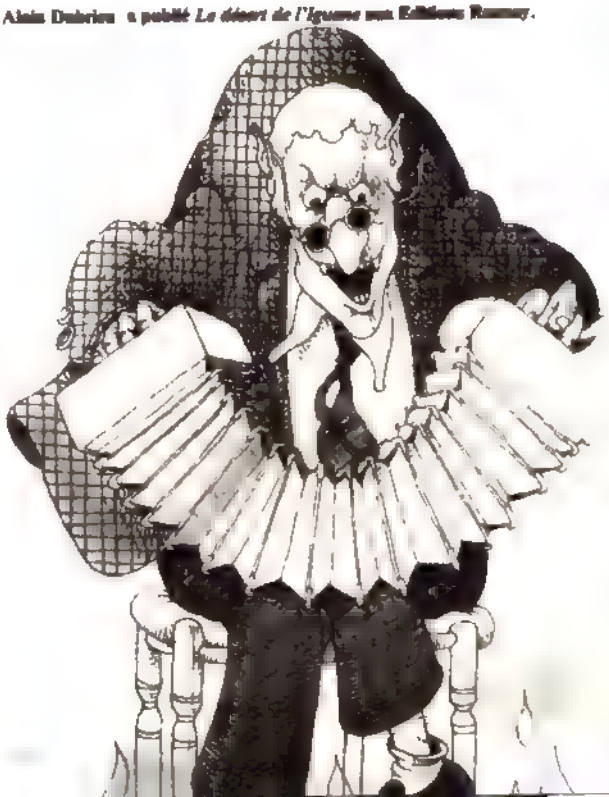
Il portait un pull-over rouge et léger.

Il régnait une torpeur tropicale.

La balle eut un glouissement sec me suçotait les boyaux. Je contemplais sur mon ventre un orifice élégant, aussi précieux qu'une relique. La taille d'un louis d'or.

Et ce sang rouge, sombre et rouge entre mes doigts trop peu serrés pour contenir l'afflux de mes entrailles, tandis que je titubais et progressais sur la dernière passerelle…

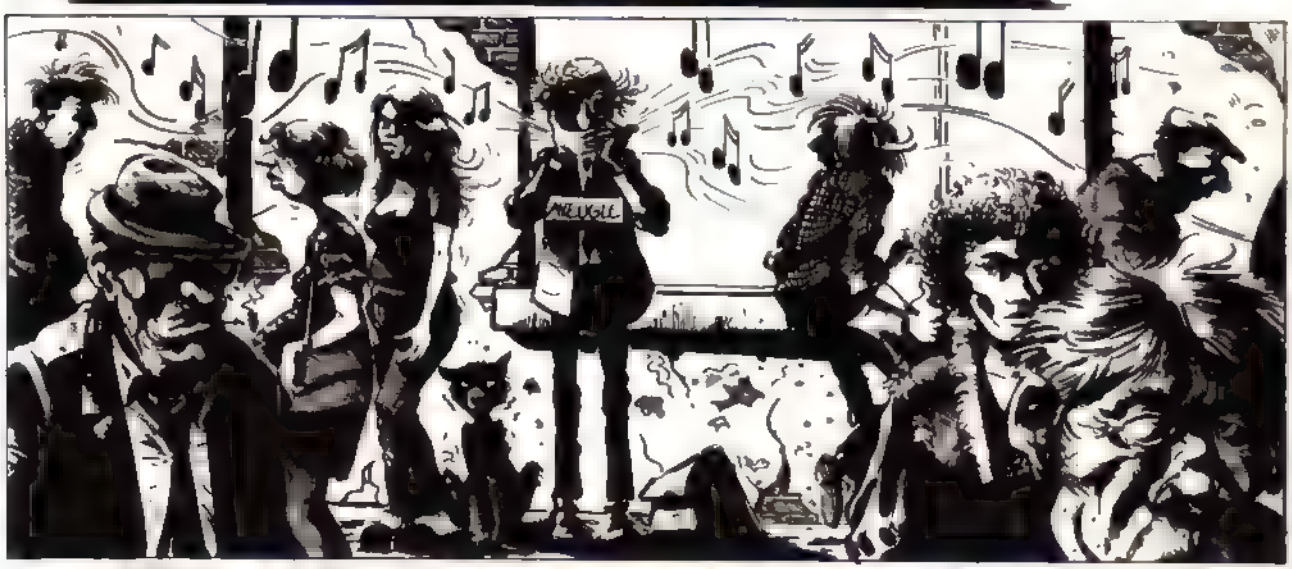
Alain Dubrieu a publié *Le désert de l'Iguane* aux Éditions Ramsay.

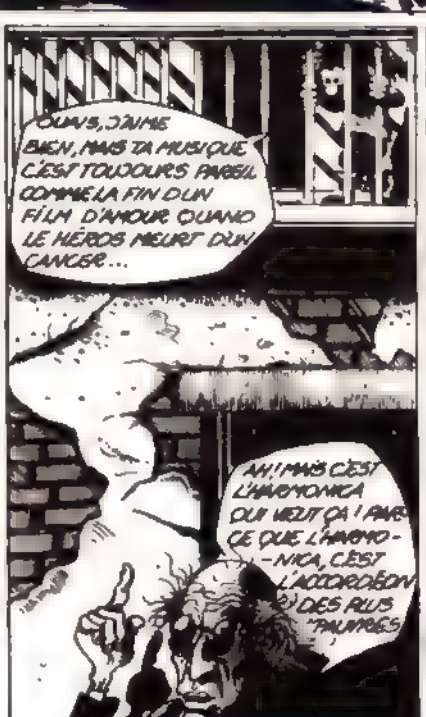


Marcel Boudard
22, rue du paradis

LE CHIEN MOUILLÉ

SOKAL





...MAIS POUR L'HARMONICA ÇA DOIT SUFFIRE...
AVEUGLE
MARCEL QUE...
...PARCE QUE, À MON AVIS, L'HARMONICA C'EST JAMAIS AUSSI BEAU QUE LORSQU'ON LE COLLE EN PLEIN DANS LA GUEULE D'UN VIEUX QUI SE LAISSE FAIRE...
AH! LE SALAUD
DIS DONC VIEUX DÉGUEULASSE T'AS PAS UN PEU FINI DE REMUER TA MERDE DEVANT CE GOSSE!!!
PFFUH! MARCEL, JE T'AI POURTANT DIT DE NE PLUS ADRESSER LA PAROLE À CE FAINÉANT
MAIS, TANTE NANA, IL N'EST PAS FAINÉANT IL... EST AVEUGLE!
AVEUGLE! ALLONS DONC, TU ES BIEN NAÏF, MON PETIT MARCEL! UNE MASCARADE, OUI, POUR PARAÎTRE PLUS MISÉRABLE. LES AVEUGLES ATTIRENT LE REGARD C'EST BIEN CONNU!
...LE VOILÀ QUI RECOMMENCE! FERME DONC LA FENÊTRE, MARCEL ON NE S'ENTEND PLUS, ET PUIS CETTE MUSIQUE! ÇA VOUS COL LE AUX NERFS!

JE NE SAIS PAS POURQUOI, ELLE ME FAIT PENSER À TON PÈRE AH ! MA PAUVRE FILLE, NOUS LES FEMMES, FAUT-IL QUE L'ON SOIT BÊTES !
ENFIN AVEC ANTOINE, AU MOINS T'AURAS LA SÉCURITÉ ! DANS SON MÉTIER ON EST PAS REMERCIÉ . ON A SA PLACE, ON LA GARDE ! N'EST-CE PAS ANTOINE ?
AH ÇA OUI ! VOUS POUVEZ LE DIRE, MADAME NANA ET PUIS J'ESPÈRE TERMINER AVEC UNE PENSION DE COMMISSAIRE ! C'EST QUELQUE CHOSE VOUS SAVEZ, MADAME NANA, UNE PENSION DE COMMISSAIRE
ET PUIS, FAUDRA PAS ATTENDRE SI LONGTEMPS..
...J'AURAI DES SOUS MOI ! TU SAIS, M'MAN, MONSIEUR ÉDOUARD M'A PROMIS CINQ PHOTOS POUR LE MOIS PROCHAIN... "LULU AU BAIN" ÇA VA S'APPELER..
PARCE QUE LULU, C'EST PLUS SAUVAGE QUE LUCETTE, QU'IL DIT TOUJOURS..
AAH ! MON CHER ANTOINE, N'EST-ELLE PAS CACHOTTIÈRE NOTRE PETITE LUCETTE, OU PLUTÔT "LULU". NI NI. NI ELLE TRAVAILLE POUR DES MAGAZINES D'ART À PRÉSENT ?
OUAIS, "EXCUSE PRIVÉE", ÇA S'APPELLE C'EST LU RIEN QUE PAR DES PRODUCTEURS ET DES VEDETTES !
"C'EST UN LANCEMENT POUR VOUS, LES ARTISTES", QU'IL RÉPÈTE SANS ARRÊT...
AH BEN.. J'SUIS CURIEUX D'VOIR ÇA

...MAIS ? OH! CETTE MUSIQUE!!! EST-IL PERMIS D'ENVOYER ÇA AU NEZ DES GENS ?!
- ON N'A JAMAIS VU ÇA ! PASSER AU TRAVERS DES VITRES, ON N'EST PLUS CHEZ SOI !'' VOUS DEVRIEZ FAIRE QUELQUE CHOSE ANTOINE !
ICI C'EST PAS MON DISTRICT, MAIS J'EN PARLERAI À MON CHEF - J'VOUS LE PROMETS, MADAME NANA
CES GENS-LÀ ON LES CONNAÎT BIEN, ALLEZ.. ILS NE SONT PAS MÉCHANTS DANS LE FOND..
. BIEN OUI, J'SAIS BIEN ..... C'EST DES PAUVRES, . COMME ON DIT..
SIMPLEMENT, ÇA S'EST CASSÉ EN DEUX, TOUT NET, UN BEAU MATIN, POUR UN MALHEUR DE TROP ! ! !
ALORS, ÇA N'A PLUS LE SOIN DE RIEN ET ÇA SE LAISSE FINIR PAS PROPRE, EN SOUFFRANT SA MISÈRE DANS LES RUES À S'EN FAIRE RÂLER LES POUMONS...
. ET LA MUSIQUE, C'EST MÊ ME PAS POUR LES SOUS, C'EST POUR S'FAIRE DU MAL ! ! ! ..... ET ÇA SIC-CADONE, LÀ-BAS, TOUT AU FOND DES GENS A LES RENDRE MALADES ! ! !

ET ÇA TOURNE LA TÊTE AUX P'TITS MORVEUX COMME MARCEL PARCE QU'À CET ÂGE-LÀ ON A RIEN À REGRETTER !!
OH ! VOYEZ-VOUS ÇA !!! IL SUFFIT N'IMPORTE QUOI, MA FOI, ÇA L'A RENDU FOU !
ALLONS, VOYONS MADAME MAMA, NE VOUS METTEZ PAS DANS CET ÉTAT-LÀ. REGARDEZ LUCETTE PLEURER ! JE VOUS PROMETS QU'ON NE FERA ENFERMER LE MUSICIEN !
OUAIS ! J'AI À REGRETTER...
J'AI À REGRETTER
QUE TU NE SOIS PAS MORTE.
J'AURAI UN ARTISTE PLUS TARD ! MAIS PAS COMME LUCETTE !!! PARCE QUE FAUT LE DIRE ANTOINE...
MARCEL !!! J'TÊN PRIE.
J'AI PAS INTÉRÊT, ANTOINE ! PARCE QUE C'EST MON COPAIN ET QU'IL M'A MAP. PRENDRE À JOUER, ALORS J'VOUS F'RAI TOUS CREVER AVEC DES AIRS TELLEMENT PAS POSSIBLES QUE VOUS VOUS MORDREZ DANS VOS LARMES !!!

..OUAIS, BEN, FAUT QU'IL SACHE SI JAMAIS IL FAIT COFFRER MON COPAIN Y'AURA PLEIN D' "EXTASE PRIVÉE" SUR LE BUREAU DU COMMISSAIRE, TU PEUX ME FAIRE CONFIANCE ANTOINE, IL TIRERA UNE CRÔLE DE GUEULE EN VOYANT LE CUL DE LUCETTE EN PREMIÈRE PAGE!!
C COMMENT?! QU'EST-CE QU'IL RACONTE CE PETIT CON'?
LAISSEZ ANTOINE, IL NE SAIT PLUS QUOI INVENTER POUR FAIRE L'INTÉRESSANT
MARCEL! TU ME PAIERAS ÇA TRÈS CHER!!
MARCEL, MON PETIT TU DOIS ÊTRE FATIGUÉ RENTRE DONC CHEZ TA MÈRE, ELLE DOIT S'INQUIÉTER
C'EST ÇA, J'ME BARRE ET LA TARTE DU JEUDI APRÈS-MIDI C'EST TERMINÉ, J'VEUX PLUS VOUS VOIR, RAS LE BOL, J'VAIS RETROUVER L'AVEUGLE
C'EST P'T ÊTRE PAS UN ARTISTE, MAIS LUI, IL MONTRE PAS SON CUL!
BAM
C'EST ÇA!! TU FINIRAS COMME LUI, P'TIT CON!
LUCETTE! J'EXIGE DE VOIR CETTE REVUE!!
TU VOIS BIEN! J'AURAIS MIEUX FAIT DE ME TAIRE! TU COMPRENDRAS PAS, J'EN SUIS SÛRE!
C'EST ÇA DIS QUE JE SUIS UN CON! UN FLIC ÇA SAIT QUAND MÊME VOIR LA DIFFÉRENCE ENTRE UN CUL ET DE L'ART!
VOYONS ANTOINE! VOUS VOUS EMPORTEZ! LE GAMIN SERAIT TROP CONTENT D'AVOIR GÂCHÉ NOTRE APRÈS-MIDI!
TU NE ME FAIS PAS CONFIANCE ANTOINE! JE SUIS TRÈS, TRÈS, TRÈS DÉÇUE
TIENS. DEHORS. IL PLEUT..

T'TU T'EN VAS?
.. HEU, OUAIS.. TU SAIS. J'AI UN PEU TROP JOUÉ AUJOURD'HUI. ET PUIS IL PLEUT
TU NE M'APPRENDRAS PAS À JOUER ALORS?
NON PLUS TARD PEUT-ÊTRE ET PUIS TU SAIS, L'HARMONICA
J'CROIS BIEN QU'C'EST D'LA MERDE.
SA MERDE À SOI.. QU'ON MET SUR GRAND ÉCRAN PARCE QU'ON N'A RIEN D'AUTRE À MONTRER...!
VIEUX CON!!
ALORS ON DIT AUX GENS, REGARDEZ CE QUE J'PEUX FAIRE DE MA MERDE COMME ELLE EST BELLE!! ET D'ABORD C'EST DES MONTAGNES, DES FLEUVES, DES OISEAUX DE MERDE.
IL EST MALADE COMME LES AUTRES ILS ONT BIEN TROP MAL POUR QU'ON LES ÉCOUTE...

..ET PUIS DE LA MERDE DE MERDE..
ET CHAQUE JOUR ON EN RESSORT UN PEU MOINS. ET PUIS UN SOIR, COMME ÇA, ON EN A MARRE DE PUER, ALORS ON DÉCIDE D'ALLER S'LAVER DANS LE FLEUVE AVEC UNE PIERRE AUTOUR DU COU...
..ET LE FLEUVE, SENTIRAT LE CHIEN MOUILLÉ .. PARCE QU'ILS SUIVENT TOUJOURS, LES CONS!!!
TIENS ! MAIS OÙ ?!
NOM DE DIEU MON HARMONICA !
MARCEL
MARCEL
SOLANO 79

LE DÉTECTIVE NOTRE PROFESSEUR

L'heure est à la mode polar. Hélas, le privé américain dépeint dans le roman U.S. fait pâle figure sur le plancher de la vieille Europe. Les mythes ne sont pas exportables.
Les enquêteurs français, nous les avons rencontrés... Du mari trompé à l'espionnage industriel, du recouvrement de créances à l'escroquerie aux annonces matrimoniales, la profession des quelque cinq cents détectives français apparaît comme bien étrange...

Un dossier coordonné par Alain Dugrand

UN PRIMITIF DU SOUPÇON

Georges L. en a sa claque. Même s'il se dit intéressé par son métier de détective, on sent que le cœur n'y est plus. Comme fané à la tâche.

Ce sont dorénavant ses salariés qui effectuent les filatures à la place de Georges L. Lui se cantonne à répartir les enquêtes, coordonne la surveillance dans la grande surface dont l'agence qu'il dirige a pris la responsabilité. C'est à peine s'il prend sa voiture de temps à autre pour vérifier si ses enquêteurs font réellement le travail prévu. A quarante ans, après quinze années de service, Georges L. s'est ménagé des horaires de bureau et a pris l'allure d'un chef de rayon. Pourtant, dans quelques mois commencera une vie nouvelle avec son départ pour la Réunion ("au moins pour dix ans"), où l'attend un emploi dans la surveillance, mais comme salarié cette fois, et pour sa femme, un commerce acquis grâce à un petit héritage et aux économies de ces dernières années.

Le soupçon a été pour Georges L. une vocation précoce. "Tout gosse, je tournais dans les boutiques pour repérer les gens qui volaient. J'y passais des journées entières. Mon rêve était de devenir chef d'un réseau de surveillance dans un grand magasin". Un CAP de serrurier passé à contre-cœur puis un stage de détective, en Belgique dans un cours privé. Une carrière s'amorçait. Entré dans une grande surface comme surveillant, Georges L. y rencontrait sa future femme. Elle était caissière avant qu'il ne lui communique sa passion. "Je lui ai tout appris de mon métier". Aujourd'hui, Mme Georges L., après s'être occupée de ses 5 enfants et avoir rempli ses tâches ménagères ne rechigne pas à une filature, même si cela entraîne jusqu'à une heure avancée de la nuit. "Lorsqu'elle n'a pas envie, j'envoie un de mes collaborateurs". C'est elle qui se charge des problèmes administratifs de l'agence, comptabilité comprise.

"Lorsque j'étais enfant, j'ai énormément

Alain Dugrand est rédacteur en chef de la toute jeune revue **Gang** (voir notre entretien en page 24)

souffert de la séparation de mes parents. Quand mon père s'est remarié, les choses ont encore empiré. Ma belle-mère le cocufiait à longueur de journée. C'est moi, tout seul, à quatorze ans, qui ai amené à mon père les preuves de son infortune, y compris le numéro minéralogique de la voiture de son amant". Le droit pénal : "Je l'ai appris par correspondance. Lorsque je ne comprenais pas, j'allais au commissariat du quartier pour qu'on m'explique. J'y étais connu. Je dois avouer que sans eux je ne serais pas ce que je suis aujourd'hui. D'ailleurs, à l'occasion de mon départ, dans quelques semaines, c'est le commissaire de police en personne qui a pris l'initiative de convier tous mes amis à une petite réception qui aura lieu dans les locaux du commissariat d'Avignon"

"Je connais ce métier comme ma poche. J'y ai tout fait. «Les constats d'adultère ?» bien sûr !". Les enquêtes pré-embauche ? "Très souvent !" — Que vous demandait-on ? "La routine : la moralité des candidats, s'ils n'étaient pas connus comme communistes ou s'ils n'avaient pas été responsables syndicaux. Une entreprise de Montélimar qui était en train de se monter nous avait même demandé d'éplucher tous les dossiers de candidature" — Comment procédiez-vous ? "Je téléphonais aux entreprises où ils avaient travaillé et à la police". Qu'arrivait-il lorsque vous déceliez un responsable syndical ? "Là, c'était catégorique : il était éliminé ; parce que, comme vous le savez, les syndicats envoient des hommes à eux dans les entreprises pour semer la pagaille". Des entreprises lui demandent parfois de poser des micros dans des locaux syndicaux. "Je le leur déconseille. Ce sont des instruments qui valent trop cher. Ça n'est rentable que pour les grosses boîtes"

Pym - Favreau

Jan

Lorsque vous repérez un voleur dans la grande surface que vous surveillez, que faites-vous ? "Je l'arrête bien sûr. Nous arrêtons de 50 à 60 personnes par mois". Et qu'en faites-vous ?" Nous les enfermons dans le bureau, là où nous sommes en ce moment, et nous leur faisons payer la valeur de ce qu'ils ont pris. Pas un sou de plus ! S'il s'agit d'un vol plus important, d'un récidiviste ou si tout simplement ils ne veulent pas payer, je me concerte avec le commissariat pour savoir ce que nous en faisons" — Il n'y a jamais de contestation, de résistance ? "Si, pensez donc ! Tous nous racontent qu'ils avaient l'intention de passer à la caisse. Mais depuis quinze ans que je fais ce métier, je sais reconnaître un voleur d'un client normal. Ce qui rend les choses pénibles, c'est que parfois des avocats s'en mêlent. Il arrive qu'on puisse s'entendre avec eux, mais la plupart du temps, ce sont des emmerdeurs. Ils montent le bonnet à leurs clients. Ils leur disent de nier. Ce qui fait qu'on arrête des gens et le lendemain vous les voyez venir vous narguer dans le magasin. Il y a même des avocats qui ont porté plainte contre moi ! Ce métier est devenu de la paperasse, des tracasseries, de l'administration"

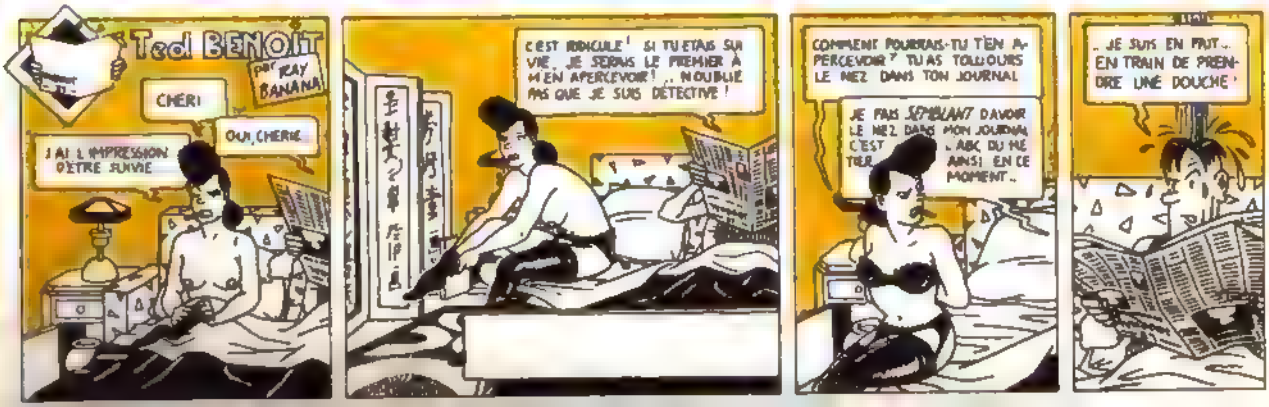
Son meilleur souvenir d'enquête ! : "C'était il y a quatre ou cinq ans à Avignon. Une entreprise de fret s'était aperçue de vols répétés avant l'embarquement. Moi et un collègue nous avons fait mine de nous faire embaucher comme débardeurs. Nous étions habillés d'un bleu, nous parlions vulgairement comme des ouvriers, on faisait des plaisanteries comme eux, on partageait le casse-croûte à midi. En cinq jours, nous avions repéré le voleur. Le jour convenu, la police a encerclé le hangar, pour me couvrir en cas de coup dur. Ils devaient attendre mon signal pour intervenir. Je me dirige vers le type, avec qui je m'étais fait copain, et alors qu'on se tutoyait comme on fait dans ces milieux, je lui dis "je vous arrête" et j'enlève mon bleu de travail. Dessous, j'étais presque en costume. Il n'en est pas revenu".

"Un moment, j'ai été tenté de revendre mon agence, puisque je partais. Elle est connue, appréciée ; j'aurais pu faire une belle affaire. Mais j'y ai renoncé. Je ne veux pas courir le risque de voir mon nom sali par des combines ou des choses douteuses"

Son nom, Georges L. m'a autorisé à le mentionner dans mon papier. "Je n'ai rien à cacher" a-t-il ajouté. Mais à quoi bon ! D'ici quelques mois son épouse possédera ce commerce de vêtements d'enfants dont toutes les femmes rêvent dans les romans-photos. Quant à Georges L., au fond, qu'est-il de plus qu'une sorte d'ingénu de l'espionnite, au sens esthétique de terme : un Naïf ?

Comme Rousseau aurait pu l'être de la douane, s'il n'avait eu ses huiles le dimanche

JEAN-CLAUDE BAILLON



LES PETITES MAINS DE LA GRANDE TRAQUE

Dans la hiérarchie des métiers du doute, les femmes occupent une place à part, presque marginale.

On compte paraît-il, en France, deux directrices pour quatre à cinq cents agences. Les "professionnelles", salariées à plein temps, sont rares, souvent employées pour la surveillance des grandes surfaces. En revanche, le personnage le plus répandu est "l'enquêtrice-vacataire" qui file son monde à la pièce, comme d'autres font des ménages. J'allais oublier l'épouse du directeur, fréquemment préposée au secrétariat et à la comptabilité. Dans les petites agences, la même femme cumule parfois les deux derniers rôles, en fonction des horaires, puis rejoint les coulisses.

Yvette, presque la cinquantaine, de la vie à revendre et du bagout : enquêtrice, officieusement. Elle exerce au grand jour un métier "para-judiciaire" laisse-t-elle passer, sans autre précision ; "mon patron n'est pas au courant !". "Huit heures/midi, deux heures/six heures, mais on peut s'arranger. Il est coulant pour ça , il suffit que le travail soit fait". Elle peut ainsi, à l'occasion, s'éclipser avant l'heure pour soutenir son second patron dans une filature. "Mais en général, ça n'est même pas nécessaire. Quand vous suivez quelqu'un, ça se passe le matin à l'aube, aux heures des repas, le soir ou la nuit"

Sa vie personnelle ? "Ça n'est pas vraiment gênant. Je n'ai pas de mari et mes enfants sont grands maintenant. Ils ont l'habitude. On se laisse des mots à la cuisine". Au moment des coups de feu, Yvette n'hésite d'ailleurs pas à enrôler la famille. "Une fois je n'ai pas pu faire autrement : la personne que je devais filer me connaissait. Vous savez ce que c'est dans les petites villes, on finit par tous se connaître. J'ai dit au petit : "tu vas à la piscine toute la semaine, je te paye tes glaces ou tes cocas, comme tu veux, mais tu vois cette dame, là, tu ne me la quittes pas des yeux". "Quand j'ai commencé ce travail, il y a dix ans, c'était quand même plus difficile. Il a fallu s'organiser". Pourquoi a-t-elle choisi de faire ce type d'extras ? "Ça apporte un complément financier appréciable : en moyenne 1000 F par mois"

"Détective, ça s'apparente souvent au travail d'une assistante sociale. Il ne suffit pas de filer les gens. La plupart du temps, on me confie des affaires d'adultère. Quand un des conjoints se résout à consulter un détective, c'est qu'il est dépassé par la situation, qu'aucun dialogue n'est plus possible dans le couple. A la limite, il est moins important d'établir l'infidélité du partenaire que de remonter le moral au client. Parfois, un conseil objectif, un peu de chaleur, changer de coiffure ou de maquillage ça vous remet sur les rails. C'est comme un coup de pouce qui vous permet de repartir".

Des exemples, Yvette en a à la pelle : "C'est le mari qui était venu nous voir cette fois-là. Sa femme lui avait dit qu'elle voulait passer une semaine seule et il était persuadé qu'elle allait rejoindre un autre homme. Pendant une semaine je l'ai suivie partout. Rien ! Elle se promenait de temps à autre avec son amie, mais pas la moindre trace d'adultère. A la fin j'ai voulu en avoir le cœur net. Je me suis assise à côté d'elle à la terrasse d'un café et nous avons lié conversation. Je lui ai un peu parlé de ma vie et de fil en aiguille elle m'a parlé de la sienne. Il était évident que cette femme avait besoin de prendre un peu l'air, de faire le point sans avoir quelqu'un, à côté, qui vous harcèle de questions et qui appelle les flics quand vous avez cinq minutes de retard. C'est d'ailleurs ce que j'ai dit au mari en rendant mon rapport. Le plus étonnant, c'est que malgré l'engueulade, il m'a remerciée !"

J.-C. B.

Pym - Favreau

Dans l'annuaire téléphonique par professions.

BORNICHE & Cie : LES NOUVEAUX INCORRUPTIBLES

A bâtons rompus, avec Christian Borniche (qui a repris depuis quelques années le cabinet de son père), un panorama de la profession et de ses mutations récentes.

Le portrait-robot du "privé" donne dans le flou de nos jours. Tout comme dans l'industrie, les agences de recherche se répartissent en grandes entreprises et P.M.E., se disputent les créneaux occasionnels de la suspicion ambiante et livrent un produit qu'on juge à sa fiabilité, à son rapport qualité/prix. La crème : quelques cabinets d'une trentaine de salariés. Le reste, une multitude d'agences composées du directeur assisté de sa femme, presque toujours non déclarée, qui fait office de secrétaire-comptable-femme-de-ménage-enquêtrice-occasionnelle et d'un salarié. Des hésitations dans la définition de la fonction. Un essaim d'organisations professionnelles concurrentes. L'éventail des tarifs pratiqués (200 F la journée de filature dans une petite ville de province, plus de 2000 F à Paris), qui draine une clientèle socialement variée vers la vérification des doutes les plus divers. Le "privé" d'aujourd'hui peut être ancien boulanger ou licencié en Droit, piloter un avion ou une 4L, passer contrat avec une entreprise ou s'arranger avec la clientèle.

— "Si je venais pour vous confier une affaire ça me coûterait combien ?

— *C. Borniche*. Tout d'abord 200 F de consultation. S'ajouterait à cela le prix du forfait, (*ce terme de "forfait" j'adore ! NDLR*), suivant qu'il s'agit d'une enquête ou d'une filature. Ces dernières sont de loin les plus onéreuses. L'explication en est que les agents de recherche, vous le savez, ne sont pas assermentés. Le risque encouru est que l'adversaire conteste notre relation des faits, voire nous attaque en faux témoignage. C'est pourquoi nous réalisons nos filatures à deux ou parfois plus, d'où leur prix relativement élevé. En général nous prenons 400 F pour la première vacation de 4 heures et 80 F par heure supplémentaire.

— A ce tarif-là, vous n'avez pas une clientèle d'O.S. ?

— Détrompez-vous. Toutes les catégories sociales viennent nous consulter. Et je pourrais vous citer le cas récent d'un membre d'un grand-parti-politique-farouchement-attaché-à-la-disparition-de-notre-profession, qui est venu me consulter sur la recommandation de ses instances dirigeantes" (*Un ange obèse passe*).

Il n'en est pas moins vrai que la profession connaît une mutation tant au niveau de sa clientèle que du type d'affaires traitées. Il y a quelques années, l'établissement des constats d'adultère était l'une des activités principales des agences privées. Avec la réforme du divorce, elle a chuté à moins d'un quart des dossiers.

A l'heure actuelle, la profession s'adapte de plus en plus aux domaines économiques, industriels et financiers. Pour donner l'échelle, disons que les affaires demandées par des particuliers représentent 30 % de notre activité, contre 70 % pour les entreprises.

— Dans les deux cas, pour quels motifs fait-on appel à vous ?

C.B. : Les particuliers nous demandent principalement des enquêtes sur des personnes. On trouve donc les constats d'adultère, mais aussi les enquêtes pré-nuptiales (au cours desquelles il nous arrive de déceler des escroqueries au mariage), des recherches de personnes et d'héritiers.

Pour les entreprises, nous intervenons souvent dans le domaine du contre-espionnage industriel. Il s'agit de détournements de secrets de fabrication et de personnel, de violation du secret commercial, de contrefaçons, de solvabilité de débiteurs ou d'actionnaires. On nous demande également des enquêtes avant embauche, pour des cadres en particulier. Mais je tiens à préciser que nous réalisons uniquement des enquêtes de moralité, en ce domaine, à l'exclusion de tout autre renseignement.

— Et si une entreprise vous demande les antécédents syndicaux d'un de ses futurs employés ?

— Nous refusons catégoriquement !

— Même s'il s'agit d'un client régulier ?

Pym Favreau

— Pour notre part, nous refusons. Mais il faut reconnaître que certains confrères acceptent de répondre à ce type de demandes. Et cela restera malheureusement fréquent aussi longtemps que ne sera pas établi un code déontologique de la profession. Quoi qu'il en soit, les entreprises n'ont pas besoin de contacter un agent de recherche pour ce faire. La plupart du temps, il leur suffit de passer un coup de fil aux services de police pour obtenir le renseignement qu'elles désirent. Nombreuses sont celles qui embauchent d'anciens fonctionnaires pour constituer leur propre service de surveillance et de sécurité. Ceux-ci bénéficient de leurs relations pour obtenir des informations. Il n'y a qu'à voir comment cela se passe dans l'industrie automobile

— Et vous-même, quelles sont vos relations avec les services de police ?

Sigle de l'agence Dulluc

— Elles sont quasiment nulles. Précisément parce que nous intervenons dans un domaine pré-pénal. Les services de police et de gendarmerie ne peuvent intervenir que s'il y a délit. De leur côté, les huissiers ne peuvent conduire une enquête en raison de leur code de déontologie.

Nous agissons dans le cadre de l'espace laissé vide par ce partage de compétences. Nous cherchons à fonder la preuve matérielle en cas de doute sur une personne. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle une part importante de notre clientèle est composée d'huissiers, de notaires ou d'avocats. C'est également pourquoi nous demandons à devenir des auxiliaires de police à part entière pour les domaines dans lesquels l'administration ne peut intervenir

— On parle d'empiétements fréquents sur la vie privée des personnes, d'écoutes téléphoniques par exemple.

— Il nous arrive d'être appelés à localiser des micros (des "mouchards") dans les affaires de secrets industriels par exemple. Le marché est inondé des gadgets les plus divers. On propose notamment des mouchards dont la taille va d'une boîte d'allumettes à une tête d'épingle. Pour notre part, nous n'en utilisons pas. L'essentiel de notre panoplie est constitué de véhicules de surveillance aménagés, d'un central radio pour relier les enquêteurs qui effectuent une filature et d'un matériel photo-cinéma. En tant que chambre syndicale, il nous arrive effectivement de constater des manquements à la déontologie de la profession. Des usurpations de fonction notamment. Il y a eu des cas où des agents de recherche se sont fait passer pour des huissiers, parfois même pour des officiers de police. Certaines cartes professionnelles sont barrées de tricolore et ne comportent que la mention "Police Privée". Il suffit de glisser le pouce au bon endroit pour qu'il ait l'aspect d'un document officiel

— Qui établit les cartes de détectives ?

— Les organisations professionnelles. Or on ne compte plus les scissions depuis les années 60. Il y a eu sept fédérations ces deux dernières années. C'est un obstacle important à l'unification de la profession et à la définition d'une fonction d'agent de recherche privé.

— S'ajoute à la confusion le faible niveau intellectuel que l'on constate dans la profession. Aucune formation n'est requise pour créer une agence. Et l'enquête de moralité n'est obligatoire que pour les directeurs ou les gérants, à l'exclusion des salariés. Dans ces conditions, il n'est pas étonnant de voir s'ouvrir des cabinets dont la dénomination est des plus fantaisistes, et que lancent un ancien boulanger-pâtissier, un ancien boxeur, etc.. Notre chambre nationale a fait fermer l'année dernière une quinzaine d'agences de ce type sur Paris.

Il faut bien dire que nous sommes une frange assez marginale dans la profession et que nombreux sont nos confrères qui voient d'un assez mauvais œil nos tentatives pour moraliser le métier "d'agent de recherche".

Propos recueillis par JEAN-CLAUDE BAILLON

LES AVENTURES D'ALPHONSE DARPON ET SON FIDÈLE RATIER. By FLORENCE CESTAC.

DETECTIVE, ÇA N'EXISTE PAS...

En France, cette profession n'est définie par aucun texte légal. Le détective n'est donc pas assermenté, il n'est ni auxiliaire de police, ni particulièrement couvert par la loi.

Vous êtes peut-être un détective en puissance : il vous suffit pour cela de prendre un bail commercial, un téléphone et d'offrir vos services au public par une publicité sur votre porte ou dans les pages jaunes de l'annuaire.

Le détective n'est donc qu'un citoyen comme les autres. Il est astreint aux mêmes droits et devoirs que vous et moi. Quant au respect de la liberté d'autrui... à lui de se débrouiller, avec sa propre moralité .. sans déroger aux lois qui préservent votre liberté et la mienne. On mesure donc le blanc-seing laissé à cette profession libérale qui, pour satisfaire sa clientèle, opère des filatures, se fournit par divers moyens des renseignements de moralité. Et qui, parfois même, doit photographier à son insu n'importe quel pékin... Qui sait, vous et moi ?

Le flou artistique qui entoure les actes du "détective-enquêteur" est d'ailleurs mal ressenti par une partie des professionnels. Dans de récentes réunions corporatistes, les principales agences ayant depuis longtemps pignon sur rue s'inquiétaient de la prolifération d'officines plus ou moins douteuses.

Une profession à suivre...

A.D.

MOINS ON EN DIT, MIEUX ÇA VAUT

Le privé tergiverse, avoue, refuse de signer et finit par se taire

Ça a commencé comme une leçon de choses. Dans l'annuaire, entre la rubrique "destruction d'insectes, cafards, etc..." et celle des détergents, les détectives se taillent un espace publicitaire appréciable. "Nous avons l'œil" assurait le placard. Coup de fil. Laïus d'introduction.

— "M. X est absent aujourd'hui. Demain ? Je crains qu'il ne soit trop occupé pour vous recevoir. Peut-être la semaine prochaine. Rappelez, merci".

Autre appel, nouveau laïus. Un silence. "C'est une erreur. Pour joindre l'agence Y, appelez le..." Coup de téléphone au numéro indiqué. Pas de réponse.

"A votre service 24 heures sur 24" précisait la publicité. Retour à l'expéditeur.

— "(...)".

— "Ça ne répond pas ? Tiens, effectivement, c'est étrange (voix suave) je suis désolée.

— "Mais au fait, vous êtes qui ?"

— "J'ai simplement repris le numéro de téléphone de l'agence Y. (suave). C'était pour quel journal ? (re-suave) je suis vraiment désolée ?".

— "Discret et efficace" ajoutait la publicité.

Au fil des jetons, l'impression de s'enfoncer dans le labyrinthe des absences momentanées et des faux numéros. Une demi-journée à la cadence d'un refus motivé toutes les dix minutes et au bout du compte, le sentiment d'avoir pris part à une séance de travaux pratiques sur le thème de l'imaginaire retors.

Appel, laïus : "Non !" (un soupçon d'hésitation) "Ça ne me dit trop rien".

— (...).

— "Vous savez, nous faisons un métier assez particulier".

— (...), suit un boniment de représentant de commerce, la garantie d'anonymat et un rendez-vous à l'arraché.

La fin de matinée. Un bureau rafistolé façon luxueux, tapissé de cartes. Une batterie de téléphones.

— "Quelles sont les questions auxquelles vous ne voulez pas répondre ?"

— "Vous savez, dans la profession moins on en dit mieux ça vaut"

— "Comment expliquez-vous qu'il soit si difficile de rencontrer un détective privé ?"

— "Un détective ne doit jamais apparaître. D'abord parce que la clientèle se méfierait de lui si elle voyait le nom d'un enquêteur publié dans la presse. Et puis c'est un travail qui réclame l'anonymat"

— "Mais encore ?".

— "Certaines agences emploient des vacataires non déclarés. Alors vous savez, l'URSAFF ! — (...) — C'est vrai nous faisons un travail assez particulier. — (...) — Nous ne sommes pas assermentés et pour réunir des preuves, on est parfois contraint, mettons, d'utiliser des raccourcis. Les agences n'ont bien entendu pas envie qu'on déballe ça en plein air".

— "Vous assurez-vous de l'identité de votre client ?"

— "Imaginez que je demande sa carte d'identité à une personne qui vient me consulter. Elle me répondra qu'elle me paye pour réunir des informations sur son conjoint, pas sur elle, et je ne la reverrai plus.

— "L'utilisation des documents réunis, des négatifs-photo et des films ?"

— "Si le client les réclame, nous les lui remettons, en prenant des garanties pour ne pas avoir d'ennuis. En règle générale, nous évitons de remettre des rapports écrits. Quant au reste, ça ne nous concerne pas. Disons que

Sigle de l'agence Mauger

Au fil de la discussion, M. X ne fait pas mystère de passer l'essentiel de son temps à dribbler la légalité. "Ça n'est pas systématique, on ne le fait que si le client insiste pour savoir certaines choses et qu'on ne puisse pas les obtenir autrement". Suit un pot pourri de demi-confidences dont on extraira quelques flagrants délits. Les écoutes téléphoniques, la pose de micros : "Pour ne vous prendre que les affaires d'adultère : une partie de notre clientèle est composée de gens qui ont des doutes sur la fidélité de leur conjoint. Il ne suffit pas à M. Untel d'apprendre que sa femme passe deux heures tel jour de la semaine dans l'appartement de son amant. Il veut comprendre, savoir ce qu'ils disent, ce qu'ils font. Un de nos clients nous a même demandé un enregistrement de sa femme au cours de ses ébats amoureux. La plupart du temps, ils nous réclament des photos ou des films. Il faut bien qu'on se débrouille, sinon le client ira s'adresser en face, il aura en fin de compte ce qu'il demande et il ne nous restera qu'à mettre la clef sous la porte".

nous écartons les affaires où l'on sent quelque chose de louche. C'est une question d'intuition !".

— "Vous arrivez-t-il d'obtenir des renseignements par le biais de fonctionnaires de police ?"

— "Comment faire autrement ? La police a des moyens bien plus considérables que les nôtres, donc des renseignements que nous n'avons pas. Le tout est de savoir frapper discrètement à la bonne porte !"

— "Vous payez les services rendus ?

— "Vous êtes bénévole, vous ?

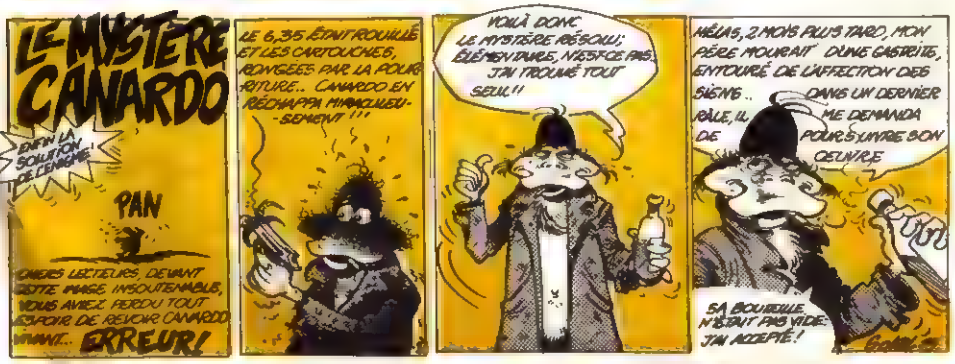
— "Vous arrive-t-il de collaborer à des affaires qui ont un contexte politique ?"

— "C'est une question à laquelle on ne répond pas !"

— "Le milieu ?"

— "C'est une autre question à laquelle on ne répond pas. Mettons qu'il y a des moments où il faut savoir s'arrêter !"

J.-C. B.



LE " RIVE" DE L'ILE DE FRANCE

Un litre de bière sur la table de la cuisine, quelques minutes de dialogue en compagnie d'un "privé" provincial... ou grandeur et servitude de l'escroquerie aux petites annonces.

Samedi après-midi. Rendez-vous avec un enquêteur qui habite dans un nouveau village, type "C'est beau la forêt", à une quarantaine de kilomètres de Paris.

Entre le square des Oliviers et celui des Pervenches, je trouve enfin sa maison. Je l'aperçois au fond de son garage, occupé à faire de la soudure ; apparemment, il a nouvellement emménagé, la barrière de bois n'est pas encore peinte et l'intérieur de la maison n'est pas encore fini. Quelques fils électriques pendent désespérément du mur. La conversation s'établit dans la cuisine (avec terrasse), en compagnie d'un litre de bière posé sur la table.

— Comment êtes-vous venu à faire ce travail de détective ?

— Comme beaucoup de jeunes, j'ai commencé un apprentissage en tant que cuisinier et puis, en regardant des films, en voyant la police, j'ai voulu devenir détective. Mais comme je n'aime pas l'uniforme et que j'aime bien être mon propre maître, il n'y avait qu'une solution, devenir détective. Au point de vue études, on fait du droit public, du droit pénal, il y a un an d'études.

— Et maintenant, est-ce que ça vous rapporte beaucoup d'argent ?

— Moyen, moyen, d'ailleurs j'ai un petit travail à côté, je suis obligé. Vous savez, à Paris, ils ont les moyens, ce sont d'anciens inspecteurs en retraite, des commissaires, je cite pas de noms, mais beaucoup ce sont des guignols. On leur fait confiance, ce sont d'anciens commissaires. Evidemment, moi, je reçois les gens avec une petite machine à écrire et un crayon, ça fait moins sérieux qu'une belle salle avec de beaux bureaux tout neufs. Ils sont moins informés que nous qui avons suivi des études spécialisées en criminologie, données par des inspecteurs de la police nationale.

— De quelle manière travaillez-vous ?

— Je travaille beaucoup avec le téléphone. Après, ça se fait sur rendez-vous, puisque dans l'après-midi, je suis souvent parti. La personne m'expose son problème, et, s'il y a assez de données, je commence l'enquête.

— Quelles sont les affaires que vous avez à traiter dans la région ?

— Je n'ai pratiquement plus d'affaire de divorce ou alors si mon avocat me le demande. Cette semaine, on m'a encore appelé trois ou quatre fois pour cela, mais j'ai refusé. Sinon, je fais des recherches de renseignements sur quelqu'un, sur un cadre qu'une maison veut embaucher. Il m'arrive même de venir travailler dans le cadre d'une entreprise pour voir s'il y a des fuites ou si un cadre vient travailler pour le compte d'une autre entreprise. Par exemple, je fais souvent des recouvrements de créances.

Il s'agit d'un monsieur qui a été escroqué au mariage. Il avait vu une annonce dans un journal. *Le chasseur français* : "Dame, veuve, hôtelière, cherche homme, la cinquantaine, bien physiquement, capital en rapport..." Mon client répond à cette personne, "je suis intéressé par votre annonce, j'aimerais vous rencontrer...", ils se rencontrent, ils déjeunent ensemble, ils s'écrivent et puis au bout de la deuxième ou troisième fois, elle lui dit "je pense que l'on pourrait faire notre vie ensemble"... Mon client était tout content de se remarier, il était veuf lui aussi, il avait une petite fortune personnelle, et voyait d'un bon œil ce remariage, la situation était intéressante, elle possédait cette petite auberge qu'elle tient toute seule.

Et puis un jour, elle lui dit "voilà, j'ai des problèmes d'argent, est-ce que tu pourrais me prêter un peu d'argent, tu sais j'ai ma maman qui est malade et puis j'ai des problèmes à la maison, il a fallu refaire la toiture parce qu'il pleuvait" Mon client lui fait un versement de 9000 francs en chèque. Deux jours après, elle lui dit : "j'ai encore un petit problème, ça ne fait pas assez, voilà, est-ce que tu peux me passer encore un peu d'argent, de toute façon, on va se marier, on s'arrangera plus tard...".Mon client lui repasse 6000 francs, donc en tout un million et demi. Et puis les jours passent et les visites s'espacent de plus en plus, les lettres disparaissent complètement. Il lui a écrit et elle a répondu qu'il n'était pas question de remboursements, puisqu'ils allaient se marier et puis d'ailleurs, il n'y avait aucune preuve qu'il lui avait versé de l'argent... Ayant connaissance des faits, j'ai fait faire à mon client une demande de preuve des chèques au CCP. Je me suis fait mandater par mon client attestant que je pouvais faire des recherches pour recouvrir la somme versée de telle date à telle date.

Je suis allé voir cette dame, elle m'a répondu qu'elle ne pouvait pas me payer, "d'ailleurs je l'ai remboursé en liquide, je ne sais plus quand, mais je dois lui devoir encore 2000 francs". Elle ne voulait donc pas payer, malgré tout, je ne peux pas tout de même la prendre et la tabasser contre le mur. On l'a donc passé en justice, elle a eu un non-lieu en tribunal civil, et là, on l'a passé au tribunal commercial mais l'affaire n'est pas encore passée.

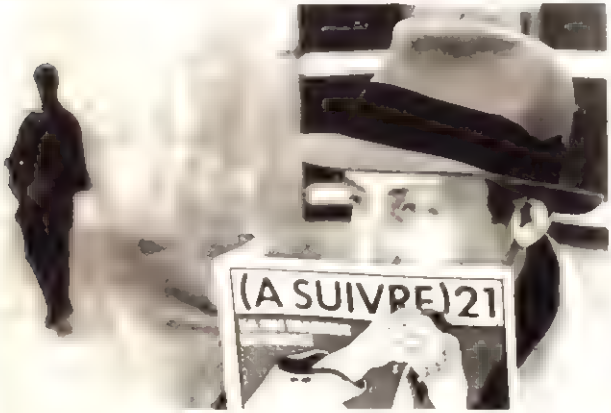
Comme autre affaire j'ai aussi des contre-expertises au niveau des assurances, des recherches de disparus.

— De quels moyens disposez-vous pour votre travail ?

— "J'ai un petit magnétophone pas plus gros qu'un paquet de cigarettes, ainsi qu'un petit récepteur-émetteur qui peut écouter jusqu'à 100 mètres. J'ai aussi un appareil photo ; évidemment avec les photos, il y a une plus grande preuve, et puis ma voiture bien sûr. Je suis d'ailleurs bien embêté en ce moment, parce qu'elle est en panne !"...

L'irruption de sa femme dans la cuisine (elle vient laver des poireaux), gêne visiblement son mari, qui clôt ainsi notre entretien.

FRANCK MALLET



Pym Favreau

Quelques exemples de tarifs pratiqués chez ce détectives :

- **Filature, surveillance : 65 F l'heure ; 8 heures : 100 F ; 5 heures : 140 F.**
- **Enquête avant mariage, d'honorabilité : 300 F ; avec état de fortune : 500 F.**
- **Recherche de disparu : 58 à 60 F.**
- **Surveillance anti-vol et constat d'adultère : 46 F le jour, 70 F la nuit.**
- **Protection d'une personne : 40 à 150 F.**
- **Contre-expertise en écriture : 450 F ; détaillée avec photo : 800 F.**
- **Enquête avant embauche : 500 F.**

CRUCIVERBIAGE

MODE D'EMPLOI :
LIRE HORIZONTALEMENT LES STRIPS I, II, III, IV.
PUIS VERTICALEMENT LES STRIPS 1, 2, 3, 4...
OU VICE-VERSA...

Toute ressemblance avec prehistoires existant ou ayant existe, ne serait que pure coincidence.

MORALE (A ZERO)
Tous les chemins mènent à Rome, mais l'Almanach vers Meaux...

HAGGARTH

le jeu d'échecs

CHAPITRE 4 : ECHEC AU ROI

DE LA FUENTE

Pour mieux assurer son pouvoir despotique, Thall, le roi de Tardago, élimine tous ceux qui l'empêchent de régner en monarque absolu. Ses soldats ont déclenché une féroce répression contre les bûcherons nisses et les guerriers turcs, unis dans la même révolte. Le Grand Prêtre, au service de Thall, cherche à convaincre Haggarth d'assassiner Borin, l'un des chefs de la rébellion. Mais dans quel clan se rangera Haggarth, l'homme à la double identité, le bûcheron nisse sur lequel on a, autrefois, greffé le visage du guerrier Haggarth ? Pour l'heure, tous n'ont qu'un seul but : mettre la main sur le manuscrit qui permet de déchiffrer le secret du dieu éternel.

L'INTÉRÊT QUE TU PORTES AUX TRAVAUX DU CAMPEMENT EST ÉTRANGE... DIS-MOI,.. QUI ES-TU À LA FIN? UN GUERRIER OU UN BÛCHERON?
IL Y A LONGTEMPS QUE JE NE ME SUIS PAS SENTI AUSSI BIEN. CES CONTRÉES ME SONT TRÈS CHÈRES ET L'EXERCICE FORTIFIE MES MUSCLES ET MON ESPRIT!
JE N'ARRIVE PAS À COMPRENDRE LA LUTTE FÉROCE DES DIRIGEANTS POUR ANÉANTIR UNE RÉSISTANCE À PEU PRÈS INEXISTANTE. TOUT CHANGE DE PLACE ET PE SIGNIFICATION SANS ARRÊT CES MONTAGNARDS NE SONT QUE DES PIONS QU'ON VA SACRIFIER..
JADIS NOTRE TERRITOIRE ÉTAIT GOUVERNÉ PAR UN CONSEIL QUI SOUMETTAIT SES DÉCISIONS AU MONARQUE CELUI-CI NE FAISAIT QUE LES APPLIQUER MAIS DEPUIS QUE THALL EST MONTÉ SUR LE TRÔNE, LE SYSTÈME A SUBI PEU À PEU DES TRANSFORMATIONS QUI ONT ABOUTI À LA SITUATION ACTUELLE C'EST LUI SEUL QUI DÉCIDE, ET IL SE FAIT OBÉIR DE NOTRE PEUPLE SOUS LA MENACE DE SON ARMÉE..
L'ASSASSINAT DU GRAND PRÊTRE N'ÉTAIT QU'UN SUBTERFUGE POUR ÉCARTER LES BARONS DU CONSEIL ET SUPPRIMER TOUT OBSTACLE À SA VOLONTÉ.
JE N'AI JAMAIS COMPRIS LE RÔLE DE L'ANCIEN GRAND PRÊTRE, NI LES RAISONS DU MEURTRE... MAIS JE CROIS DEVINER QUI EST SON ASSASSIN..
LE GRAND PRÊTRE AVAIT UNE FONCTION AMBIGUË DE MÉDIATEUR. MAIS IL S'OCCUPAIT ESSENTIELLEMENT DE GARDER ET SURVEILLER LE TEMPLE ET LES MANUSCRITS DE L'INTOUCHABLE IL ÉTAIT LE SEUL À SAVOIR LIRE ET DÉCHIFFRER LE MESSAGE DE LA LUMIÈRE DU CŒUR VERT..

MAIS QU'EST-CE QUI VOUS PREND ?!
TAIS-TOI !! SI TU VEUX SORTIR VIVANT, ÉLOIGNE SUR-LE-CHAMP L'HOMME QUI T'ACCOMPAGNE J'AI À TE PARLER D'URGENCE !

SURTOUT NE ME RACONTE PAS D'HISTOIRES, J'AI TOUT ENTENDU... NE T'INQUIÈTE PAS. VA... JE COMMENCE À EN AVOIR ASSEZ DE VOS INTRIGUES.
N'EXAGÈRE PAS... ATTENDS ICI MON APPEL... ET SURVEILLE BIEN LES CHEMINS..

CELUI QUI EST TOUJOURS PRÊT À ENSEIGNER N'AP PRENDRA JAMAIS

TU ES DEVENU FOU ! TU SAIS CE QUE NOUS RISQUONS SI QUELQU'UN TE RECONNAIT !!
JE N'AI PU T'ENVOYER UN MESSAGE LE TEMPS PRESSE LA BÊTE EST HORS DE LUI PARCE QUE LE PARCHEMIN EST INTROUVABLE NARA LE MARCHAND EST VENU RACONTER QU'UN DES VENDEURS DE LA STATUETTE ET DE LA PAGUE ÉTAIT LE CAMARADE D'UN GUERRIER ÉTRANGER QUI S'APPELLE HASGARTH ET C'EST L'HOMME QUI EST AVEC TOI

ÉCOUTE MOI BIEN, JE NE FERAI PAS PARVENIR LES ARMES AVANT QUE TU NE TROUVES CE TRUAND, ET RAPPELLE-TOI QUE TOUS LES MOYENS SONT BONS. NOUS DEVONS RÉCUPÉRER CE PRÉCIEUX PARCHEMIN

QUE LES DIEUX M'ASSISTENT ! POUKN ! QUELLE HORREUR QUI T'A PUNI AINSI ET POUR QUEL CRIME ??
PEUT ÊTRE NARA NOUS A-T-IL DÉNONCÉS POUR LE VOL DE CES PÊCHES MAUDITES ... A COUP SÛR ON ME CHERCHE MOI AUSSI
ETHAN MON VIEUX, IL FAUT PARTIR AU GALOP ET S'ÉLOIGNER TA PAUVRE TÊTE DE CE BOURG SINISTRE..

HAGGARTH VIENS, JE T'EN PRIE J'AI QUELQUE CHOSE D'IMPORTANT À TE DIRE
J'AI REÇU D'IMPORTANTES NOUVELLES DE LA FORTERESSE TOUT LE MONDE EST NOUÉ ET IL SEMBLE QUE DEUX VOLEURS ONT EMPORTÉ UN MANUSCRIT D'UNE GRANDE IMPORTANCE
L'UN DES VOLEURS ÉTAIT L'HOMME QUI T'ACCOMPAGNAIT LE JOUR OÙ JE T'AI RENCONTRÉ DANS LA TAVERNE IL S'APPELAIT ETHAN N'EST CE PAS ?
J'AI BESOIN DE TON AIDE POUR LE RETROUVER, CAR SI NOUS POUVONS NOUS EMPARER DE CE MANUSCRIT NOUS AURONS BIENTÔT LE TYRAN À NOTRE MERCI
TU ME DONNES TROP D'EXPLICATIONS POUR ME METTRE AU COURANT D'UNE AFFAIRE QUI NE ME CONCERNE PAS
PUISQUE C'EST NÉCESSAIRE JE T'AIDERAI À TROUVER CE CLOWN, MAIS TU FERAS LE RESTE

C'EST VRAIMENT UNE MALÉDICTION ! 'A CAUSE DE CE MALHEUREUX POUKN, ME VOILA A NOUVEAU DANS CES MONTAGNES...
AFFAMÉ, SOUS L'ORAGE ET RISQUANT DE TOMBER SUR UN DÉMON. DIABLE !!
KHOST !! ... JE N'AI RIEN FAIT... RIEN

C'EST UNE BELLE JOURNÉE PRÉPARONS-NOUS VITE.. NOUS N'AVONS PAS DE TEMPS À PERDRE
NE CROIS PAS QU'IL SERA FACILE DE LE RETROUVER IL APPARAÎT ET DISPARAÎT SANS CESSE, COMME UN SERPENT.
NOUS IRONS DANS LES VILLAGES DE LA VALLÉE. J'ESPÈRE BIEN QUE NOUS LE TROUVERONS
AVANT LES SOLDATS DE THALL...
JE NE VOIS PAS LA NÉCESSITÉ DE RÉCUPÉRER CES MANUSCRITS.. ILS REPRÉSENTENT UN MONDE INTERDIT
COMMENT PEUX-TU LE SAVOIR ? ET PUIS, TU TE TROMPES... ILS SONT PRÉCIEUX.
C'EST LA FORMULE QUI PERMET DE DÉCHIFFRER LE SECRET DU DIEU ÉTERNEL...

ENCORE ENSEMBLE, HAGGARTH " TU VOIS COMME LE DESTIN NOUS
MON BON AMI ETHAN JE COMPRENDS TA JOIE, MAIS MAINTENANT NOUS ALLONS DISCUTER DE QUELQUE CHOSE DE TRÈS IMPORTANT
ON M'A INFORMÉ QUE TOI ET TON COPAIN AVEZ "TROUVÉ" DES PIÈCES ANCIENNES PARMI LESQUELLES UN MANUSCRIT RENDS-LE MOI ET TU T'ÉVITERAS DES ENNUIS.. COMPRIS..?
JE SAIS QUE TU NE VAS PAS ME CROIRE, UNE FOIS DE PLUS, MAIS CE MANUSCRIT DONT TU PARLES, JE NE L'AI JAMAIS VU D'AILLEURS, L'AUTRE NUIT, UN TYPE ENCAPUCHONNÉ M'A ATTAQUÉ ET IL A FOUILLÉ DANS MES AFFAIRES COMME UN DINGUE PUIS IL EST PARTI AVEC UNE BOUTEILLE PLEINE DE FUMÉE
UNE BOUTEILLE PLEINE DE FUMÉE !? TU TE MOQUES DE MOI, BÂTARD !!
PAROLE D'HONNEUR !. JE VOUS ASSURE QUE CETTE BOUTEILLE L'A BEAUCOUP INTÉRESSÉ ET ET MOI JE NE ME SUIS PAS OPPOSÉ À LUI PARCE QUE JE COMMENCE À EN AVOIR MARRE DES GENS DE CE PAYS

LE MAUDIT TRAÎTRE !! C'ÉTAIT LUI ! J'EN SUIS SÛR.. ÇA NE POUVAIT ÊTRE QUE LUI..!
RÉALITÉ OU FICTION. DEUX MOTS POUR DIRE LA MÊME CHOSE.. AU MOINS DANS CE CAS.
MAIS... QUE SE PASSE-T-IL ?! POUR-QUOI TANT D'INTÉRÊT POUR CETTE BOU-TEILLE ??
POUR UNE FOIS RÉFLÉCHIS ET SUIS MON CONSEIL PRENDS TES AFFAIRES ET QUITTE LA RÉGION VITE !

LES ESPIONS DE THALL DOIVENT ÊTRE PARTOUT.
POUR TROUVER LES RÉPONSES QUE TU VIENS CHERCHER ICI, IL FAUT AVOIR L'ESPRIT CLAIR
QUE FAIS-TU ICI ? QUI T'A PERMIS DE TE MÊLER ENCORE DE MES AFFAIRES ?

C'EST VRAI, TES AFFAIRES SONT TES AFFAIRES ET PUISQUE TU N'ES QU'UN HOMME À LA TÊTE CHAUDE QUI CHERCHE À SE CRÉER PLUS DE PROBLÈMES QU'IL N'EN A DÉJÀ.
...JE VOUDRAIS TE RAPPELER UNE FOIS DE PLUS CE QUE TU REPRÉSENTES POUR TON PEUPLE TU ES LE SEUL HOMME CAPABLE D'ORGANISER LA RÉSISTANCE LE SEUL QUI PUISSE LES RÉVEILLER ET LES GUIDER DANS LEUR LUTTE POUR LA JUSTICE.
ÉCOUTE-MOI BIEN. PÉNÉTRER DANS LA FORTERESSE DE THALL SERAIT UNE SORTE DE SUICIDE TA TÊTE EST MISE À PRIX ET TU LE SAIS
S'ILS VOULAIENT VRAIMENT ME FAIRE DISPARAÎTRE, ILS L'AURAIENT DÉJÀ FAIT. ILS ONT DÉJÀ EU TROP D'OCCASIONS. UN ACCIDENT DE PLUS C'EST SI FACILE À SIMULER..
OUI, MAIS PAS LORS DES RÉUNIONS DU CONSEIL DU CHÂTEAU, LES BARONS POURRAIENT TÉMOIGNER ET MÊME FOMENTER L'INSURRECTION QUE THALL ET LES SIENS VEULENT ÉTOUFFER À TOUT PRIX.. MAIS SI TU TE RENDS LÀ-BAS TOUT SEUL, DANS LA NUIT ET SANS TÉMOINS, IL LEUR SUFFIRA DE "RETROUVER" TON CADAVRE QUELQUE PART DANS LA VALLÉE ET DE PROUVER QUE TA MORT, COMME TANT D'AUTRES, N'EST PAS D'ORIGINE POLITIQUE...
COMMENT SAIS-TU TOUT ÇA
C'EST MOI QUI DOIS EXÉCUTER LE CRIME...

SOYONS SÉRIEUX SI TU ES PAYÉ POUR ME TUER À QUOI BON TOUS CES CONSEILS ? TU SAIS, JE NE ME SUIS JAMAIS DOUTÉ QUE TU ÉTAIS UN SALE TRAÎTRE
JE POURRAIS TE DONNER MILLE RAI..
ATTENT...
OUBLIONS LE RESTE POUR L'INSTANT. JE SUIS ICI POUR T'AIDER...

PRENONS LES CHEVAUX ET PARTONS VERS LA FORÊT ! ILS NE POURRONT PAS NOUS SUIVRE...
NON. FAISONS UN DÉTOUR ET PUIS NOUS IRONS À LA FORTERESSE

BORIN... DEHORS, VITE..!!

D'ILLUSTRES INCONNUS

Illustrations Bridenne

Guillotine : une bien belle invention du docteur Guillotin...

MICHEL DANSEL
DICTIONNAIRE DES INCONNUS AUX NOMS COMMUNS
Ed. Encre

On parle partout d'enseigner les langues vivantes, c'est ici l'expression à prendre au pied de la lettre, car derrière nos mots communs, trop communs, sont embusqués d'illustres oubliés qui, s'ils n'ont pas même laissé leur photo dans la marge du Larousse, s'infiltrent tous les jours parmi les banalités du langage courant. Hormis la fameuse poubelle dont chacun connaît l'origine (Eugène-René Poubelle, Préfet de la Seine et promoteur de la boîte à ordures), combien d'objets prosaïques doivent leur existence linguistique à des gens comme vous et moi ou à des héros d'une mythologie qui a déserté nos [illegible]

Sachez que vous buvez vos grogs à la santé de l'amiral Edward Vernon, mort il y a trois siècles, affublé du surnom Old Grog et responsable de l'adjonction au rhum d'une bonne quantité d'eau, que le macadam qui s'étire sous vos pieds est hérité tout droit d'un monsieur écossais (bon sang, mais c'est bien sûr !), Inspecteur général des Routes, et même que la Syphilis a plus de noblesse qu'il n'y paraît, et n'ayons pas peur des mots, de poésie, puisque c'est Apollon lui-même qui en frappa un beau berger grec insoumis.

Une longue galerie de portraits pour donner à des mots trop modestes, enfin, une présence singulière

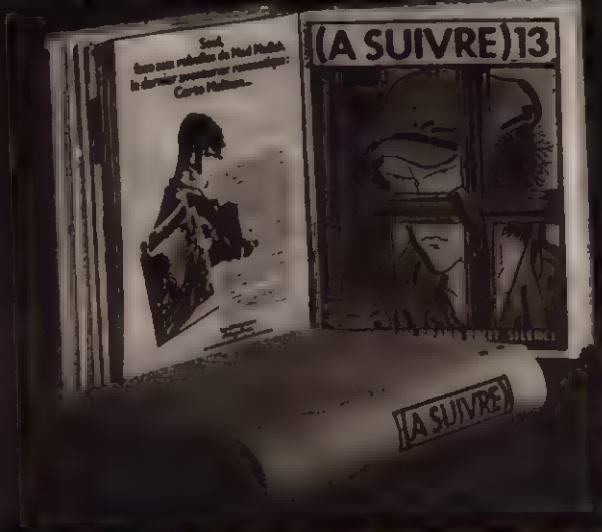
C.L.

Le saxophone de Adolphe Sax, fabricant d'instruments de musique.

Le secret de Polichinelle...

Ramponneau : cabaretier au XIXe siècle, célèbre pour les bons COUPS qu'on buvait chez lui.
En souvenir de son embonpoint, on baptisa également *ramponneau* des figurines en forme de poire, lestées de plomb.

POUR CONSERVER VOTRE COLLECTION LA RELIURE (A SUIVRE)



Conservez vos numéros avec la reliure spéciale, toilée sable et frappée au sigle (A SUIVRE).
Les reliures sont vendues par 2 et chacune peut contenir 6 numéros.
Pour les recevoir, retournez le bon ci-dessous.

BON DE COMMANDE :
à retourner à : CASTERMAN
86, rue Bonaparte 75006 PARIS

NOM : .....
PRÉNOM : .....
ADRESSE : .....
.....
CODE POSTAL : .....
LOCALITÉ : .....

Je désire recevoir ..... paquets de 2 reliures (A SUIVRE) au prix de 40 F TTC le paquet + 10 F de port = 50 F TTC
Prix Total ..... F TTC
Ci-joint mon règlement (A SUIVRE)

L'ACTUALITE (A SUIVRE)

OLIVIER BIEGELMANN MICHELE COSTA MAGNA
MARC DUVEAU CLAUDINE LEGARDINIER PHILIPPE MURAY
MICHEL PIERRE FRANÇOIS RIVIERE
CATHERINE WEINZAEPFLEN

LE GRAND SOIR DE LA CONTRE-CULTURE

La contre-culture mène à tout, à condition d'en sortir : l'univers du romancier américain Roger L. Simon, un nouveau venu (pour nous), semble se nourrir d'un tel adage.

Moses Wine, « privé » d'un genre nouveau sous le soleil californien, se nourrit d'une réflexion post-soixante-huitarde pour une fois plus féconde que bêtement nostalgique, et pour la première fois magnifiquement révélatrice. Moses doit bien sûr à ses illustres prédécesseurs, Marlowe entre autres, il doit aussi à la dramaturgie, depuis longtemps instaurée, du « roman noir », mais le rôle qui lui est dévolu apparaît dans un contexte plus neuf et surtout bien plus déroutant.

Tous les personnages — Lina, l'égérie de 68 sur le campus de Berkeley, l'ex-femme de Moses, son ami l'avocat, l'ineffable Tante Sonia qui ne mâche pas ses mots — participent d'une sourde renaissance de la société, dix ans après cette cassure dont l'histoire un jour dira qu'elle fut une sorte d'énorme séisme des âmes et des corps.

Moses voudrait être un héros, désespérément, un de ces champions de la justice manichéenne tels que les romans policiers d'autrefois (son amour du *Cluedo* n'est pas le fait du hasard) en montraient. Il cherche avec une volonté obstinée tendre et pathétique, à utiliser cet apport fantastique — à ses yeux — d'une révolution culturelle, pour devenir, enfin, ce modèle dont il rêve. Moses est un être à plus d'un titre exemplaire, trop beau pour n'être pas vrai — c'est-à-dire pour ne pas refléter la vérité même de son auteur, Roger Simon.

Roger Simon a eu 20 ans en 1968. Ce natif de New York a suivi l'itinéraire de tous ceux que la rage de s'exprimer contraint à refuser l'héritage littéraire et philosophique : ses premiers ouvrages — dont un sur Mama Tass et un roman paru en France sous le titre *Les Marionnettes* (Ed. du Seuil) — faisaient vivre le doute sous une forme aujourd'hui dépassée.

Puis Simon a conçu le projet que nous découvrons : il a décidé de composer sept romans (pas un de plus, pas un de moins que ceux de l'illustre Chandler !) mettant en scène Moses Wine. *Le Grand Soir* a été suivi de *Wild Turkey*, non encore traduit, puis du *Canard sauvage*. On y retrouve, dans une « mise en scène » moins confinée au seul théâtre californien, tous les personnages connus partant pour la Chine, à Shangaï, où l'inestimable figurine du Canard Han disparaît. Du coup, on est en pleine ambiance de *Detective Novel*, avec Moses contraint de jouer les enquêteurs, secondé par sa Tante Sonia, véritable Miss Marple gauchiste.

Le film de Kagan — sobre et tout à fait efficace — donne à voir de manière fort convaincante les débuts d'une longue aventure que Simon a décidé de dérouler pour nous lentement méthodiquement, au fil de sept tableaux décrivant la vie d'un microcosme particulièrement riche. En mêlant à son ambitieux projet les structures anciennes du récit noir, mais aussi du policier classique (signifiant par là leur non-contradiction), le romancier pourrait bien, dans les années qui viennent, réaliser l'une des fresques les plus saisissantes et les plus durables d'un genre dont la vitalité n'a jamais été aussi grande.

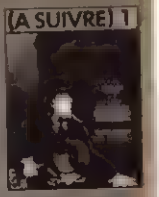
F.R.

Richard Dreyfuss dans *The big Fix*

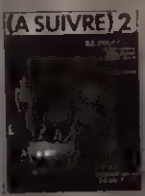
THE BIG FIX
Un film de Jeremy Paul Kagan, d'après *Le grand soir*
Avec Richard Dreyfuss

ROGER L. SIMON
Le grand soir
Le canard laqué
Ed. Alto

AVEZ-VOUS TOUTE LA COLLECTION (A SUIVRE) ?



A SUIVRE N° 1



A SUIVRE N° 2

A SUIVRE N° 3

A SUIVRE N° 4

A SUIVRE N° 5

A SUIVRE N° 6-7

A SUIVRE N° 8

A SUIVRE N° 9

A SUIVRE N° 10

A SUIVRE N° 11

A SUIVRE N° 12

A SUIVRE N° 13

A SUIVRE N° 14

A SUIVRE N°15

A SUIVRE N° 16

A SUIVRE N° 17

A SUIVRE N° 18

A SUIVRE 19-20

A SUIVRE N° 21

BON DE COMMANDE

à adresser aux : Editions Casterman, 66, rue Bonaparte 75006 PARIS

Nom : Prénom :

Adresse :

Code postal : Localité :

Profession : Date de naissance : (facultatif)

Pour compléter ma collection, je désire recevoir :

COCHEZ LA CASE CORRESPONDANTE

- ☐ (A SUIVRE) 1 . . . . . 10 F
- ☐ (A SUIVRE) 2 . . . . . 10 F
- ☐ (A SUIVRE) 3 . . . . . 10 F
- ☐ (A SUIVRE) 4 . . . . . 10 F
- ☐ (A SUIVRE) 5 . . . . . 10 F
- ☐ (A SUIVRE) 6-7 . . . . . 15 F
- ☐ (A SUIVRE) 8 . . . . . 10 F
- ☐ (A SUIVRE 9 . . . . . 10 F
- ☐ (A SUIVRE) 10 . . . . . 10 F
- ☐ (A SUIVRE) 11 . . . . . 10 F
- ☐ (A SUIVRE) 12 . . . . . 12 F
- ☐ (A SUIVRE) 13 . . . . . 12 F
- ☐ (A SUIVRE) 14 . . . . . 12 F
- ☐ (A SUIVRE) 15 . . . . . 12 F
- ☐ (A SUIVRE) 16 . . . . . 12 F
- ☐ (A SUIVRE) 17 . . . . . 12 F
- ☐ (A SUIVRE) 18 . . . . . 12 F
- ☐ (A SUIVRE) 19/20 . . . . 18 F
- ☐ (A SUIVRE) 21 . . . . . 12 F

Je joins le montant, soit F (+ 20 % pour l'étranger)

LES ECRANS DE LA Ve

Le cinéma de la Ve République est un miroir de la France de ces vingt dernières années, mais l'image offerte n'a rien de fidèle. Jean-Pierre Jeancolas, auteur du *Cinéma des Français*, nous présente quelques pistes pour décrypter l'écran de ces dernières années.

Claude CHABROL (*Nada*, février 1974) ou l'histoire immédiate. Le metteur en scène ordonne l'ennui des hommes noirs, désormais intégrés au décor quotidien.

Quels traits constants et quels phénomènes de rupture ont marqué le cinéma français depuis la naissance de la Ve République ?

La constante, c'est que le cinéma français reste un cinéma terriblement national. Les quelques succès rencontrés à l'étranger ne doivent pas faire illusion. 80 à 90 % des recettes d'un film sont réalisées sur le territoire national.

La grosse artillerie de ce cinéma de grande consommation locale est constituée depuis des décennies par des films policiers aux intrigues simplistes (les Verneuil, les Giovanni, etc.), des films dits d'humour d une rare bassesse ou des récits psychologiques qui s'apparentent au théâtre de boulevard. Ce schéma réducteur laissant bien sûr place à des exceptions notables.

Le cinéma français a quand même bougé en une génération. La « Nouvelle Vague » (1959-1962), contemporaine de l'établissement du nouveau régime (un hasard opportun !), a permis le renouvellement des metteurs en scène et entrouvert de nouvel les perspectives dans la manière de tourner (équipes plus légères, tournages en extérieur, etc.) ou de faire jouer les acteurs. Mais beaucoup de ces nouveaux cinéastes (Chabrol, Truffaut, Molinaro...) sont devenus des metteurs en scène proches de ceux que les *Cahiers du cinéma* avaient dénoncés avec violence. Godard, seul, a évité la « récupération ». Les événements de 1968, dix ans plus tard, n'ont pas non plus modifié les structures de production ou de réalisation, ils sont cependant signe et source d'un « cinéma d'intervention » (*Histoire d'A* par exemple), dont l'audience n'est pas négligeable.

Mais c'est la télévision qui est à l'origine de la plus importante mutation du cinéma français. Sa présence dans des millions de foyers a entraîné de nouvelles exigences des spectateurs à l'égard du cinéma. Le public demande des films moins artificiels, plus près des réalités, plus vrais.

Au niveau de l'infrastructure, on a assisté à une concentration capitaliste de la distribution et de l'exploitation. Les grandes salles ont disparu au profit de la multiplication de petites salles concentrées en un quartier, parfois même dans une seule rue.

Louis MALLE (*Lacombe Lucien*, janvier 1974), ou comment on maquille l'Histoire. Sous le sourire du héros, le metteur en scène confectionne un tortura.

Le Cinéma Ve République offre-t-il des différences, des nuances entre les productions de l'ère gaullienne, celles des années Pompidou et le temps du giscardisme ?

Le cinéma d'époque gaullienne n'est gaullien que dans ses productions « résistentialistes » (sans qu'il s'agisse de travaux de commande) comme *Babette s'en va t'en guerre* et *Paris brûle-t-il ?* Pour caricaturer, disons que *Babette* est le grand film gaulliste. Tout y est réuni. On prend *la* vedette nationale, Brigitte Bardot (débarrassée de son côté « symbole sexuel »), Francis Blanche assure l'aspect grosse rigolade à la française et Jacques Charrier celui du jeune premier bien sous tous rapports. Avec de gros moyens et un cinéaste honorable mais impersonnel comme Christian Jacque, c'est le succès assuré.

La production cinématographique des années Pompidou prend acte de la réalité des choses : les flics (des C.R.S. dans une dizaine de films), la banlieue, la nouvelle province, les cadres, les publicitaires, les policiers à bavures, les faits divers, parfois même certains événements politiques. Les hommes de cinéma emblématiques de cette période étant Claude Chabrol comme metteur en scène et Michel Bouquet comme acteur.

Le temps du giscardisme correspond à une France de profit et de malaise, de désirs tordus et de besoins étranglés. Rien d'étonnant qu'on y ait normalisé le porno... On assiste également au retour inattendu du comique troupier (*Les Bidasses*), dont la nullité décourage la critique. Le cinéma politique existe toujours, mais il est ressenti plus sous son aspect de récit romanesque que comme pamphlet idéologique. Deux noms symbolisent le cinéma giscardien : Lelouch et Girardot. Lelouch est le grand escamoteur des problèmes et des situations dramatiques qu'il traite. Il fait du joli avec une grâce aussi décontractée que celle de notre président. Annie la Française est parfaite dans ses rôles de femme atteignant une certaine promotion et la liberté, mais normalisées, comme dans les pages de *F Magazine*.

Les problèmes qu'évoquent le cinéma de notre temps touchent au féminisme, à la question sociale, à l'immobilier, au régime carcéral, au nucléaire, mais le plus souvent, il n'y a là qu'une illusion de vitalité. .

Propos recueillis par
MICHEL PIERRE

Claude LELOUCH (*Toute une vie*, mai 1974) ou le futur joli. Le metteur en scène « pastelise » un troisième millénaire en tuniques Cardin et design aéroglas.

JEAN-PIERRE JEANCOLAS
le cinéma des Français, 1958/1978
Ed. Stock

UNE COLERE RECHAUFFEE

Un an avant 68, Raoul Vaneigem avait tout dit sur l'explosion de Mai. Onze ans plus tard, avec *Le livre des plaisirs*, il semble, hélas, n'avoir rien oublié, rien appris.

Illustration Bridenne

En 1967 paraissait un livre vertigineux dont les formules, un an plus tard, allaient rougir les murs de 68. C'était le *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, le premier essai de Vaneigem. Une longue, une fiévreuse et froide colère coulée dans une rhétorique tendue d'oraison funèbre. A côté de Marx au-delà de Marx, contre Marx, s'y dessinait ce qu'on pouvait penser être la forme d'agitation révolutionnaire de demain, adaptée à la lutte concrète contre notre société de survie et de dictature de la marchandise. Tout le monde connaît la suite. Mai surgissant et se faisant presque instantanément hara-kiri. Entre parenthèses, les slogans les plus beaux et les plus profonds qui apparurent alors sur les pierres de Paris n'étaient pas, comme on l'a stupidement répété le produit d'on ne sait quelle imagination collective anonyme : « Je refuse un monde où la certitude de ne plus mourir de faim s'échange contre le risque de mourir d'ennui » par exemple : c'était de Vaneigem, pas du « on » ni du « nous » mythique des camarades insurgés.

Aujourd'hui, Mai 68 est un souvenir rétro, les pensées de la révolution ont montré leur face cachée — trempée dans l'ombre des polices et le sang des camps : le matérialisme n'est plus qu'une théorie creuse récupérée par la nouvelle droite ou va se réfugier peu à peu tout ce qui traîne encore à gauche de paganisme honteux et finalement d'antisémitisme camouflé sous la haine universelle du « judéo-christianisme », quant à la société occidentale, la fameuse société de consommation avec quoi Mai tenta d'en finir : elle s'effondre sous nos yeux : nous continuons à mourir d'ennui, mais nous ne sommes même plus sûrs de ne pas, un jour prochain, mourir aussi de faim. Bref, le *Traité* de Vaneigem n'est plus qu'un monument de notre histoire, un chef-d'œuvre de notre littérature — ce qui n'est déjà pas si mal.

Et voilà pourtant qu'après toutes ces années, Vaneigem publie un nouvel essai, *Le livre des plaisirs* qui vient atterrir au milieu de notre monde totalement métamorphosé comme un pavé lancé il y a plus de dix ans d'une planète aujourd'hui morte.

A le feuilleter on a l'hallucinante impression d'un monologue de somnambule. Comme si l'extraordinaire lucidité avec laquelle Vaneigem avait analysé avant tout le monde notre société il y a douze ans s'était bloquée, gelée, incapable de s'adapter à un panorama changé. On croit faire un cauchemar à répétition. Il est à nouveau question de la « dictature de la marchandise », de la « jouissance gratuite de la vie », de la « vraie vie », de « l'abolit on du travail ». De nouveau on en appelle à Reich pour écraser la « peste émotionnelle ». De nouveau on ramène l'idole du « désir » comme aux beaux jours de l'Anti-Œdipe. De nouveau un vieil anti-intellectualisme de rigueur dans tout projet « révolutionnaire » pointe l'oreille. De nouveau surgit le vieux refus de la culpabilité originelle qui ne cache jamais, comme toujours, qu'une inaptitude crasse à comprendre l'amour du genre humain pour le malheur. Bref, une fois de plus on nous annonce des lendemains qui chantent grâce au miracle de « l'autogestion ». C'est triste, c'est plat et c'est même gênant. On a envie de refermer *Le livre des plaisirs* pour rouvrir le *Traité* : c'était la même chose, les mêmes promesses et la même analyse, mais c'était il y a douze ans. Un autre monde, une autre histoire, dans lesquels ce livre était éblouissant et juste.

Le livre des plaisirs, c'est la tentative malheureuse de recoller les débris d'une église en déroute.

Ph. M

RAOUL VANEIGEM. Le livre des plaisirs Ed. Encre

BELLEC - MARCELE
MACBETH
Ed. Dargaud

En noir et blanc, sinon tout en noir — peu s'en faut —, comme s'il fallait exprimer ainsi de manière pesante et massive la tonalité de Macbeth, l'expressionnisme outré dans lequel sombrent les dessins de Marcelé n'est guère convaincant. L'arsenal de pacotille destiné à mettre en scène le tragique (grimaces, visages blafards ou maquillages appuyés) s'il prétend traduire une atmosphère « grandeur et décadence » tourne en fait très vite à la caricature.

Mais ces images ne sont que le reflet d'un texte qui pose une fois encore le problème de la transposition d'un texte littéraire en bande dessinée. Dans le parti-pris qui consiste, ici, à reprendre le texte en réalisant de plus, un découpage à partir des « moments forts » entreprise ne peut être que réductrice. (Est-il besoin de préciser que les temps qui amènent les coups d'éclat de même que ceux qui leur succèdent ont autant d'importance que ces moments où culmine l'action.) Le résultat s'inscrit dans une bâtardise qui, d'une part enlève au texte son propre souffle et d'autre part neutralise toutes les ressources de la B.D.

En somme, résumer Shakespeare ne présente aucun intérêt.

C.W.

CAVANNA
LES RUSSKOFFS
Ed. Belfond

Au fond, le problème pour quelqu'un comme Cavanna qui décide (tout de même encore un !) de raconter sa guerre, c'est d'éviter à tout prix d'avoir l'air d'un vieux con. Le genre « Mon Monsieur en 40 » ce n'est pas un vieux pilier de *Charlie-Hebdo* qui pourrait. Pas question non plus de donner dans la révélation pour apporter son pavé au grand édifice de l'Histoire. Non, dans *Les Russkoffs*, une seule profession de foi qu'on ne risque pas de confondre avec les pompes de l'esprit national : « J'ai qu'une idée : tirer au cul. »

Pas si facile d'ailleurs pour le jeune Rital qui, du jour au lendemain, se retrouve expédié au

S.T.O. et n'a jamais vu de morts, sauf aux actualités. C'est le quotidien de la guerre que notre anti-héros a juré de vivre et de restituer, en indiscipliné foncier, avec son lot de bonheur (une petite Russe qui rit quand même et fait comme un pied de nez aux noirs desseins des chefs des nations), d'horreur, et de dérisoire. L'indiscipline, c'est, au moment de marcher au pas, prendre « l'air d'emmener pisser le chien », on se défend comme on peut... Le dérisoire, c'est passer une éternité sur la route de l'exode à repérer le trou de sa chambre à air dans un seau d'eau. Bref, le sort des anonymes, « ni héros, ni martyrs »...

C.L.

MOLITERNI - GIGI
SCARLETT DREAM
L'inconnu de Hong Kong
MOLITERNI - FAHRER
HARRY CHASE
Une femme a disparu
Ed. Dargaud - Coll. Aventures

Deux détectives, l'un mâle, l'autre femelle, l'un privé, l'autre pas, tous deux inventés et racontés par Claude Moliterni, se livrent, dans la nouvelle collection « Aventures », à la première enquête de leur série.

Scarlett Dream, digne de « Super Jaimie » et autres « Purdey », n'a pas sa pareille pour le karaté, l'escalade, le dénouement d'intrigues, etc. Mais elle se promène et se démène beaucoup plus dévêtue que ses collègues télévisées, son scénariste et son dessinateur (R. Gigi) ne résistant pas au plaisir de la faire passer à la salle de bain pour se changer, quand le suspense est tout palpitant et que l'action urge...

Harry Chase, hommage manifeste à James Hadley du même nom, se déplace en bon « privé » classique dans une histoire très compliquée et très noire, à laquelle la bande dessinée prête sa couleur et W. Fahrer son dessin. Dessin qui est, lui, un hommage à Chester Gould... C'est bien ficelé, bien noué, bien dénoué... On s'y laisse prendre !

M.C.M.

ANTONY BURGESS
1984-85
Ed. Laffont

Bien sûr, rien qu'au titre, vous aurez tout de suite compris la référence au roman d'Orwell, même si vous ne l'avez pas lu. Celui de Burgess est composé en deux parties. La première, 1984, est un commentaire, assez pesant, sur l'œuvre de l'illustrissime prédécesseur. Tout y est : double-parler, néo-parler, Big Brother qui, comme il se doit, vous regarde, sans oublier ces satanés neurologues qui sont en passe d'abolir l'orgasme. Bref, nos sociétés libérales avancées vues avec des lunettes, grossissantes mais si peu...

Passons à 1985, deuxième partie du livre. C'est là que les choses sérieuses commencent. Dans une Angleterre soumise pieds et poings liés à la dictature des syndicats, Bev, dissident idéaliste dont l'épouse vient de mourir carbonisée, se retrouve subitement au chômage, démuni de tout mais bien décidé à ne pas s'en laisser conter par cette société collectiviste et ses exigences absurdes. Rencontre avec des voyous si cultivés qu'ils lisent Virgile dans le texte, passage dans un centre de rééducation avec intoxication idéologique et cassage de gueule pour les

fortes têtes qui refusent de se montrer coopérantes, telles sont quelques-unes des pérégrinations et épreuves que doit affronter Bev. Le tout se termine par une grève générale - chaos et cauchemar historique à l'appui -, et par le suicide de notre doux héros.

Fable burlesque et tragi-comique où Burgess, face à ce nivellement par le bas qui menace d'étouffer toute culture et toute fantaisie, prône, avec un talent immense, les vertus si controversées de l'aristocratisme.

O.B.

JIM STERANKO
NICK FURY,
AGENT DU S.E.R.V.O.
Ed. Les Humanoïdes associés

Cet album n'est qu'un aperçu de l'œuvre et des talents de Steranko, auteur, critique, historien de la BD, magicien, éditeur, illustrateur, voleur...

Cinq épisodes de *Nick Fury, Agent of SHIELD*, bande qui fit les beaux jours des "Marvel comics", vers 67/68 ; série principale de Steranko qui s'essaya aussi à l'époque à quelques numéros de *X-Men*, de *Captain America*, et aux histoires d'amour ou d'horreur. Et curieusement, ces grandes pages en noir et blanc sur beau papier ne "passent" pas comme le faisaient celles de l'édition originale, dans la quadrichromie bon marché et le papier terne des comic books, dans leur petit format aussi.

Il y a bien le dynamisme du dessin, la violence et le caractère inhabituel des cadrages, les montages utilisant la photo et les trames. Il y a le délire des histoires, résurgence hallucinée d'un cerveau trop envahi par les aventures de James Bond, la science fiction et les films d'épouvante. Mais l'agrandissement fait apparaître les défauts du dessin, et la couleur ne vient que dans le cinquième et dernier épisode du recueil, presque fidèle, encore plus criarde qu'à l'origine.

Malgré cela, *Nicky Fury* reste un monument à découvrir, ne serait-ce que pour "Lune sombre monte, chien d'enfer tue", hommage au *Chien des Baskervilles* et aux films d'horreur des années soixante.

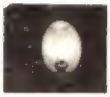
M.D.

MICHEL MONNERIE
LE NAUFRAGE DES EXTRA-TERRESTRES
Nouvelles Editions rationalistes

Il en est des OVNI comme des miracles, certains ont la Foi, d'autres pas. Et selon Michel Monnerie, c'est précisément un peu trop de foi qu'il s'agit, pour nous pauvres habitants d'un monde déserté par les dieux, et dont le dernier rêve, en cette ère industrialisée, fait miroiter des martiens.

Au risque de nous décevoir, Monnerie dit tout net qu'il n'y a jamais eu l'ombre d'un commencement de preuve à l'existence des petits hommes fabuleux. Et comme il penche plus pour les Freud et les Edgar Morin que pour les visionnaires qu'inspirent les ciels brumeux sans lune, il dit aussi que c'est dans nos inconscients qu'il faut aller identifier les soucoupes... Au train où vont les choses, il devient prudent d'être sceptique, pour éviter les désillusions...

C.L.



Un réverbère...

...et un OVNI

MICHAEL G. CONEY
LES BRONTOSAURES MÉCANIQUES
Ed. Laffont
Coll. Ailleurs et demain

Derrière un portrait de femme, celui dont la sensibilité extraordinaire illuminait déjà *Charisme* (1), par-delà un cauchemar qui faisait de *L'Image au miroir* (2), le résultat d'un très beau délire paranoïaque, où chaque être pouvait se révéler autre, où un visage ami, un animal commun pouvait cacher un amorphe qui trouvait ainsi dans son talent particulier, un moyen de défendre sa planète contre l'invasion des colons humains.

Le décor des *Brontosaures mécaniques* fut aussi celui de *Syzigie* (3), et sa population déjà éprouvée par un péril naturel et étrange se trouve ici en butte aux attaques insidieuses d'une société commerciale. Ce devrait peut-être dire une multinationale sidérale, comme on parle aujourd'hui de multinationale.

Ce livre est donc un retour en arrière, un recentrage qu'effectue Michael Coney. Recentrage de son œuvre, mais aussi de son propre univers intellectuel : portrait d'une femme, idéal éternel et inaccessible, crainte des autres et de ce que cachent des masques façonnés par leur milieu, inquiétude devant toutes les puissances, qu'elles soient d'argent, militaires ou naturelles...

Et si Coney ne trouve toujours pas de sortie à son labyrinthe personnel, la fin du livre, pour la micro société dépeinte, est presque optimiste.

M.D.

(1) Ed. Calmann-Lévy - Coll. Dimensions.
(2) Ed. Opta - Coll. Antimondes.
(3) Ed. Albin Michel - Coll. Superfiction.

du 15 au 25 Novembre 1979

9e FESTIVAL INTERNATIONAL de PARIS du FILM FANTASTIQUE et de SCIENCE-FICTION

GRAND REX (2 800 places)
1, bd Poissonnière - Paris 2e
me Bonne-Nouvelle

25 films inédits récents en provenance du monde entier présentés pour la 1re fois en France en compétition internationale. Séances tous les soirs de 20 h à 24 h

L'affiche couleurs (60 x 80) est en vente à nos bureaux : 20 F
Envoi « express » sous tube carton : 28 F
(pas de contre-remboursement)
PUBLI-CINÉ : 92, Champs-Élysées - 75008 PARIS

PREMIER COUP DE SEMONCE !

"Ce soir j'entends des coups d'semonce
et y a ce vieux soleil tout au loin qui s'enfonce
J'te dis qu'ce soir j'entends des coups d'semonce
mais toi tu vois jamais le soleil qui s'enfonce".

De temps en temps
il y a un son nouveau
qui arrive
et qui fait bouger les gens.

CAPDEVIELLE

LES ENFANTS DES TÉNÈBRES ET LES ANGES DE LA RUE.

SUR DISQUE ET CASSETTE CBS 83967. **CBS**

la bande dessinée.